

REVUE DES DEUX RIVES

COLLECTION VIE SOCIALE

N° 02/2005

Dirigée par Slimane MEDHAR

PSYCHOLOGIE SOCIALE (I)

METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

**Slimane MEDHAR
et
Mahfoud ACHAIBOU**

**Editions du LABORATOIRE DE RECHERCHE
EN PSYCHOSOCIOLOGIE DES ORGANISATIONS
UNIVERSITE D'ALGER**

LRPSO

PSYCHOLOGIE SOCIALE (I)
METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

Slimane MEDHAR *
et
Mahfoud ACHAIBOU **

** Professeur, auteur et directeur du laboratoire de recherche en psychosociologie des organisations, Université d'Alger*

*** Chargé de cours au département de psychologie, chercheur et directeur adjoint du laboratoire de recherche en psychosociologie des organisations, Université d'Alger*

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| Avant-propos | 5 |
| 1. Signification et portée de la recherche scientifique | 9 |
| 2. Points d'achoppement de la recherche scientifique appliquée | 23 |
| 2.1. La source des points d'achoppement | 25 |
| 2.2. Les concepts scientifiques, premier point d'achoppement | 27 |
| 2.3. Les techniques d'enquête, second point d'achoppement | 41 |
| 2.3.1. Le questionnaire et les caractéristiques de la société | |
| 2.3.2. Le questionnaire et les contradictions sociales | |
| 2.3.3. Le questionnaire et la psychologie sociale | |
| 2.4. L'escamotage, troisième point d'achoppement | 50 |
| 2.3.4. Critères scientifiques | |
| 2.3.5. Escamotage | |
| 3. Méthodologie de la Recherche Scientifique Fondamentale | 59 |
| 3.1. Observation | 62 |
| 3.1.1. Deux types d'observations | |
| 3.1.1.1. Observations préliminaires | |
| 3.1.1.2. Observations secondaires | |
| 3.1.2. Enregistrement des observations | |
| 3.1.3. Piège des observations | |
| 3.1.4. Objectivité de la démarche | |
| 3.2. Construction des concepts scientifiques | 72 |
| 3.3. De la déstructuration à la restructuration | 76 |
| 3.3.1. Contexte et processus de déstructuration | |
| 3.3.2. Procédures de restructuration | |

| | |
|--|------------|
| 3.4. Thèse, problématique et hypothèse | 89 |
| 3.4.1. Thèse | |
| 3.4.2. Problématique et hypothèse | |
| 3.4.2.1. Problématique | |
| 3.4.2.2. Hypothèse | |
| 3.5. Enquête sur le terrain | 93 |
| 3.5.1. Terrain d'enquête | |
| 3.5.2. Population d'enquête | |
| 3.5.3. Dimensions de l'enquête et pratiques sociales | |
| 3.5.4. Méthode et technique d'enquête : l'observation participation et les grilles d'observation | |
| 3.5.5. Justification de l'observation participation | |
| 3.5.6. Caractéristiques de l'observation participation | |
| 3.5.7. Les contraintes de l'observation participation | |
| 4. Application : Analyse psychosociologique de la préparation de la célébration de l'Aïd El Kebir | 115 |
| 4.1. Choix du sujet de recherche | |
| 4.2. Titre et sous-titre du sujet de recherche | |
| 4.3. Données de base | |
| 4.4. Outils d'investigation | |
| Annexe : Questions relatives à la présentation du doctorat | 125 |
| Lectures complémentaires | 132 |

AVANT-PROPOS

La méthodologie de la recherche scientifique est l'ordonnement, suivant telle ou telle discipline scientifique, de l'énergie intellectuelle en vue de contribuer à la clarification et, partant à la maîtrise de ce qui pose problème à un titre ou à un autre. Elle ne peut cependant être efficace que si les dispositions sociales ambiantes sont globalement axées sur la production, entendue au sens large, diversifié et, surtout, moderne du terme. Tel n'est pas encore le cas en Algérie.

Malgré les apparences souvent trompeuses, la société algérienne est en effet articulée sur la procréation suivant les indications du système social le plus ancien, le système traditionnel. Longtemps répandu parmi les hommes sous des formes plus ou moins différentes, ce système subsiste dans les sociétés en difficulté. Etant structuré à partir de l'incapacité de maîtriser les conditions de vie régies, suivant les représentations collectives, par des forces à la fois redoutables et indomptables, en l'occurrence les forces divines, il consiste, suivant une stratégie finement élaborée, à assurer la survie dans une ambiance sociale à hauts risques.

En lui-même, le système traditionnel n'est pas une tare. Il l'est cependant devenu au fur et à mesure des répercussions du refus d'en admettre l'existence et, par conséquent, de le transformer. Autrement, il mobilise l'énergie que recèlent les individus pour en faire une énergie sociale dont il se sert pour établir et entretenir des réseaux relationnels, seul type d'organisation sociale susceptible d'échapper à l'emprise de l'extérieur. De fait, cette énergie est insaisissable de l'extérieur et les réseaux qu'elle anime sont clandestins. Le tout est en effet fluide, par conséquent incontrôlable. Il échappe à tout, y compris au décret divin. Et

c'est pour cette raison que le système traditionnel est occulté depuis l'islamisation. Sa prégnance est toutefois vérifiable, en tout cas appréciable à travers son impact social encore inégalable dans les contrées qui s'efforcent de profiter de la modernité sans y participer. Et c'est également à ce titre que ce système est dangereux pour tous ceux le vivent. Car, il les submerge, détruisant ce qui le menace, en l'occurrence les velléités de transformations susceptibles de leur permettre de demeurer parmi leurs semblables.

Ce système est en perte de vitesse depuis que le nomadisme n'est plus de mise. Et il s'essouffle depuis que la sédentarité ne peut pas se passer de l'urbanisation, c'est-à-dire d'une manière d'être et d'agir axée sur la production qu'aiguillonnent de plus en plus l'innovation scientifique et la créativité technique. A ce double titre, le système traditionnel représente un handicap pour les contrées qui ne parviennent ni à le réhabiliter en vue de la conformer aux exigences du siècle, ni à s'en départir. Bien plus, il préfigure un risque majeur, le risque de dissolution sociologique.

Cette appréhension est prévisible depuis que le nouvel ordre mondial exige de tout corps social de participer, suivant ses propres possibilités et son propre génie, à l'aventure humaine. Face à cette exigence, la « gymnastique psychosociale » que pratiquent les Algériens en vue de sauvegarder des traditions tout en relevant les défis de la modernité, est non seulement épuisante, mais également dangereuse. La raison en est qu'elle ne dégage aucune perspective prometteuse. Bien au contraire, elle installe l'anomie et propage la débrouillardise.

De fait, les acteurs sociaux souffrent. Ils ne parviennent pas à mettre à l'abri de la culpabilité et du remords les menus plaisirs auxquels ils accèdent sans consentement de leurs proches. Et ils éprouvent des difficultés à s'impliquer dans une entreprise productive dont ils ne profitent pas immédiatement et titre personnel.

Dans cette ambiance, la débrouillardise s'impose aux individus comme une voie d'accès au succès. Elle est cependant obstruée par la corruption qui érode la vie. Rien ne remplace donc un débat sur les modalités dont devrait être mise en œuvre l'énergie sociale. Les échanges doivent cependant être préparés par la diffusion de connaissances scientifiquement élaborées sur ce qui se passe en Algérie. La tâche est certes ardue mais passionnante.

1. Signification et portée de la recherche scientifique

La recherche scientifique suppose l'émergence de l'individu en tant qu'entité sociale distincte. La raison en est qu'elle traduit un acte individuel. Cet acte est complexe. Outre la formation, l'information, les efforts, le temps et les moyens matériels et financiers qu'il nécessite, rien n'en garantit l'aboutissement. Et bien que, désormais, irremplaçables en matières d'organisation et de gestion des secteurs sociaux, ses résultats ne sont pas définitifs non plus. De toutes les façons, il ne participe de la vie sociale que s'il est méthodiquement mené et sans cesse renouvelé, et que si la société est axée sur le renouvellement.

Avant d'être en effet transcrite en un savoir et/ou une technique d'investigation susceptibles d'être intégrés et mis en œuvre par un public plus ou moins large à un moment donné de l'histoire, l'analyse, cet élément moteur de la recherche scientifique, se déroule au fin fond du chercheur. Quel que soit le soutien dont il peut bénéficier par ailleurs, celui-ci est effectivement seul au moment où il dissèque le problème qui le préoccupe au niveau auquel il l'identifie et suivant la méthodologie qu'il construit à l'appui de la discipline scientifique dans laquelle il exerce. Et s'il est alors silencieux, c'est parce qu'il est aux prises avec son énergie intellectuelle.

Cette énergie est le principal moyen d'action que mobilise le chercheur pour clarifier ce qui pose problème et construire des connaissances scientifiques susceptibles de dégager de nouvelles perspectives de réflexion et d'action. Il n'en maîtrise cependant pas d'emblée les modalités d'utilisation

suivant les interrogations qu'il formule. Aucune codification préalable ne régit, en effet, l'intensité et les fluctuations de l'énergie intellectuelle. De fait, elle est incontrôlable de l'extérieur. Et le chercheur ne parvient à en dompter l'effervescence que momentanément, c'est-à-dire à propos d'un sujet précis, et le plus souvent à l'issue d'efforts plus ou moins encombrés d'angoisses, d'insomnies et d'énervements. C'est le lot dont il ne peut d'aucune manière se départir.

Ce lot est alourdi par une diversité d'entraves consistant à enrayer l'activité de recherche scientifique dans les sociétés marquées par l'inefficacité de leurs structures de substitution. En attendant d'identifier ces entraves en Algérie ⁽¹⁾, de mettre en évidence leurs causes, de cerner leurs articulations, de jauger leur impact social et de contribuer à la construction des connaissances susceptibles de sous-tendre leur maîtrise, notons qu'elles traduisent le refus de libérer l'énergie intellectuelle, cette part d'énergie humaine dont relève désormais le renouvellement des sociétés particulières, plus précisément leur équilibre interne et leur participation à la dynamique internationale.

Ce refus est le prolongement de la logique ancestrale, logique axée sur le conformisme social longtemps imposé par les conditions ambiantes. Tout en étant reconduite à travers le temps dans les sociétés en difficulté, cette logique se complique et se diversifie au fur et à mesure de la complexification et de la diversification de la vie sociale. Elle mérite donc de retenir l'attention.

Jusqu'à l'établissement de systèmes globaux articulés sur des considérations religieuses ou politiques (théocratie, royauté, république...), la survie et, à des degrés divers, le bien-être étaient garantis par les effectifs dont le renouvellement est de tout temps tributaire de la mobilisation de l'énergie sexuelle des individus suivant les exigences sociales. Le mariage représentait, alors, une

(1) C'est l'objet d'un projet de recherche CNEPRU en cours d'élaboration.

instance centrale de la vie sociale. Et pour amener les individus à s'y conformer sans rechigner, tout était entrepris non seulement pour les marier le plus tôt possible, leur permettant ainsi d'accéder légalement à la satisfaction de leurs désirs sexuels au moment où ils s'intensifiaient, mais également pour asphyxier leur énergie intellectuelle, seul moyen de les empêcher d'envisager de s'impliquer autrement dans la vie sociale. Or c'est précisément l'énergie intellectuelle qui devient la roue motrice de la vie depuis l'avènement du Nouvel Ordre Mondial. Par conséquent, aucune société ne peut continuer à la museler ouvertement sans se déconsidérer et, surtout, sans courir le risque d'être lâchée par ses partenaires.

Aussi, le refus de libérer l'énergie intellectuelle est non déclaré en Algérie. De fait, tout montre, à l'évidence, que la recherche scientifique y est encouragée non seulement par les pouvoirs publics, mais également par de larges fractions du corps social. Cependant, le suivi de la vie sociale révèle qu'il n'en est rien. L'analyse des entraves à la recherche scientifique, en Algérie, nous permettra en effet de montrer, qu'en fin de compte, tout est entrepris pour inquiéter, décourager et empêcher le chercheur d'entreprendre les investigations susceptibles de démystifier les tabous et d'éclairer les horizons sociaux.

Ainsi larvé mais effectif, ce refus préserve le mode de gestion de l'énergie intellectuelle correspondant au système social le plus ancien, le système traditionnel.

Contrairement à ce que laisse supposer le déni dont il est régulièrement l'objet, ce système perdure et il est complexe. Plus précisément, il est aussi complexe que tout autre système. De fait, il ne se réduit nullement à des traditions éparpillées et vouées à une extinction prévisible comme le laissent entendre des affirmations redondantes. Outre un mode de gestion du facteur humain aussi diversifié que l'énergie sur laquelle il porte, le système traditionnel se compose, en effet, d'une culture, d'une organisation sociale, d'un agencement mental et d'un mode d'implication social.

Loin d'être simplement juxtaposées, ces dimensions sont rigoureusement articulées les unes aux autres dans les sociétés demeurant sous-développées, y compris l'Algérie. En régissant l'adaptation aux expériences que suscitent les retournements de l'environnement physique, politique et social, elles fondent et entretiennent la vie sociale dans ce type de sociétés. Le tout qu'elles forment occupe le champ social au sens propre et figuré du terme. L'emprise sociale du système traditionnel est en effet inégalable. La preuve en est qu'il submerge régulièrement la vie sociale d'une manière partielle ou globale à l'occasion des événements familiaux (mariage, naissance, circoncision, décès) et des rites religieux (ramadan, aïd, mouloud). Et s'il demeure clandestin en dehors de ces moments privilégiés, c'est parce qu'il est établi et entretenu suivant une double exigence : contrecarrer sans affronter les forces divines ou idéologiques et politiques qui régissent le rapport à la vie, dont le rapport au monde extérieur, monde d'où proviennent aussi bien les moyens de vie (air, eau, légumes, protections, subventions...) que les risques de mort (séisme, typhon, épidémie, guerres...). Bien qu'elles ne relèvent plus de l'Inconnu exclusivement et qu'elles se soient diversifiées, ces forces demeurent un peu partout sacrées et dans tous les cas redoutables, régissant encore la vie à l'aide des systèmes religieux ou laïcs qu'elles légitiment. C'est tout au moins ce que les textes sacrés rappellent et que les événements qui émaillent le déroulement de l'histoire attestent dans beaucoup de cas.

Antinomiques à plus d'un titre, ces systèmes globaux ont paradoxalement donné du mou au système social traditionnel qui leur préexistait et qu'ils étaient censés éradiquer en Algérie, en reconduisant son mode de gestion de l'énergie intellectuelle tout particulièrement. A l'instar de ce système ancien qui anesthésie cette énergie depuis toujours, ces systèmes de remplacement la brident, en effet, ou balisent son utilisation, l'empêchant ainsi de différentes manières, à leur tour, de se déployer à son propre rythme.

Résultat : Hormis le Nouvel Ordre Mondial qui la libère pour des raisons que nous précisons, les autres systèmes sociaux réservent des sorts similaires à l'énergie intellectuelle. De fait, le système traditionnel ne perdure qu'en la maintenant sous le sceau de l'interdit et les systèmes qui le concurrencent s'en servent ou la censurent en vue de mieux asseoir leur emprise sociale. Si l'étau qui enserme ainsi cette énergie diffère, donc, d'un système à un autre, la différence n'est pas de nature, mais de degré. La raison en est que la mobilisation de cette énergie suivant les exigences scientifiques contrarie, à des degrés divers, les modes d'organisation et les modalités de gestion de la vie sociale que sous-tendent les systèmes globaux antérieurs au Nouvel Ordre Mondial. Partons de l'impact social du système traditionnel, en Algérie, pour le montrer.

En se concrétisant sous la forme d'un retrait physique, le recul qu'observe inévitablement le chercheur pour mener son analyse, est automatiquement appréhendé comme un risque de rupture du lien social en Algérie. La raison en est que, sous le couvert d'une modernité de façade, cette société est, on l'a noté, depuis toujours régie par le système traditionnel. De fait, elle est articulée sur des réseaux relationnels principalement, réseaux à l'égard desquelles l'activité productive figure comme un simple support. La conséquence est vérifiable : contrairement aux apparences, la sécurité, entendue au sens large et diversifié du terme, relève des échanges de services que favorise la proximité sociale et qu'entretiennent les intermédiaires sociaux, plutôt que de l'efficacité de structures de substitution (services d'ordre, administration...). Dans cette ambiance, le chercheur est inévitablement mis à l'index. Deux raisons expliquent son exclusion sociale.

D'ordre social, la première raison en est que le chercheur est globalement indisponible à l'égard des autres, y compris de ses proches. Etant pris par l'analyse qui l'occupe au sens propre et figuré du terme, il ne peut pas en effet leur rendre service comme ils le souhaitent, plus précisément comme ils l'attendent et l'exigent. Outre le manque de

temps dont il souffre sans cesse, il ne peut pas, de toutes les façons, se servir de ses outils de travail (analyse, méthode, concepts...) pour répondre favorablement aux demandes qu'ils lui formulent (approvisionnement, médicament, déplacement...), ou bien pour leur procurer les appuis sociaux susceptibles de leur permettre d'aboutir à leurs fins dans les délais généralement courts qu'ils se fixent. Dans ces conditions, le chercheur ne peut d'aucune manière figurer dans l'organigramme social. De fait, il ne dispose pas de statut social correspondant à son rôle professionnel. Il lui suffit alors d'avoir besoin de quelque chose à son tour pour constater qu'il occupe la position d'un inconnu dont les demandes restent en souffrance. Izoufa en témoigne.

« Je devais me rendre à l'étranger pour discuter de la faisabilité d'un projet de recherche, fait savoir Izoufa. Etant pris en charge, j'ai formulé à temps une demande d'absence à l'administration universitaire. N'ayant pas reçu de réponse, j'ai décidé de m'informer auprès des structures concernées. Et j'ai été amené à me rendre au rectorat. Là, ma demande n'a laissé de trace qu'au niveau du bureau d'ordre. Et elle était introuvable. Aussi, je fus convié à la reformuler, dit Izoufa. Je me suis par conséquent trouvé dans l'obligation de faire un scandale. Et c'est ce qui a incité un responsable à me prier de revenir une heure plus tard. C'est ce que j'ai fait. Et au moment de me remettre l'autorisation d'absence, ce responsable me dit « Je suis désolé, Monsieur Izoufa, nous ne vous connaissons pas. » Autrement dit, les clauses réglementaires ne servent que de paravents aux tractations sociales qui animent l'administration, tout comme l'ensemble du système social, commente Izoufa. »

D'ordre politique, la seconde raison en est qu'à l'instar de l'individu isolé et silencieux, le chercheur est, au moment où il effectue ses analyses, incontrôlable non seulement de la part de son entourage social, mais également du pouvoir en vigueur. Aussi, il est, au même titre que ce type d'individu, automatiquement soupçonné d'être en train de combiner un

traquenard dont souffriraient, suivant les cas, ses proches et/ou le Système. Et c'est effectivement le cas. Tout comme ce type d'individu inquiétant, le chercheur puise dans ce qu'il doit inlassablement contenir, en l'occurrence son énergie intellectuelle, pour construire les connaissances et/ou les techniques susceptibles de susciter des transformations et de provoquer d'éventuels changements dans l'édifice social. Or, ce dernier est généralement surchargé d'investissement affectif et souvent sacralisé, car laborieusement construit à travers le temps.

Ainsi, la recherche scientifique est globalement appréhendée comme une activité subversive. Par conséquent, le chercheur ne peut pas manquer de rentrer en conflit, pour une raison ou une autre, avec le pouvoir qui l'endigue, ce qui l'expose au risque d'exclusion dont il ne peut pas manquer de souffrir, mais ce qui occasionne également une perte d'énergie pour le système social. Aussi, tout est très tôt et inlassablement entrepris pour inciter l'individu à éviter d'emprunter la voie de la recherche scientifique. De fait, il est l'objet d'une procédure préventive qui prend l'allure d'un interdit multiple, varié et extensif. Les conditions d'enclenchement et de déploiement de la recherche scientifique permettent d'en indiquer les modalités d'application.

La recherche scientifique, c'est connu, est enclenchée à partir d'un désaccord avec l'ordre établi, plus précisément avec l'agencement et le fonctionnement d'un ou de plusieurs secteurs sociaux, voire d'une société dans son ensemble. C'est sa condition de déclenchement. Parallèlement, cette activité se déploie à partir de conditions de réalisation, c'est-à-dire à l'appui d'interrogations à propos de ce qui se passe dans un domaine social ou un autre, d'une part, de critiques et de remises en question de ce qui s'y passe, d'autre part, les résultats obtenus servant à étayer la démonstration qu'anime l'analyse proprement dite.

De fait, la recherche scientifique n'est entreprise que s'il y a un problème dont souffre la dignité humaine à un titre ou à un autre. Et cette activité mobilise l'énergie intellectuelle en vue de contribuer à la maîtrise de ce qui pose ainsi problème. Elle consiste, en effet, à élaborer les connaissances scientifiques et à construire les techniques d'investigation susceptibles de rétablir et d'entretenir la dignité humaine. Telle est sa raison d'être. Pour l'observer, elle se déploie sous la forme d'un processus que rythment des interrogations, des critiques et des remises en question relatives au problème considéré, et que composent l'identification des causes, la saisie du contenu, la mise en évidence des mécanismes et l'évaluation des répercussions de ce qui empêche d'être à l'aise. Les questions de santé permettent de vérifier cet enchaînement.

La maladie affaiblit les mécanismes de défense du patient. Elle finit par atteindre sa dignité tout en menaçant son existence. La recherche médicale consiste, alors, à connaître les composantes de l'atteinte considérée en vue de mettre en place les moyens thérapeutiques susceptibles de renforcer la résistance du patient à la douleur, voire de rétablir sa santé et de prolonger sa vie. Cette dynamique ne peut cependant pas être enclenchée sans un refus de la souffrance, voire de la mort en même temps. Et elle ne peut pas être entretenue sans des interrogations à propos des composantes de la maladie, d'une part, sans des critiques et des remises en question des procédures thérapeutiques antérieures, d'autre part.

Cependant, ces conditions d'enclenchement et de déploiement de la recherche scientifique sont, suivant le système social en vigueur, soit interdites, soit remaniées.

De fait, elles sont carrément mises à l'index dans les sociétés structurées en réseaux relationnels. Le chercheur ne peut en effet manifester, par exemple, un désaccord avec ses réseaux de soutien, tout particulièrement avec son réseau familial, sans faire l'objet d'une exclusion sociale évolutive. Et il ne peut s'interroger à propos du

comportement d'un proche, ou bien le critiquer, ou bien encore remettre en question son point de vue sans que les autres n'interviennent pour le rappeler à l'ordre au nom de la différence d'âge, des valeurs culturelles, du qu'en-dira-t-on et/ou du sacré.

L'emprise sociale des réseaux relationnels est extensive dans les sociétés qui s'empêtrant dans le sous-développement, c'est-à-dire dans les sociétés qui ne parviennent pas à mobiliser leur arsenal culturel suivant les exigences de ce début de millénaire. Dans ces sociétés, le bien public est le plus souvent traité comme un bien vacant. Parallèlement, l'intérêt général y est évanescent. Aussi, le chercheur ne peut manifester un désaccord avec ce qui se passe, par exemple, sur la voie publique sans être ignoré, ou bien dans un secteur professionnel sans être soupçonné de malveillance. De fait, il ne peut pas entreprendre l'analyse de l'incivisme qui se propage sur la voie publique sans paraître naïf et sans connaître un silence complice de la part de tous, y compris des pouvoirs publics. Et il remarque, également, qu'il ne peut être en désaccord avec un collègue au sujet d'un point touchant à l'organisation du travail, par exemple, sans éprouver la nécessité de se prémunir contre des nuisances de la part de celui qu'il vient de critiquer.

L'interdit qui pèse ainsi sur les conditions d'établissement de la recherche scientifique est clairement déclaré sur la scène politique dans les sociétés en difficulté. De fait, c'est l'opposition qui est ouvertement en désaccord avec le système en vigueur. Et c'est elle qui s'interroge à propos du programme du gouvernement, qui en critique les décisions et qui en remet en question les modalités d'application. Pour ces différentes raisons, l'opposition politique a été extradée, en Algérie, jusqu'au séisme sociologique d'octobre 1988. Et, depuis, elle n'a été réhabilitée que pour être en fin de compte muselée ou domestiquée. De toutes les façons, elle n'influe toujours pas sur le cours des événements.

Cet interdit prend une tournure franchement inquiétante lorsque le sacré intervient. Et il intervient inmanquablement à propos des investigations en sciences sociales dans les sociétés où les difficultés de maîtriser les conditions de vie sont beaucoup plus attribuées à la volonté divine, sinon aux ingérences du diable ou des puissances étrangères, qu'aux modalités d'action et de réaction du corps social. Prenons, à titre d'exemple, la recherche scientifique en psychologie sociale.

Le psychosociologue, c'est connu, analyse l'interaction lorsque le comportement y participe. Et le propre du comportement est de représenter un détail de la vie quotidienne qui est, de surcroît, dispersé à travers le temps et l'espace. Aussi, lorsque le chercheur n'est pas purement et simplement dérouté par la dispersion de cet élément dont l'importance n'est pas d'emblée évidente en matières d'organisation et de gestion de la vie sociale, il éprouve des difficultés plus ou moins importantes à en saisir la logique et à en identifier les mécanismes. Ceci ne l'empêche évidemment pas d'avancer une hypothèse de travail. Il suppose, par exemple, que tel ou tel comportement relève de l'arnaque. Or, l'auteur de l'acte ainsi circonscrit observe les préceptes religieux. Bien plus, il fait des dons à la mosquée. Alors, l'hypothèse du chercheur est appréhendée sous l'angle de la délation dès qu'elle est jaugée suivant le sacré. Et, selon le point de vue religieux, la délation mène à la perdition qui mène à son tour à l'Enfer. Résultat : le chercheur se trouve contraint de suspendre ses investigations scientifiques pour ne pas connaître un sort aussi peu enviable.

L'impact de cet interdit à la fois multiple, varié et permanent, diffère suivant que la société est carrément structurée en réseaux relationnels comme dans le passé, ou bien habillée de structures en apparence modernes comme dans les sociétés sous-développées. De fait, si cet interdit empêche le déploiement de l'énergie intellectuelle ou l'oriente suivant les implications sociales du système global en vigueur, il ne parvient cependant pas à l'éliminer pour autant. Cette

énergie subsiste malgré tout, donnant lieu à deux réactions différentes.

En butant contre cet interdit dans une société structurée en réseaux relationnels principalement, l'énergie intellectuelle anime la ruse, fonction intellectuelle qui ne diffère de l'intelligence que par le fait de ne pas inciter à la production, entendue au sens large et surtout moderne du terme. Sinon, dans les deux cas, l'individu réfléchit, analyse, réunit les moyens nécessaires à son entreprise, planifie ses actions, exécute son plan et évalue les résultats qu'il obtient, mais suivant deux orientations divergentes : à l'aune de ses intérêts particuliers lorsqu'il consomme son énergie intellectuelle dans le cadre de la ruse et en vue de contribuer à la sauvegarde de l'intérêt général auquel il raccorde ses propres intérêts lorsqu'il mobilise cette énergie selon les exigences de l'intelligence.

En plus clair, l'individu, inévitablement et continuellement mal à l'aise dans une société structurée en réseaux relationnels, s'efforce de confectionner les combines sociales susceptibles de lui permettre de s'en sortir à titre individuel, d'aboutir aux fins qu'il se fixe sans bousculer les convenances. Il profite, donc, des interstices sociaux que laissent entrevoir l'emboîtement plus ou moins imparfait des valeurs culturelles et des exigences sociales, les premières étant généralement plus rigides que les secondes, pour introduire ses demandes et profiter des opportunités qu'il parvient à happer. Ainsi préoccupé, il n'est occupé que par ses propres intérêts, n'accordant de l'importance à l'intérêt général que lorsqu'il ne peut pas faire autrement.

Et lorsque des structures de substitution sont établies par le pouvoir en vigueur, incitant les réseaux relationnels à la clandestinité dans les sociétés sous-développées, l'énergie intellectuelle est investie dans le cadre de la recherche appliquée. Celle-ci prend trois tournures différentes, suivant que le système englobant est théocratique, autocratique ou démocratique.

Dans un système théocratique, la recherche scientifique consiste à investir les textes sacrés en vue de construire les connaissances devant servir à l'organisation et à la gestion de la vie sociale suivant les exigences religieuses. Plus précisément, elle sert à élaborer les connaissances susceptibles de permettre d'établir un code de conduite conforme à la volonté divine. Le chercheur tient, alors, le rôle d'intermédiaire entre les préceptes religieux et l'attente sociale. Et c'est pratiquement le cas dans les sociétés autocratiques.

Dans un système autocratique, en effet, la recherche scientifique consiste également à mettre en évidence les articulations des références idéologiques et politiques officielles en vue de construire les connaissances susceptibles de permettre aux uns et aux autres de s'y conformer.

Dans un système démocratique, plus précisément dans les sociétés avancées, la recherche appliquée marque tout particulièrement la dynamique universitaire. Elle traduit l'obligation faite aux nouveaux chercheurs d'inscrire leurs travaux dans les limites des théories préétablies, voire des théories en vogue. Longtemps effectif dans les sociétés axées sur le renouvellement, le mandarinat en est la manifestation la plus ancienne. Une fois établies, les théories sont pratiquement imposées et intégrées comme autant de références indépassables jusqu'à ce qu'elles deviennent obsolètes. Résultat : la liberté d'analyse que suppose la démocratie est endiguée. Et cet endiguement est aggravé par une dégradation progressive de la recherche appliquée en Algérie.

De fait, c'est dans les limites des programmes officiels (révolution industrielle, révolution agraire, gestion socialiste des entreprises, transfert technologique...) et à l'appui de théories construites et/ou vérifiées dans les sociétés avancées (changement social, industrie industrialisante...) que la recherche scientifique a été menée de nombreuses années de suite en Algérie. Il se trouve que ce programme

a échoué sans être remplacé par un autre qui aurait mobilisé autrement les chercheurs. Et il se trouve, également, que l'accélération du renouvellement social ne permet pratiquement plus de construire des théories viables. Aussi, les chercheurs algériens sont déroutés. Après avoir structuré leurs travaux successifs en deux parties distinctes, le plus souvent sans lien, l'une théorique, l'autre pratique, la première réduite à une recension documentaire et la seconde aux résultats de l'enquête sur le terrain et à leurs analyses, ils se limitent de plus en plus à l'exposé d'une série plus ou moins longue de points de vue sans parvenir à choisir une orientation théorique susceptible de leur permettre d'ordonner et de sous-tendre leurs investigations de terrain. La conséquence est vérifiable : ce type de travaux est inutile, plus précisément inutilisable.

L'impasse où se trouve ainsi acculée la recherche scientifique en Algérie n'est cependant pas hermétique. Elle peut être quittée à l'aide de la recherche fondamentale. Ce type de recherche consiste à établir les connaissances scientifiques et les techniques d'investigation susceptibles de servir à la construction du nouveau, plus précisément à l'entretien du renouvellement de la société.

En pratique, la recherche scientifique fondamentale devient incontournable. La raison en est que le Nouvel Ordre Mondial l'exige en des termes à peine voilés. De fait, il impose à toute société, sous peine de dissolution sociologique, de participer à l'aventure humaine suivant ses propres possibilités et à l'aide de son propre génie.

En bref, le Nouvel Ordre Mondial exige de toute société de contribuer à la maîtrise des conditions de vie des hommes en mettant à leur disposition tout moyen (scientifique, technique, culturel ou autres) susceptible de leur permettre de se prémunir contre les aléas de la vie sans éprouver la nécessité de bénéficier d'une protection extérieure. Toute société est par conséquent appelée à se connaître en vue

de contribuer à la vie de l'humanité. Elle ne peut le faire sans opter pour la recherche fondamentale.

Certes, ce type de recherche ne bénéficie pas d'emblée des faveurs des pouvoirs publics, d'autant plus que ses résultats ne sont pas immédiatement fonctionnels. Cependant, il représente pour les sociétés en difficulté, une possibilité irremplaçable de faire face aux défis qui leur sont lancés. Un exemple le prouve.

A bien suivre la vie sociale algérienne, il est possible d'avancer que la violence armée représente une aubaine irremplaçable pour les spécialistes en sciences sociales et politiques. De fait, aucune théorie scientifique ne porte encore sur ce phénomène. Aussi, les chercheurs algériens auraient dû en profiter pour mener les travaux susceptibles de fonder une ou plusieurs théories à même d'éclairer les possibilités de maîtriser autrement l'énergie humaine ainsi dépensée dans des processus destructeurs. En termes plus clairs, ils auraient pu profiter de la tragédie qui les menaçait pour adopter une méthodologie qui leur aurait permis de lancer des recherches fondamentales et fonder la recherche prospective qui est devenue tout aussi irremplaçable à la suite de l'obsolescence des références et des outils d'investigation scientifiques antérieurs sous les effets conjugués des techniques modernes.

Dans ces conditions, nous tenterons de cerner les points d'achoppement de la recherche scientifique appliquée en Algérie, puis de proposer une méthodologie de la recherche fondamentale en psychologie sociale.

2. Points d'achoppement de la recherche scientifique appliquée

Qu'elle soit appliquée ou fondamentale, la recherche scientifique, on l'a noté, consiste à clarifier ce qui pose problème. Ce faisant, elle sert, on l'a également signalé, à élaborer les connaissances et à construire les techniques susceptibles de favoriser la maîtrise des conditions de vie. Elle représente, par conséquent, la source de la modernité, phénomène social total à la fois évolutif et extensif. Etant ainsi établie et entretenue, la modernité ne se réduit donc nullement à l'utilisation d'outils nouveaux (concepts, techniques...), mais comporte également et surtout la participation à la création du nouveau, ce qui ne va pas sans transformations des modalités de vie préexistantes.

Or les Algériens se limitent, pour l'instant, à profiter des disponibilités de la modernité (connaissances scientifiques et surtout techniques d'investigation), la réduisant ainsi à un ensemble d'opportunités entre lesquelles ils pensent pouvoir choisir indéfiniment, sans contribuer aux processus qui y mènent, ni sans connaître de revers. La raison en est qu'ils sont persuadés d'être protégés par leur arsenal culturel et religieux qu'ils s'efforcent, du reste, de maintenir à l'abri des transformations pour sauvegarder leur identité. Mais en agissant ainsi, ils s'adonnent en fin de compte à une gymnastique psychosociale qui les fragilise beaucoup plus qu'elle ne leur facilite la vie. Cet aboutissement a son histoire.

Il traduit les difficultés qu'éprouvent les Algériens à résorber le traumatisme qu'ils traînent depuis leur premier contact avec la modernité. N'ayant pas participé au lancement de

ce processus, ils l'ont en effet subi de plein fouet. De fait, la modernité s'est introduite par effraction en Algérie. C'est dans le sillage de la colonisation qu'elle s'y est établie. Et le propre de cette subjugation était de détruire le soubassement sociologique préexistant parallèlement à une modernisation consistant à construire progressivement du nouveau. Les Algériens ont par conséquent rejetée et combattue la modernité, en même temps que la colonisation, avant de tenter de s'en servir pour se prémunir contre les exactions coloniales, d'abord, les aléas de la vie et les retournements de la scène internationale, ensuite.

Une fois indépendants, en effet, les Algériens ont non seulement admis, mais ils ont également tenté de faire admettre que la modernité est à la portée de tous et qu'il leur suffisait par conséquent de se servir de leur rente pétrolière pour y accéder. Aucune critique ne pouvait leur être adressée, à l'époque, sans être immédiatement taxée de racisme, de néo-colonialisme et d'impérialisme.

Fondamentalement opportuniste, ce rapport à la modernité a marqué l'ensemble des secteurs socioprofessionnels, y compris la recherche scientifique. Celle-ci a alors buté contre différents points d'achoppement.

Les chercheurs algériens ont en effet retenu que la science est universelle, dans la mesure où elle est diffusée de telle façon que tous ceux qui s'y intéressent peuvent y accéder. Ils ont alors conclu qu'ils pouvaient en profiter sans y prendre une part active. De fait, ils n'ont pas mobilisé leur arsenal culturel pour participer à l'innovation scientifique et à la créativité technique. Ils se sont plutôt astreints à se servir des outils de travail (concepts, techniques d'enquête...) de leurs collègues occidentaux, pensant pouvoir ainsi vivre et contribuer à faire vivre la modernité sans encombre. Ils se sont alors noyés dans la source des points d'achoppement qui allaient progressivement enrayer leurs travaux de recherche scientifique. Le raccourci qu'ils ont pris pour accéder à la modernité les a en effet empêché de prendre conscience d'une donnée capitale dont relève

largement l'efficacité des moyens d'action modernes : l'existence de ressemblances, mais également de différences entre les sociétés avancées et les sociétés en difficulté.

2.1. La source des points d'achoppement

La source des points d'achoppement auxquels s'est heurtée la recherche scientifique appliquée en Algérie a pour origine le refus d'admettre que, s'il y a des ressemblances entre les pays développés et les pays sous-développés, il y a également des différences entre ces deux types de pays, différences dont il faut tenir compte et qu'il faut apprécier, sous peine d'erreurs d'interprétation plus ou moins lourdes de conséquences.

De fait, toutes les sociétés humaines se ressemblent. La preuve en est qu'elles s'articulent sur deux pivots irremplaçables : l'activité et les réseaux relationnels. Aucune société ne peut en effet perdurer sans s'articuler sur une activité quelconque. Et qui dit société, dit vie sociale, et qui dit vie sociale, dit contacts et échanges, signalant ainsi les procédures d'établissement et d'entretien des réseaux relationnels.

La différence entre les sociétés avancées et les sociétés en difficulté ne tient donc pas à l'absence de l'un ou l'autre de ces deux pivots aussi vitaux l'un que l'autre, mais à leur articulation. De fait, c'est l'activité qui tient le haut de la hiérarchie des valeurs sociales dans les pays avancés. Elle consomme aussi largement le temps des acteurs sociaux que leur énergie. Parallèlement, les réseaux relationnels, dont la famille, sous-tendent l'activité. De fait, ils préparent les individus à s'impliquer dans une activité quelconque. En même temps, ils les aident, les encadrent, les encouragent et non seulement les récompensent, mais leur accordent également des statuts sociaux valorisés lorsque les résultats qu'ils obtiennent sont fonctionnels.

Cette articulation est inversée dans les pays sous-développés. De fait, tout ou presque tout y est tributaire des réseaux relationnels, sinon des intermédiaires sociaux qui en entretiennent les échanges. Aussi, les individus sont constamment préoccupés par la nécessité de réanimer et d'entretenir leurs contacts sociaux. Et ils sont inlassablement à la recherche de nouveaux contacts susceptibles de leur servir à faire aboutir une demande ou une autre demeurant en souffrance ou susceptible de l'être. En bref, ils consacrent la plus importante part de leur temps et de leur énergie à l'accomplissement de ces deux tâches complémentaires. Car être seul dans ce type de sociétés, c'est être nécessairement démuné, ce qui expose à l'exclusion sociale. Dans ces conditions, les individus ne travaillent que lorsqu'ils ne peuvent pas faire autrement, préservant ainsi leur énergie de toute dépense qu'ils jugent inutile à l'aune de leurs intérêts particuliers. En même temps, ils sont à l'affût de la relation qui leur fait défaut, guettant l'opportunité dont ils pourront se saisir.

Au même titre que la ressemblance qui rapproche ces deux types de sociétés, cette différence est capitale. De fait, elle distingue franchement ces sociétés les unes des autres. La preuve en est qu'elle ne marque pas les grands ensembles uniquement, mais également la vie sociale quotidienne. Deux observations le montrent.

Une mendicante pénètre dans une boucherie algéroise. Elle demande de la viande au boucher et aux clients. Tous refusent de satisfaire sa demande. La mendicante insiste. Le boucher finit par lui demander de partir. Elle le fustige du regard et lui dit avec colère : « Je ne fais rien de mal. Je ne suis pas en train de te frapper tout de même ! » Le boucher lui fait alors remarquer qu'il lui a demandé gentiment de partir et qu'elle n'a pas à lui crier ainsi dessus, elle qui a l'âge de sa propre mère !

De temps à autre, un automobiliste immobilise son véhicule à la hauteur d'un agent de police en train de régler la circulation, le salut, voire l'embrasse, échange avec lui des

nouvelles, puis il repart sans prêter attention à rien d'autre, satisfait d'avoir montré qu'il connaît tout de même un représentant du pouvoir.

Etant donné l'impossibilité de vivre cette ambiance dans une société avancée, la différence en question ne peut être niée d'aucune manière. Une autre preuve l'impose : contrairement à ce qui se passe dans les sociétés avancées, les problèmes sociaux ne sont traités dans les sociétés en difficulté que lorsqu'ils deviennent urgents. Et ce ne sont pas les solutions qui sont recherchées alors, mais de simples expédients.

Dans ces conditions, les outils scientifiques (concepts et techniques d'enquête) deviennent inefficaces, voire obsolètes, une fois transposés d'une ambiance sociale axée sur les questions de production, entendue au sens moderne du terme, dans une ambiance sociale occupée par la proximité sociale, voire la promiscuité que favorisent et entretiennent inlassablement les réseaux relationnels. Certes, ces outils sont scientifiquement construits et vérifiés. C'est indéniable. Cependant, dès qu'ils sont mobilisés en dehors du contexte où ils furent mis en place et en œuvre, ils ne peuvent servir qu'à cerner la part la plus infime de la vie sociale, celle relative à l'activité. Alors, la plus large plage sociale, celle qu'anime la dynamique des réseaux relationnels, échappera aux investigations scientifiques. Pour plus de précisions, montrons comment les concepts scientifiques et les techniques d'enquête ainsi transposés forment un premier et second point d'achoppement de la recherche scientifique appliquée en Algérie.

2.2. Les concepts scientifiques, premier point d'achoppement

Les concepts scientifiques, mots ou expressions, sont des outils de travail dont la signification et la portée analytique peuvent évoluer suivant leur mode d'utilisation. Ils servent à décrire, à analyser et à interpréter des faits. A l'instar de tout

autre outil de travail, leur efficacité est tributaire de leur correspondance aux faits à propos desquels ils sont mis en œuvre. Avant donc de les utiliser, il faut comparer leurs définitions aux caractéristiques des faits à traiter. Et toute comparaison est indissociable de la critique. Autrement dit, on n'emploie pas un concept scientifique parce qu'il a été employé dans telle ou telle théorie, ou bien par tel ou tel spécialiste, mais bien parce qu'il permet de clarifier ce qui demeure encore obscure. L'imitation et le conformisme n'ont pas cours en matière de recherche scientifique. Cette exigence est, cependant, beaucoup plus négligée qu'observée en Algérie par l'ensemble du corps social, y compris par les chercheurs.

De fait, le concept changement est l'un des concepts les plus usités en Algérie. C'est un concept générique. Il porte sur tout ce qui est nouveau. Deux raisons justifient son large emploi en Algérie. D'abord, rien ou presque rien n'y est plus comme avant. Ensuite, une multitude de nouvelles données s'y sont établies.

Une première lecture de l'agencement et du fonctionnement des familles, par exemple, montre qu'elles ne sont effectivement plus ce qu'elles étaient. En effet, elles sont de plus en plus nombreuses à occuper des logements autonomes. Leurs effectifs sont relativement plus réduits qu'auparavant. Elles sont de plus en plus composées d'adultes instruits, souvent diplômés, et d'enfants scolarisés. Enfin, elles se servent, suivant leurs disponibilités financières, de différents articles électroménagers et moyens de communication et de transport modernes. Telles sont, globalement mentionnées, les données auxquelles se réfèrent tout particulièrement des spécialistes des sciences sociales pour signaler l'établissement de nouvelles cellules familiales en Algérie.

Une seconde lecture de l'agencement et du fonctionnement de ces familles incite cependant à la prudence. Elle attire, en effet, l'attention sur le fait que ces familles ne se réduisent nullement aux nouveaux aspects qu'elles

manifestent ainsi ouvertement. Effectivement, cette lecture amène à constater que ce qui est nouveau dans ces familles est dans tous les cas le produit d'importations ou d'imitations de ce qui se passe ailleurs, tout particulièrement dans les sociétés avancées. En même temps, cette seconde lecture pousse à remarquer que les principaux axes autour desquels s'articulent ces familles, demeurent inchangés. De fait, les relations conjugales, les rapports familiaux, l'éducation des nouvelles générations, la répartition des rôles et de l'espace entre les sexes et les âges, et, plus globalement, l'emprise sociale des familles sur leurs éléments constitutifs sont pratiquement ce qu'elles étaient depuis toujours. Quatre preuves l'attestent.

La première preuve en est qu'aucune entreprise locale ne met à la disposition des enfants de nouveaux jouets. La raison en est que les adultes n'engagent pas de changements dont ils proposeraient les prototypes sous des formes ludiques aux jeunes générations. Aussi, en dehors des enfants des familles aisées qui peuvent accéder aux jouets importés, généralement hors de prix, le reste, c'est-à-dire le plus grand nombre, continue à se servir de jeux anciens (poupées, dînettes, toupies, billes, ballons...) et de manière également ancienne, le plus souvent à l'intérieur pour les filles et à l'extérieur pour les garçons.

La seconde preuve attestant de l'absence de changement, en Algérie, en est que le milieu familial demeure incontournable et que son emprise sociale est toujours inégalable même sur les individus qui s'enveloppent de modernité. La misère sexuelle qui accompagne le célibat prolongé et de plus en plus définitif d'effectifs grandissants de garçons et de filles, en est le signe distinctif. Elle atteste que l'énergie sexuelle est toujours consommée suivant les exigences des collectivités familiales. De fait, les individus ne sont toujours pas libres de leurs corps, ni, du reste, de leurs sexes, même si leurs accoutrements vestimentaires semblent indiquer le contraire et que leurs revenus sont susceptibles de leur permettre de prendre des distances à l'égard de leurs proches, voire de rompre les amarres

familiales qui les retiennent, les empêchant de s'épanouir. Ils continuent, en effet, à faire partie de réseaux familiaux qui les immobilisent et s'en servent en contrepartie du soutien plus ou moins réel qu'ils leur procurent. Un cas extrême le montre.

Sikkou exerce en tant qu'analyste dans une entreprise publique. Il finit par ouvrir un cabinet d'études. Ses bénéfices et les relations qu'il parvient à établir lui permettent de venir en aide à l'ensemble de sa famille. Enfin, il s'implique dans la vie politique et occupe un poste en vue. Alors, ses ambitions s'enchaînent sans fin. Ils mobilisent les siens, ses proches et ses alliés à l'occasion d'une campagne électorale, leur promettant un avenir radieux s'il venait à être élu au poste qu'il convoite. Il échoue. Sa famille le rejette. Il meurt à la suite d'une crise cardiaque.

« Tout en étant similaire, le cas de Badia a des prolongements plus inquiétants, fait savoir Abdul. Du vivant de son mari, en effet, Badia manifestait une disponibilité sociale favorable à la modernité. En tous les cas, elle paraissait évoluée, précise Abdul. Fonctionnaire, elle contribuait aussi bien aux dépenses de la famille qu'aux travaux ménagers. Et elle n'a pas manifesté le moindre mécontentement lorsque Fitou, sa belle-fille, a décidé de reprendre ses études et d'être autonome. Bien au contraire, elle continua à entretenir des relations équilibrées avec elle jusqu'au décès de son mari. Depuis, Badia a socialement réintégré sa famille d'origine. Certes, elle n'a pas déménagé, mais elle n'échange pratiquement plus qu'avec ses frères et sœurs auxquels elle obéit automatiquement. Elle héberge d'ailleurs sa plus jeune sœur et ses neveux. Aussi, Fitou appréhende d'être mise dehors. Son appréhension n'est pas exagérée. Ce risque est réel, souligne Abdul. On dirait que Badia a gommé son statut de mère pour devenir une simple jeune fille, signale-t-il avant de rapporter les craintes de Fitou.

« Fitou a accouché d'un garçon. C'est son premier enfant. Elle lui donna le nom de son grand père. Et elle a pensé que sa belle-mère allait assumer son rôle de grand-mère. Elle s'est trompée. Badia ignore son petit-fils. Et sous le prétexte du deuil qu'elle traîne, elle a interdit à Fitou de recevoir les siens et ses amies qui souhaitaient la féliciter à la suite de son accouchement. »

La troisième preuve attestant de l'absence de changement non seulement dans le milieu familial, mais à travers l'ensemble de la société algérienne, est projetée sur le sol à travers la sédentarisation. Rien n'indique que, ancienne ou récente, la fixation des populations sous-tend, en Algérie, une urbanisation quelconque de la vie sociale, c'est-à-dire l'introduction de changements progressifs dans la manière d'être et d'agir du corps social, mais également l'installation de nouvelles modalités d'action et de réaction. Tout indique, plutôt, que les Algériens éprouvent des difficultés à urbaniser leur espace. Pis encore, tout incite à interpréter ces difficultés comme des signes d'incapacité, dans la mesure où toute intervention sur l'espace abîme l'environnement sans établir le moindre édifice prometteur. En bref, tout montre que les Algériens n'agissent nulle part suivant les indications d'un plan directeur d'urbanisation. Résultat : rien n'empêche de conclure qu'ils évoluent à travers une catastrophe urbanistique dont l'impact sur l'environnement est loin d'être cerné.

En dehors des grandes agglomérations où, en effet, la diffusion d'éléments nouveaux en nombre plus ou moins important (véhicules, téléphones portables...) pousse l'observateur pressé ou non averti à entrevoir l'établissement probable de la modernité en Algérie, le reste des villes, par exemple, se réduit largement aux dimensions des villages où personne ne peut accéder sans disposer d'un contact préalable. De fait, malgré des formules de bienvenues affichées ici et là par les collectivités locales à l'intention des visiteurs, plus précisément des passagers, les villes algériennes sont franchement inhospitalières, à la limite de l'hostilité. Les résidents savent et les passagers

constatent qu'elles ne sont nullement accueillantes. De toutes les façons, aucun touriste ne songerait à venir les visiter. Rien n'est disposé pour retenir son regard, attirer son attention et lui procurer du bien-être. Tout est plutôt agencé pour le faire fuir. Les données qui le montrent sont visibles.

Outre les sachets d'ordures qui, dispersés un peu partout, occupent une large part de l'espace et ont, à ce titre, droit de cité, voire un statut de résident, à leur tour, rien n'y est prévu pour permettre à quiconque d'être en sécurité et à l'aise. Tout ou presque tout est étroit, délabré, sale, encombré de gens et bruyant.

Parallèlement aux bâtiments officiels, dont les façades sont périodiquement repeintes, mais à partir desquels le pouvoir public n'exerce pratiquement aucune emprise sociale en dehors des prélèvements, de la censure et de la répression, les villes traduisent la projection de la même vision de la vie, vision occupée par le malaise. Elles se limitent, en effet, à des cités d'habitation souvent défigurées par des réaménagements opérés, au même titre que les constructions illicites, sans autorisation, à des maisons individuelles généralement inachevées et qui semblent tomber en ruine alors qu'elles sont pour la plupart récentes, à des commerces et à des lieux du culte, le tout, relié par des venelles ou des rues et des trottoirs en délabrement, est animé par une dynamique que se disputent une entraide de plus en plus rare et des conflits aussi incessants que la vacarme que provoquent les échanges sociaux et les véhicules. Dans ces villes, la production et les loisirs, points d'enclenchement et d'aboutissement du changement, sont rudimentaires, éphémères.

Ce délabrement empêche l'emploi du concept changement à propos des modalités de vie en Algérie. Et il contredit franchement les implications sociales que laissait entrevoir la remise en question du système colonial par les Algériens. De fait, ces derniers ont justifié leur refus de cette subjugation par la nécessité de vivre dans la dignité. Aussi,

personne ne peut leur reprocher le fait qu'ils ont provoqué la destruction de ce système inhumain. Cependant, ils sont incapables d'édifier un système de remplacement viable. Aussi, ils sont susceptibles de faire l'objet d'injonctions étrangères qui leur dicteraient les procédures d'aménagement du territoire qu'ils occupent pleinement après l'avoir libéré de haute lutte. Car, rien ne les autorise à l'abîmer. Tout les oblige, plutôt, à le préserver et à l'entretenir pour que tout être humain pourrait en profiter s'il le désirait.

La quatrième preuve attestant de l'absence de changement, en Algérie, a trait au malaise qui habite le corps social. Il accompagne les gens partout où ils se rendent, y compris sur les plages en période estivale. Là, autorisés par les pouvoirs publics, des commerçants plantent des rangées de parasols de telle façon qu'ils occupent la totalité des plages, et les louent aux estivants. Mais les rangées sont tellement serrées que ces derniers sont les uns sur les autres. Hormis ceux qui occupent la première rangée, les autres ne voient pas la mer et n'y accèdent qu'en se faufilant entre les gens et les parasols.

Ainsi, le malaise marque la vie sociale. Lorsqu'il n'est pas provoqué par la volonté de nuire, ou bien par les trahisures qui abîment les rapports sociaux même lorsqu'ils semblent fondés sur des engagements politiques ou sur des amitiés prometteuses, il est entretenu par l'angoisse qui envahit sans cesse les individus à la suite de l'insécurité plus ou moins réelle qui les entourent de toutes parts. Le suivi de ce type de vie sociale, incite l'observateur à retenir que les gens sont dressés contre le bien-être dans cette contrée.

En tous les cas, c'est ce que laisse supposer un proverbe ancestral. En servant à conclure un relevé décevant des relations sociales, il insiste son utilisateur à conclure qu'il limite son affection à trois types d'individus : « au petit jusqu'à ce qu'il grandisse, au malade jusqu'à ce qu'il guérisse et à l'absent jusqu'à ce qu'il revienne ». En bref, l'affection n'est accordée qu'aux individus fragiles ou en

difficulté, car mineurs ou diminués par la maladie ou l'isolement en terre étrangère. Izam l'a vérifié d'une autre manière. Il en témoigne en éclairant sa propre expérience à l'aide de sa documentation.

« J'ai amèrement apprécié la conclusion que j'ai tirée de l' « Histoire des Berbères » d'Ibn Khaldoun, fait savoir Izam. La lecture de quelques chapitres de cet ouvrage m'a en effet amené à constater que la vie maghrébine était hachée par les trahisons qui ont ruiné différents types d'alliances, précise-t-il. Et c'est ce que m'a fait subir Ouchene, un ami de longue date, souligne Izam. Notre amitié était notre alliance. Elle me semblait indéfectible, insiste-t-il. Je la vivais comme un contrat moral inviolable. Non seulement je ne cachais rien à mon ami, mais je n'ai jamais violé son intimité non plus et ce, même lorsque je le surprénais sous l'emprise de l'angoisse. Je ne lui ai, en effet, jamais posé de question à ce sujet, surtout que je remarquais qu'il s'efforçait constamment de paraître à l'aise lorsque nous étions ensemble. De fait, je détournais mon regard lorsque je remarquais qu'il traversait un épisode anxieux et ce pour lui permettre de rétablir son équilibre sans difficultés supplémentaires. Et pour ne pas me mettre martèle en tête, j'ai retenu que chacun de nous contribuait à sa façon et suivant ses moyens à l'entretien de notre amitié. Aussi, j'avais confiance en lui. Par conséquent, j'ai négligé différents indices révélant qu'Ouchene entreprenait de me nuire. Outre différents rendez-vous qu'il n'a pas honorés, alors qu'il devait m'accompagner pour régler des dossiers qui m'intéressaient ou intéressaient l'un de mes proches, il a, à différents moments, laissé en souffrance des promesses qu'il a fait miroiter à mes enfants à la recherche de postes de travail. Certes, je me suis à chaque fois inquiété de ses silences, mais je ne lui ai jamais adressé le moindre reproche même à la suite de ses engagements non tenus, craignant de le faire souffrir en même temps que notre amitié. Cependant, j'ai fini par être contraint d'admettre que celui que je tenais ainsi pour un ami, guettait l'occasion de me nuire, le jour où j'ai appris et vérifié qu'il est intervenu pour écarter une demande que j'ai introduite

auprès d'un organisme professionnel et favoriser celle d'un concurrent qui n'avait absolument pas mes compétences, m'empêchant ainsi d'accéder aux financements qui m'auraient servi non seulement à avancer dans mon travail, mais également à améliorer mes conditions de vie et celles de ma famille, souligne Izam. »

Ainsi, la fragilité de l'amitié atteste, à son tour, de l'absence de transformations sociales en Algérie. De fait, l'amitié est, contrairement aux relations familiales, librement choisies. Elle représente la relation sociale moderne par excellence. Cependant, elle ne perdure que si elle se déroule sous la forme d'un processus d'échanges transparents qui raccorde les amis concernés et les rassure. En permettant ainsi à ces derniers de disposer d'une zone de confiance à la construction et à l'entretien de laquelle ils participent sans cesse, elle les incite à prendre des distances à l'égard de leurs proches, tout au moins à gérer leurs échanges familiaux suivant leurs disponibilités. Et c'est ce qui est d'emblée évité en Algérie. Sous le couvert de l'amitié, en effet, ce sont des relations d'intérêts qui sont établies et entretenues jusqu'au jour où l'un ou l'autre considère qu'il ne gagne plus au change. Alors, il brise cette relation devenue inutile.

Le respect de l'intimité d'Ouchene a cependant empêché Izam de procéder à deux lectures complémentaires de son expérience amicale. D'ordre psychosocial, la première lecture lui aurait permis de prévoir que son ami n'allait pas manquer d'être jaloux de lui. De fait, Izam, vivant en harmonie avec son épouse et étant respecté par ses enfants, progressait dans son travail sans devoir rien à personne et recevait régulièrement à l'aise son ami. En revanche, ce dernier n'occupait un poste de responsabilité que grâce à l'appui d'un proche et il ne pouvait recevoir personne chez lui : il ignorait le bien-être conjugal et ses enfants le détestaient. Il en a révélé la conséquence à un camarade de travail qui lui a demandé pour quelles raisons est-il de plus en plus dressé contre Izam. « Je ne peux plus le fréquenter, lui répond-il. Son mode de vie ne correspond

pas au mien. Il me dérange». Ainsi, l'accumulation de la jalousie l'a amené, bon gré, mal gré, à ruiner une relation amicale irremplaçable.

La seconde lecture de cette relation amicale est plus profonde. Elle est d'ordre anthropologique. Elle permet de constater que l'amitié n'a pas droit de cité dans cette contrée. Etant axée sur le bien-être individuel, sa sphère sociale est nécessairement réduite là où l'organisation et le fonctionnement de la société sont justifiés par le malaise plus ou moins réel, mais incessant, qu'éprouvent et, au besoin, provoquent les individus et les groupes sociaux. Dans cette ambiance, la renommée sociale n'est pas due à l'amitié des uns envers les autres, mais à la possibilité de nuire aux autres, ou bien de les aider à écarter une nuisance quelconque. Ainsi, l'insécurité est inlassablement entretenue, dans la mesure où elle fonde la vie sociale en Algérie. Et c'est ce à quoi s'est attelé Ouchene. Il a brisé une amitié qui, réduite à sa seule relation avec Izam, était susceptible d'endormir sa vigilance, donc de lui nuire.

« En écoutant le récit de Izam et en suivant tes analyses, nous dit Amar, je parviens à comprendre la réaction de Ali, mon frère aîné, à la trahison dont il a fait l'objet de la part de celui qu'il considérait comme un ami au sens propre et entier du terme. De fait, mon frère, spécialiste en gestion des ressources humaines, s'est lié d'amitié à Youcef qu'il a connu comme stagiaire lors d'une formation spécialisée.

« Tous ceux qui ont vu ensemble Ali et Youcef furent convaincus que leur amitié ne pouvait prendre fin qu'avec leur disparition. De fait, leurs échanges étaient incessants, chaleureux et animés de la volonté de s'entraider pour mieux comprendre ce qui se passait autour d'eux. En même temps, Ali ne cessait pas de m'en parler et il n'évitait jamais de m'inviter à partager leurs discussions lorsqu'il recevait son ami. Cependant, la sincérité était beaucoup plus du côté de mon frère que de Youcef. Le recul me permet, à présent, de reconstituer le puzzle qu'ils ont construit.

« Durant les deux premières années de leur relation, Youcef était disponible. Détaché par son organisme professionnel pour suivre la formation à laquelle contribuait mon frère, Youcef vivait loin des siens. Aussi, au lieu de rester seul, il partageait tous les moments libres de Ali qui l'appréciait profondément. De fait, Ali l'invitait souvent. Il le recevait chez lui pour de longues soirées. Cependant, Youcef a versé dans un long silence une fois revenu chez lui, où il occupe, depuis, un poste de responsabilité. Ali en a souffert et a tout fait pour relancer ses échanges avec son ami. C'est à partir de ce moment que Youcef a développé sa petite stratégie. Ayant surtout des filles, il a tout fait pour en faire marier une ou deux aux garçons de Ali. Ces derniers n'ont pas réagi comme il le souhaitait. Aussi, Youcef a dû considérer qu'il n'avait plus aucun intérêt à entretenir sa relation avec Ali. Mais il la brisa au moment où mon frère avait vraiment besoin de lui.

« Ali est, en effet, entré en conflit avec un voisin qui s'est efforcé de le bluffer en lui laissant croire qu'il était de connivence avec différents responsables, y compris le chef de la brigade de gendarmerie attenante au quartier. Aussi, il était inquiet. Il a alors demandé à son ami de le protéger contre les interventions qu'il craignait. Et il m'a appris que Youcef l'a rassuré. Il m'a garanti, m'a-t-il dit, de ne rien craindre de personne et que je pouvais traiter d'égal à égal le problème qui m'opposait à ce voisin.

« Cependant, Youcef n'a rien fait. Et il n'a pas répondu, non plus, aux appels que lui a lancé Ali. Aussi, ce dernier a fini par verser dans une dépression qu'il entretient à l'aide d'un pessimisme évolutif. »

Etant ainsi vérifiable depuis longtemps aux différents niveaux de la hiérarchie sociale, ces retournements de situation que provoquent les traîtrises ne permettent nullement de cerner la dynamique de la société algérienne à l'aide du concept changement. Deux autres raisons expliquent cette impossibilité.

La première raison en est que ce concept est un concept diagnostique. Il est par conséquent figé. De fait, il est établi à la suite d'une comparaison, lorsqu'une différence est constatée à propos d'un fait pris à deux moments différents. Mais il ne permet pas de cerner les modalités qui y conduisent.

La seconde raison en est que les modalités conduisant au changement ne peuvent être saisies qu'à l'aide du concept transformation, cette source de tout renouvellement.

La transformation se concrétise en un processus volontaire, dynamique, plus ou moins complexe, toujours conflictuel, souvent fluctuant et généralement étalé dans le temps. Elle se déroule à travers trois opérations complémentaires.

La première opération consiste en une connaissance des situations à transformer. A moins d'agir au pif et de compter sur le hasard, on ne transforme pas, en effet, ce que l'on ne connaît pas. La seconde opération est un tri consistant à distinguer ce qui, dans la situation considérée, doit être écarté, car devenu caduc, et ce qui doit être sauvegardé, car comportant encore une utilité quelconque. La troisième opération consiste à introduire des éléments nouveaux dans la situation en question. Des conflits, sources de fluctuations, sont alors inévitables, dans la mesure où ce qui doit disparaître résiste et menace ce qui, nouveau, a du mal à s'enraciner.

Une fois achevée, la transformation aboutit à un changement. Et le changement véhicule généralement une amélioration. En même temps, la situation nouvelle n'est pas totalement étrangère à la précédente, dans la mesure où des éléments anciens y subsistent.

Ainsi, la prise en compte des concepts transformation et changement permet de suivre le déroulement d'un processus plus ou moins instable et heurté, et ce, à partir de son enclenchement jusqu'à son aboutissement. En termes plus précis, l'articulation de ces concepts sert, entre autres,

à préciser à partir de quoi le processus qu'ils signalent fut enclenché et à quoi il a abouti. Or, en Algérie, on néglige le concept transformation et on utilise le concept changement en ignorant son point de départ.

La raison en est que l'on refuse d'opérer des transformations sociales et on s'efforce de profiter des changements survenus ailleurs.

On a en effet noté que ce qui est tenu pour témoigner de changements effectifs, en Algérie, se limite à des importations greffées sur un mode de vie qui ne s'y prête pas. Or ces greffes ne prennent généralement pas. Elles sont, pour la plupart, peu à peu rongées par des résurgences venues du plus profond. La preuve en est que la dynamique sociale est marquée par un délabrement continue.

Le rejet des greffes ainsi opérées et la détérioration qui l'accompagne sont vérifiables dans tous les milieux de vie et à tous les niveaux de la hiérarchie sociale. A chaque fois qu'un mouvement social est sur le point de susciter une amélioration durable des conditions de vie, une vague de violence l'annihile. C'est la règle. Elle est régulièrement observée par les uns ou par les autres.

Cette règle est ancestrale. Elle sert à reconduire le malaise et son prolongement, la malvie, cette justification majeure du système social le plus ancien, le système traditionnel. Quitte à provoquer des déstructurations en chaîne, voire des destructions de longue durée, l'énergie sociale est en effet périodiquement investie en vue de reconduire ce système social structuré à partir de l'incapacité de maîtriser les conditions de vie. C'est l'unique procédure susceptible de mettre un terme aux velléités de transformation, processus hasardeux, dans la mesure où rien n'en garantit l'aboutissement.

Cependant, les Algériens ne sont nullement contre le changement en tant que résultats à consommer. Ils le

réduisent, en effet, à un ensemble d'opportunités qu'ils s'efforcent d'appréhender dans leur environnement international et entre lesquelles ils pensent pouvoir choisir sans encombre et s'en servir suivant les exigences du système qui les régit, système clandestin par excellence. De fait, ils revendiquent la modernité, mais ils se limitent à l'utilisation des seules techniques modernes qui renforcent leurs réseaux relationnels en leur permettant d'en étendre la sphère sociale, comme le téléphone portable par exemple.

En revanche, les Algériens sont allergiques aux transformations sociales. Ils les brident et au besoin les combattent facilement depuis qu'ils peuvent se réclamer de l'Islam pour annihiler toutes prémices de changement.

De fait, les Algériens se posent et s'imposent comme musulmans, ce qui leur permet ainsi de laisser supposer qu'ils ont quitté leur système ancien et qu'ils ont adopté le système islamique. Or, ils reconduisent avec l'Islam la procédure dont ils se servent pour revêtir de temps à autre la modernité : ils occultent le système qui les régit sans fin et, au besoin, ils rappellent que l'Islam en est venu à bout. Tel est le camouflage qui leur permet de soumettre non seulement la modernité, mais également l'Islam au traitement que leur indique leur système ancien. Une question l'indique.

Les Algériens se réfèrent sans cesse au Prophète pour justifier leurs actes. Ils le tiennent pour modèle et ils l'imitent inlassablement, du moins le prétendent-ils. Or, l'analyse montre que, loin de fonder une conformation aux enseignements du Prophète, cette imitation sert beaucoup plus à enrayer la dynamique sociale dès qu'elle est susceptible d'embrayer sur des transformations qu'à l'entretenir suivant les préceptes religieux.

De fait, les Algériens auraient manifesté leur attachement effectif au Prophète s'ils l'ont réellement imité en engageant, à leur tour, les transformations sociales nécessaires à l'intégration de l'Islam. Le Prophète leur a fourni des

exemples édifiants dont ils auraient pu se servir pour fonder, justifier et baliser leur entreprise. De fait, il a connu la forme du système traditionnel qui régissait l'Arabie d'antan. Et il ne l'a pas rejetée, ou occultée, mais transformée. En d'autres termes, il en a écarté des pans entiers et en a gardé d'autres auxquels il en a ajouté de nouveaux. Cette procédure est d'autant plus nécessaire que le contenu du système traditionnel diffère à des degrés divers suivant les contextes géographiques et climatiques tout particulièrement. Cependant, les Algériens ont préféré se servir de l'Islam pour renforcer leur système ancien, le sacraliser, comme il est possible de le montrer à travers les principales articulations de la préparation de la célébration de l'Aïd El Kebir ⁽¹⁾.

2.3. Les techniques d'enquête, second point d'achoppement

Les techniques d'enquête représentent le second point d'achoppement de la recherche scientifique appliquée, dans la mesure où, également importées des sociétés avancées, elles ne correspondent pas aux terrains sociaux susceptibles d'être scientifiquement investis en Algérie. Ces techniques portent, en effet, la marque des sociétés où elles ont été produites et où leur efficacité fut vérifiée. De fait, elles conviennent beaucoup plus à la saisie des problèmes que suscite le renouvellement des sociétés avancées, qu'à l'identification des difficultés qui encomrent à des degrés divers les sociétés du tiers-monde.

Certes, l'emploi des techniques d'enquête disponibles n'est pas impossible dans les pays sous-développés. Cependant, l'analyse et l'interprétation des résultats qu'elles permettent d'obtenir n'ont, le plus souvent, que peu de prise sur l'organisation et le fonctionnement effectifs des pays du tiers-monde. La preuve en est que, malgré différentes recherches, ces pays ne parviennent pas à se départir du

(1) Voir supra, Application, p. 118.

sous-développement. L'une des raisons de cet état de fait, on vient de la noter, en est que les outils d'investigation scientifiques, en l'occurrence les techniques d'enquête, ne correspondent pas aux caractéristiques des sociétés en difficulté. Résultat : les travaux de recherche locaux et les échanges scientifiques internationaux se déroulent à la périphérie de ce dernier type de sociétés. En fin de compte, ces sociétés ne tiennent pas compte des travaux de recherche. Leurs modes d'organisation et leurs modalités de gestion sont, le plus souvent, étrangères aux indications des connaissances scientifiques. Sous le couvert d'options politiques et économiques modernes, elles s'articulent sur des organisations aussi anciennes que les mécanismes de gestion dont elles se servent.

Cette inadéquation est ancienne. Des chercheurs ont depuis longtemps signalé que les techniques d'enquête disponibles ne correspondent pas aux caractéristiques des sociétés sous-développées, soulignant leur portée scientifique limitée. Dès 1963, en effet, Jean Duvignaud déclarait que : « *C'est une banalité de constater combien sont inadéquates, pour l'étude des pays « sous-développés » ou « en voie de développement », les méthodes mises au point pour comprendre les changements sociaux dans les pays européens* » ⁽¹⁾. Et en 1987, Bruno Etienne soulignait, à son tour, qu' « *A force d'avoir fréquenté des intellectuels occidentalisés, nous ne nous sommes pas aperçus tout de suite à quel point les notions modernes que nous utilisons n'avaient pas de prises évidentes sur la société arabo-musulmane* » ⁽²⁾.

Indéniables, ces constats peuvent être élargis aux techniques d'enquête, dont l'inefficacité peut être vérifiée à travers l'ensemble des sociétés sous-développées. Samia Benouniche signale, à titre d'exemple, les difficultés qui

(1) DUVIGNAUD (J.), « La pratique de la sociologie dans les pays décolonisés ». *Cahiers Inter. de Sociol.*, vol. XXXIV, 1963, p. 165.

(2) BRUNO (E.), *L'Islam radical*. Hachette, Paris, 1987, p.85.

accompagnent la pratique des tests en Algérie. En même temps, elle mentionne le malaise qu'éprouvent les praticiens munis d'outils qu'ils ne parviennent pas à mobiliser entièrement pour avancer dans leurs fonctions. Parmi ses conclusions, rappelons celle-ci : « *Nous savons qu'il n'existe pas de test « neutre », indépendant du système social et culturel (...). Il devient donc aberrant d'accepter les tests dans leur utilisation économique tout en refusant leur soubassement culturel ; on ne peut dissocier les deux aspects* » ⁽¹⁾. Aussi, Camille Lacoste-Dujardin indique, à partir de sa propre expérience, une voie d'accès à une méthode d'approche adaptée au contexte étudié : « *Une longue familiarité avec les sociétés maghrébines ne m'avait guère permis d'avancer encore véritablement dans (...) (leur) compréhension, écrit-elle. Une conjoncture particulière devait m'ouvrir la voie. J'eus en effet la chance d'être mêlée de près au mariage de deux jeunes citadins, l'une algéroise et l'autre parisien. Mon implication subjective dans l'événement et l'urgence, pour moi, d'une clarification indispensable à me permettre de sortir d'un malaise me contraignirent à la réflexion. C'est ainsi qu'à cette occasion je pus enfin commencer à dénouer l'écheveau des apparentes contradictions et tenter de comprendre d'abord comment, dans une société patrilignagère et patriarcale, de domination affirmée des hommes sur les femmes, une catégorie de femmes, les mères des garçons, avaient pu jouer le rôle de grandes prêtresses de cette domination des hommes et de l'oppression des femmes* » ⁽²⁾.

Les difficultés ainsi signalées militent en faveur de la nécessité de situer les techniques d'enquête, tout particulièrement en sciences sociales, dans la procédure globale des importations techniques. Car, celles-ci sont

⁽¹⁾ BENOUNICHE (S.), « Pratique actuelle de la méthode des tests en Algérie ». *Psychologie Française*, t. 25, n° 3-4, 1980, p. 271.

⁽²⁾ LACOSTE-DUJARDIN (C.), *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maghreb*. Editions La Découverte, Paris, 1985, p. 15.

abusivement raccordées à un transfert technologique, ce qui laisse entendre que les sociétés du tiers-monde détiennent la procédure d'accès à la modernité. Or, il s'agit beaucoup plus de transfert technique que de transfert technologique, c'est-à-dire de la transposition de techniques beaucoup plus que de l'intégration d'une manière d'être et d'agir où les techniques proprement dites ne jouent que le rôle de moyens d'action.

Il importe, par conséquent, de souligner que les pays du tiers-monde ne pourront embrayer sur un transfert technologique et accéder par là même à la modernité, qu'à une condition : parallèlement aux efforts qu'ils doivent fournir pour adapter des connaissances scientifiques et des techniques d'investigation construites sous d'autres horizons, ils sont tenus de participer d'une manière effective et continue à l'innovation scientifique et à la créativité technique. Autrement, leurs dynamiques continueront à défier la recherche scientifique, empêchant ainsi les transferts techniques de susciter un transfert technologique, c'est-à-dire l'établissement d'une vision du monde que manifeste la pratique que favorisent les techniques proprement dites. Il est donc temps de préciser si les sociétés en difficulté sont disposées à fournir les efforts qu'exige cette participation.

En attendant d'avancer des éléments de réponse à cette interrogation, notons que le questionnaire est l'une des techniques d'enquête les plus utilisées dans les recherches en sciences sociales, y compris en psychologie sociale, en Algérie. Cependant, ce moyen d'investigation scientifique ne correspond pas aux caractéristiques de la société algérienne où il bute contre différentes contradictions sociales. Enfin, il ne correspond pas non plus à l'orientation qu'indique la psychologie sociale, notre discipline de référence.

2.3.1. Le questionnaire et les caractéristiques de la société

Qu'il soit ouvert, semi-ouvert ou fermé, le questionnaire s'adresse à des individus choisis sur la base de critères préalablement définis. Les réponses obtenues sont considérées comme significatives, dans la mesure où, situés dans une stratification sociale, les enquêtés représentent une tranche d'âge, un groupe de sexe, une catégorie professionnelle... Or, il est difficile, voire impossible, pour l'instant du moins, de disposer d'un système de références sociales stables dans les pays du tiers-monde. C'est ce que soulignent, en d'autres termes, Kotobi et Villette. *« Connaissant le comportement (de l'enquêté) face à l'enquêteur, écrivent ces deux auteurs, on comprend qu'il ne suffit pas, pour recueillir une information valable, de traduire naïvement en questions les schémas explicatifs traditionnels de la sociologie. Une fois saisies des données comme l'âge, le niveau d'instruction, le revenu, la classe, la profession, le chercheur ne sait pas encore grand-chose. Il se perd dans les conjectures, ne pouvant bâtir des typologies d'attitudes vraiment cohérentes ; de plus, il ne peut avoir une confiance absolue en ses résultats »* ⁽¹⁾.

La raison en est que les paramètres retenus pour préparer et mener l'enquête, puis pour analyser et interpréter les résultats obtenus, ne correspondent pas à la stratification sociale effective des pays du tiers-monde, celle-ci demeurant indéfinie.

Cette discordance peut être illustrée à l'aide des conditions de vie dans un nouveau quartier de la banlieue d'Alger. Là, un professeur d'université en fin de carrière, un steward et un matelot, tous les deux en début de carrière, occupent le même type de logement. Parallèlement, si l'universitaire

⁽¹⁾ KOTOBBO (M.) et VILLETTE (M.), « Problèmes méthodologiques de l'enquête dans les pays en voie de développement. Le cas de l'Iran ». *Revue Française de Sociologie*, XV, 1974, p.401.

dispose d'un modeste véhicule vieux de 05 ans, le matelot et le steward, tous les deux à peine alphabétisés, ont, chacun, deux véhicules neufs. Or, logiquement, le profil professionnel détermine les conditions de vie des individus concernés. A quelques variantes près, en effet, la formation, l'activité et le salaire devraient, du fait de leur correspondance, permettre à un universitaire de bénéficier d'une projection sociale plus attrayante que celles d'un steward et d'un matelot, par exemple. Tel n'est pas le cas en Algérie.

La multiplication et la diversification des besoins sociaux dans les milieux improductifs dont se compose la société algérienne, mais également les défaillances des organes de contrôle officiels, favorisent la débrouillardise, pratique souterraine communément qualifiée de système D. Ceux qui s'y impliquent peuvent connaître des conditions de vie aussi atypiques que les trajectoires qu'ils suivent pour disposer de moyens financiers parfois considérables, empêchant ainsi l'établissement des repères sociaux susceptibles de fonder une stratification sociale référentielle. Bien plus, lorsque les débrouillards ne récupèrent pas à leur profit les projections sociales de catégories professionnelles jugées supérieures, ils inversent carrément la hiérarchie sociale. De fait, parmi ceux qui disposent d'un registre de commerce multiple, c'est-à-dire de la possibilité de s'adonner à tout type de commerce, certains parviennent à s'enrichir sans faire preuve du moindre apport social. Des cas sont évidents dans les zones frontalières. Dans le sud, en effet, de nombreux individus exhibent différents moyens matériels (logements, véhicules...) attestant une réussite sociale effective. Cependant, aucune activité économique, scientifique ou culturelle vérifiable ne laisse supposer la possibilité d'un succès social dans ces endroits. Dans ces conditions, la stratification sociale dont relève le caractère opérationnel du questionnaire, c'est-à-dire la possibilité de situer les sujets enquêtés dans la trame sociale est à définir avant d'utiliser cette technique d'enquête. Des recherches scientifiques fondamentales sont donc nécessaires.

Ces recherches sont d'autant plus nécessaires que le questionnaire suppose une correspondance entre les opinions des enquêtés et leurs comportements sociaux. Autrement dit, l'efficacité du questionnaire est tributaire de l'autonomie individuelle que seules les structures de substitution implantées dans les sociétés avancées facilitent pour l'instant. En règle générale, l'individu parvient en effet à avancer un point de vue et à agir en conséquence lorsqu'il sait qu'il lui est possible de se passer d'intermédiaires sociaux et de recourir directement aux structures publiques prévues pour répondre à ses demandes, comme c'est globalement le cas dans les sociétés développées. Bien plus, la correspondance entre les besoins des acteurs sociaux et les prérogatives des structures sociales tend à se généraliser dans ces sociétés, ce qui réduit l'ampleur de l'insécurité susceptible d'être éprouvée par les individus et les groupes sociaux. Tel n'est pas encore le cas dans les pays sous-développés.

Certes, des structures publiques existent également dans ces pays. Leur efficacité est cependant réduite. Sauf exception, en effet, leurs administrés ne peuvent faire aboutir leurs demandes sans passer par des intermédiaires. Certains éprouvent le besoin d'être accompagnés, donc d'être soutenus, même lorsqu'il s'agit de déposer une simple demande auprès d'un service administratif. Ainsi, la substitution des relations institutionnelles aux relations personnelles n'est pas encore effective dans les sociétés en difficulté. Résultat : les individus ne peuvent pas manquer d'évoluer à travers une insécurité plus ou moins effective. Ils deviennent, alors, les promoteurs d'un ensemble de contradictions sociales insoutenables, amoindrissant ainsi d'une autre manière l'efficacité du questionnaire.

2.3.2. Le questionnaires et les contradictions sociales

De prime abord, les acteurs sociaux n'hésitent pas à se réclamer, en toute conscience, des repères sociaux connus de tous : valeurs, règles de conduite, lois, principes politiques, croyances... Mieux, ils en soulignent le caractère

inviolable. Et ils affirment la nécessité de respecter en tout lieu et à tout moment ces référentiels.

En même temps, ils accordent la priorité à leurs intérêts particuliers, intérêts qu'ils jugent incompressibles. Et pour les faire aboutir dans les délais généralement courts qu'ils se fixent, ils n'hésitent pas non plus à verser dans l'incivisme, voire dans l'indignité, ni à bafouer la loi et à court-circuiter les procédures officielles. De fait, ils n'observent la réglementation que lorsqu'ils ne parviennent pas à la contourner, ou bien lorsqu'ils ne sont pas concernés par son application.

Résultat : le caractère contradictoire de ces manifestations sociales rend difficile l'utilisation du questionnaire.

A moins de transformations psychosociologiques et culturelles en profondeur, cette difficulté demeurera effective, car elle est sous-tendue par une incoordination fondamentale : la rupture entre les déclarations verbales et les pratiques sociales proprement dites.

De fait, ce que disent les individus et ce qu'ils font composent deux processus différents, le plus souvent parallèles lorsqu'ils ne sont pas contradictoires. Les options n'annoncent pas les actions et les actions ne traduisent pas les options, en Algérie. C'est la règle. Elle est fondée sur des considérations socioanthropologiques aussi anciennes que la vie sociale. Par conséquent, elle est continuellement observée. Ceux qui y dérogent sont mal à l'aise, et ils sont généralement taxés de naïfs, voire d'inadaptés, sinon de fous.

En effet, les déclarations verbales des individus collent aux références souvent stables qui régissent le milieu social auquel ils participent. En revanche, leurs pratiques obéissent aux circonstances, celles-ci étant généralement instables. Parmi les milieux de vie qui contiennent cette contradiction, figure la famille.

Tous les parents affirment, individuellement et collectivement, la validité des valeurs familiales liées à l'unité, à l'union, à la solidarité et à l'entraide... Mais dès que la question de l'héritage se pose, chacun s'efforce de prendre possession de la part qui lui revient, voire du maximum des biens disponibles, quitte à ruiner les valeurs qu'il semblait défendre. C'est le cas de Titoche. Il a tenu à rassurer ses frères et sœurs après le décès de leur père. « Ne vous inquiétez pas, leur dit-il. Ecoutez-moi bien, restons unis comme nous l'étions du vivant de notre père. De toutes les façons, je suis disposé à continuer son œuvre. Je l'ai aidé, donc je sais ce qu'il faut continuer à faire pour achever la construction de notre maison. Faites-moi confiance ». Quelque temps plus tard, ses frères et sœurs se sont trouvés contraints de se plaindre de lui auprès de la justice. Car ils se sont rendus compte qu'il les a arnaqués. « Il a discrètement établi les papiers de la maison en son nom personnel, fait savoir le plus jeune d'entre eux ».

Cette contradiction est la conséquence directe de l'insécurité qui occupe le champ social d'une manière permanente depuis les temps les plus anciens. De fait, les retournements longtemps imprévisibles, souvent brusques et généralement dangereux de l'environnement (séisme, sécheresse, pluies torrentielles, invasion d'insectes dévastateurs ou de puissances étrangères, massacres...) ont durablement marqué la manière d'être et d'agir des acteurs sociaux. Ces derniers se sont beaucoup plus habitués à s'adapter aux forces qu'ils subissent qu'ils ne se sont efforcés de maîtriser les sources de l'insécurité qu'ils connaissent depuis toujours. En même temps, ils ont de tout temps guetté les occasions susceptibles de leur permettre de profiter des largesses des pouvoirs qui les régissent. Telle est la logique à l'origine de la contradiction apparente des comportements verbaux et des pratiques sociales : les individus adhèrent au système en vigueur et ils agissent suivant les circonstances qu'ils connaissent.

Cette contradiction est d'autant plus inévitable que les individus ont rarement la possibilité de faire part

ouvertement de leurs sentiments ou ressentiments à leur entourage social ou politique. De fait, on a noté qu'ils sont inlassablement incités à contenir leurs fluctuations psychoaffectives et à se conformer aux exigences sociales. Telle est la cause profonde de l'inefficacité du questionnaire dans une société sous-développée. Cette technique d'enquête consiste à amener l'individu à mobiliser son énergie en vue de s'exprimer librement et d'agir suivant ses propres choix. Or, tout est entrepris ici pour l'en empêcher.

Quoi qu'il en soit, l'efficacité du questionnaire est nécessairement réduite dès lors qu'il s'agit de cerner la dynamique sociale sous l'angle de notre discipline de référence, la psychologie sociale.

2.3.3. *Le questionnaire et la psychologie sociale*

L'interaction, cet élément moteur de la vie sociale quotidienne, est l'objet d'étude de la psychologie sociale. Elle n'intéresse le psychosociologue que parce que l'individu y participe à l'aide de son comportement. Et le propre du comportement est d'être, tour à tour, verbal et physique, se traduisant dans ce dernier cas en une pratique plus ou moins régulière. Or, le questionnaire ne cerne directement que le comportement verbal. Certes, les questions pièges et/ou l'utilisation d'autres techniques d'enquête permettent de réduire les biais et d'entrevoir le sens dans lequel se développeront les pratiques des sujets enquêtés. Rien, cependant, ne pourra remplacer le suivi de longue haleine que favorise l'observation participation. En attendant de le montrer, notons le troisième point d'achoppement de la recherche scientifique appliquée, en Algérie.

2.4. L'escamotage, troisième pont d'achoppement

Les travaux menés dans le cadre de la recherche scientifique appliquée n'embrayent généralement pas sur des méthodologies clairement annoncées. Au mieux ou au

pire, les méthodologies avancées dans ces travaux, se limitent aux enquêtes sur le terrain. Alors, elles se réduisent le plus souvent à l'exposé de deux aspects : les caractéristiques de la population d'enquête abusivement qualifiée d'échantillon pour des raisons que nous préciserons, et la technique d'enquête devant être utilisée.

Or la méthodologie est la démarche devant être suivie à partir de l'enclenchement jusqu'à l'achèvement de la recherche entreprise. Elle comporte alors un ensemble d'argumentations consistant à présenter et à justifier la tournure que prennent l'ensemble des critères devant baliser les investigations à entreprendre (sujet de recherche, théorie scientifique référentielle, objectif, problématique, hypothèse, pré-enquête et enquête, analyse des résultats, perspectives), leur déroulement effectif étant légèrement différent de leur présentation à travers le texte final.

Ces critères sont irremplaçables. En donnant ainsi l'impression de former un code, il est possible de les exposer successivement lors d'un travail de recherche. Cependant, aucune méthodologie ne s'y réduit pour autant. Celle-ci relève largement des capacités intellectuelles et de travail du chercheur, capacités à l'aide desquelles il donne corps et vie à ces critères tout en les raccordant les uns aux autres de telle façon qu'ils forment un tout à la fois vivant et indissociable. Il importe par conséquent de saisir les caractéristiques de ces critères.

2.4.1 : Critères scientifiques

- Théorie scientifique référentielle

La théorie scientifique référentielle sert de moule à la recherche appliquée. Elle la contient du début à la fin. Elle doit être par conséquent connue, plus précisément maîtrisée par le chercheur. Bien plus, celui-ci doit être également au courant des critiques qui ont été adressées à sa théorie référentielle, ainsi que des prolongements

scientifiques auxquelles cette théorie à éventuellement donné lieu. La raison en est qu'il inscrit son travail dans la thèse sur laquelle s'articule la théorie choisie et par rapport à ses éventuelles extensions. En même temps, il mobilise les outils de travail qu'elle contient ou indique, en l'occurrence les concepts et la ou les techniques d'enquête. C'est cette action, pour le moins complexe, qui lui sert à justifier le choix du sujet dont il envisage de traiter.

- Sujet de recherche

Pour inscrire un sujet de recherche dans une théorie référentielle, il faut pouvoir montrer que ce sujet contient un problème susceptible d'être traité à l'appui de cette théorie. Cette exigence ne peut être observée sans une large recension des travaux effectués à la lumière de cette théorie. C'est cette action qui permet d'assigner un objectif à la recherche devant être entreprise.

- Objectif

Rien n'oblige à rappeler l'objectif vers lequel tend toute recherche appliquée. Cependant, le chercheur doit en être conscient. Il s'agit de prouver que la théorie référentielle est toujours valable et qu'il est possible de la renforcer à l'aide de nouvelles connaissances susceptibles d'être construites à la suite de l'analyse d'un nouvel aspect. Il est alors possible d'établir une problématique.

- Problématique

C'est à la suite de ces trois premiers critères qu'il est en effet possible de définir une problématique lorsqu'il s'agit de mener une recherche scientifique appliquée. Elle consiste en un éclatement du problème que contient le sujet de recherche, problème simple ou complexe selon les cas. De fait, la problématique se compose d'une série plus ou moins importante de questions coordonnées dont chacune porte sur un aspect du problème considéré. Et suivant la complexité du problème traité, il est possible de construire

une problématique, ou bien une problématique centrale et deux ou plusieurs problématiques secondaires. Mais bien que nécessairement rigoureux, l'enchaînement des questions dont se compose la problématique ainsi disposée n'explique pas leur lien, plus précisément leur complémentarité. Celle-ci est exposée à travers l'hypothèse.

- Hypothèse

L'hypothèse est une explication préliminaire du lien qui raccorde les dimensions sur lesquelles porte la problématique et en fait un problème, objet de la recherche entreprise. De fait, les questions dont se compose la problématique sont relatives aux dimensions constitutives du problème devant être traité. Elles sont par conséquent liées les unes aux autres. Cependant, le lien qui les raccorde n'est pas évident. Il est alors signalé à titre hypothétique, puis vérifié à l'aide de l'analyse des résultats de l'enquête. Et suivant le type de problématique retenue, l'hypothèse peut être également unique, ou bien exposée en une hypothèse centrale et deux ou plusieurs hypothèses secondaires.

- Enquête

L'enquête se compose de plusieurs dimensions : date, lieu, population d'enquête ou échantillon, technique d'enquête, pré-enquête et enquête proprement dite.

Il est en effet nécessaire de préciser la date et le lieu de l'enquête pour éviter des confusions et, par conséquent, des critiques inutiles, dans la mesure où le problème traité évolue à travers le temps et diffère à des degrés divers selon les caractéristiques du milieu où il est saisi. Ainsi, lorsque un chercheur se réfère à un travail, il doit savoir à quel moment (année) et où a-t-il été mené (circonscription administrative, entreprise...). Il saura alors à quel niveau pourra-t-il faire preuve d'apport à son tour.

Parallèlement, les sujets à enquêter peuvent figurer dans deux ensembles différents : une population d'enquête ou un échantillon.

Une population d'enquête se compose des individus qui, contactés à titre personnel par le chercheur, ou rencontrés au gré des interactions sociales, veulent bien se plier à l'enquête qui leur est proposée, donc répondre, par exemple, aux questions qui leur sont posées.

En revanche, l'échantillon est composé des individus choisis au hasard sur une série statistique construite sur la base des critères d'âge, de sexe, de catégorie professionnelle, de lieu de résidence, de revenu... Sauf coïncidence, par définition rarissime, le chercheur ne connaît logiquement aucun élément de l'échantillon.

Cette différence entre la population d'enquête et l'échantillon se répercute sur le questionnaire, technique d'enquête dont on a noté les caractéristiques. De fait, lorsqu'il s'agit d'une population d'enquête, le questionnaire peut comporter tous les types de questions (ouvertes, semi-ouvertes, fermées). Cependant, la portée des résultats obtenus ne dépasse pas la sphère des individus enquêtés. En d'autres termes, les résultats de l'enquête ne peuvent être généralisés d'aucune manière.

En revanche, lorsque l'enquête porte sur un échantillon, le questionnaire doit être composé de questions fermées et les résultats obtenus doivent être soumis à un traitement statistique. Il est alors possible de les généraliser à la population-mère.

Cependant, la réalisation de l'enquête s'effectue en deux étapes successives. La première étape est relative à la pré-enquête. Il s'agit d'une prise de contact avec le terrain, d'une mini-enquête si l'expression est permise, afin de disposer des éléments de réponse susceptibles de permettre de corriger ou de préciser, selon les cas, les moyens d'investigation théoriquement élaborés, en

l'occurrence le questionnaire, mais également la problématique et l'hypothèse.

Enfin, la seconde étape est relative à l'enquête proprement dite, c'est-à-dire à la passation du questionnaire.

- Analyse des résultats

Qu'elle porte sur des résultats obtenus auprès d'une population d'enquête ou d'un échantillon, l'analyse consiste à mobiliser les concepts de la théorie de référence pour répondre aux interrogations dont se compose la problématique et vérifier l'hypothèse avancée. Le tout a pour objet de confirmer la pertinence de la théorie référentielle, voire d'en étendre la portée à l'aide de nouvelles connaissances. Tel est l'aboutissement qui permet de signaler de nouvelles perspectives analytiques.

- Perspectives

La théorie de référence demeure viable lorsque ceux qui s'y raccordent parviennent à signaler à l'issue de leurs travaux de nouvelles perspectives analytiques à la lumière de cette théorie, c'est-à-dire la possibilité d'investir d'autres sujets de recherche suivant les données théoriques préétablies.

Le problème en est que la recherche scientifique appliquée est largement escamotée en Algérie, dans la mesure où les critères qui la balisent ne sont pas tous observés.

2.4.2. Escamotage

L'absence de pré-enquête dans les travaux effectués est révélateur de l'escamotage de la recherche scientifique appliquée. Cette vacance est en effet significative des difficultés de raccorder les éléments théoriques aux données de terrain. Nous en avons signalé les raisons. La conséquence, on l'a également notée, en est que les recherches menées se composent généralement de deux

parties, l'une théorique, l'autre pratique, sans ce lien nécessaire que la pré-enquête permet justement d'établir. La preuve en est qu'il est dans différents cas possible de consulter une partie sans éprouver le besoin de lire l'autre.

En pratique, la partie théorique se réduit à l'exposé de fiches de lectures. Le chercheur fait en effet étalage des lectures qu'il a effectuées pour pouvoir remplir un certain nombre de pages. De fait, il expose les points de vue des auteurs dont il a consulté les travaux pour avancer dans la clarification de son sujet de recherche. Cette clarification n'a cependant pas lieu. La raison en est que l'absence de critique ne permet pas au chercheur de choisir une orientation théorique qui lui servirait à donner un sens et une portée éventuels à ses investigations. En bref, la partie théorique ainsi établie est dépourvue de thèse, c'est-à-dire de cette idée centrale, nécessairement complexe et obligatoirement riche en perspectives analytiques, que le chercheur extrait d'une théorie référentielle ou construit lorsqu'il mène une recherche scientifique fondamentale, et dont il poursuit l'analyse tout au long de ses investigations scientifiques ultérieures. Le reste est inévitable.

Lorsque la partie théorique contient une problématique clairement annoncée, le chercheur la fait généralement suivre de plusieurs hypothèses de travail. En même temps, il contribue à l'installation d'une discordance. De fait, il ne peut pas y avoir plusieurs hypothèses sans qu'il n'y ait également plusieurs problématiques et plusieurs enquêtes sur le terrain.

Tout comme les remerciements parfois interminables que le lecteur trouve disposés au début du document, cette discordance est la conséquence d'une simple imitation. De fait, les chercheurs en sciences sociales vivent un complexe à l'égard de leurs collègues des sciences exactes. Ils tiennent à ce que leurs travaux revêtent un caractère scientifique également indéniable. Or, ils ignorent comment étancher leur soif de scientificité. De fait, ils ne savent pas,

ou bien ils ne cherchent pas à savoir que si la multiplication des hypothèses est possible en mathématiques, en chimie ou en biologie, elle est impraticable, plus précisément aberrante en sciences sociales. Car s'il est possible de changer de formules ou de produits, il est impossible de changer de vie sociale au même rythme et de la même manière. D'autres aspects sont à signaler.

Etant complexés à l'égard de leurs collègues en sciences exactes, les chercheurs en sciences sociales ont généralement tendance à encombrer leurs travaux de tableaux statistiques, pensant disposer ainsi d'une preuve attestant le caractère scientifique de leurs investigations. Or les statistiques ne représentent qu'un outil de travail que seuls l'enquête auprès d'un échantillon et l'utilisation d'un questionnaire fermé imposent. Autrement, le caractère scientifique du travail est tributaire de la démonstration qui n'est pas nécessairement liée aux statistiques, mais surtout à l'analyse des données théoriques et concrètes dont se compose la recherche.

Le problème en est que l'enquête auprès d'un échantillon est encore impraticable, en Algérie, surtout lorsque les questions portent sur un sujet délicat, comme la misère sexuelle que traînent les acteurs sociaux, ou bien inquiétant, comme la violence armée. Les gens ont en effet tendance à refuser de répondre, donc de se dévoiler et de s'impliquer.

La difficulté d'enquêter auprès d'un échantillon devient insurmontable lorsque l'enquêteur et l'enquêté sont de sexes différents et qu'il s'agit de traiter de questions relatives à des sujets sensibles qui encombrant pourtant la vie sociale. L'enquête est ainsi piégée par les considérations psychosociologiques et culturelles qui régissent les rapports de sexes.

Enfin, il est devenu habituel de réserver le dernier chapitre des recherches effectuées à la proposition de solutions. Or, ce qui est attendu du chercheur c'est d'abord la proposition

de connaissances scientifiquement élaborées sur le sujet traité. Rien ne l'empêche évidemment de proposer également des solutions. Mais celles-ci relèvent, principalement, des prérogatives des responsables en poste. De fait, c'est à ces derniers de promulguer des solutions aux problèmes qui alourdissent leurs secteurs d'activités. Ils sont logiquement tenus de s'y atteler. Ils disposent de budgets, de moyens matériels et de personnels pour arrêter des mesures, les mettre en application et en évaluer l'impact social. Encore faut-il qu'ils lisent ce qui est élaboré en matière de recherche scientifique et d'assumer les répercussions de leurs décisions. Quant au chercheur, il peut opter pour un instant de détente à partir du moment où il a scientifiquement mené ses investigations. Cette option devient un droit inaliénable lorsque la recherche scientifique qu'il mène est de type fondamental.

3. Méthodologie de la recherche scientifique fondamentale

La mise en place et, surtout, la mise en œuvre de la méthodologie de la recherche scientifique fondamentale sont lourdes. Elles demandent beaucoup de temps et énormément d'énergie, généralement des années de travail sans relâche. La raison en est que le chercheur ne dispose d'aucun point d'appui d'aucune sorte, ni théorique, ni financier, ni social, sinon de ses propres capacités intellectuelles lorsqu'il ordonne et concrétise la méthodologie de ce type d'investigation dans un pays sous-développé.

De fait, il s'agit pour lui de mener successivement trois actions complémentaires. La première action consiste pour le psychosociologue, par exemple, à démontrer qu'un problème psychosocial existe, que ce problème est soutenu par des questions psychosociologiques et culturelles, voire socioanthropologiques, qu'il influe sur l'équilibre social d'une manière ou d'une autre, qu'il n'a pas été traité auparavant, ou bien d'une manière partielle, sinon partielle, et qu'il mérite d'être analysé en vue d'en préciser la composition et d'en révéler l'impact psychosocial, seule possibilité d'envisager de le maîtriser.

La seconde action que mène le psychosociologue pour réaliser une recherche fondamentale est de poser les articulations méthodologiques auxquelles il s'engage à donner corps et vie à l'aide de ses analyses. Ce faisant, il critique systématiquement tout ce à quoi il accède, (informations, connaissances, idées) n'acceptant que ce qui correspond aux caractéristiques du sujet abordé.

Car la troisième action que concrétise le psychosociologue est de construire de nouvelles connaissances à partir de l'analyse du problème qu'il identifie.

Et tout en réalisant ces actions, le chercheur est seul au point de paraître socialement déviant. Trois aspects permettent d'expliquer cette position sociale.

Certes, le psychosociologue impliqué dans une recherche fondamentale ne va pas spécialement à contre-courant des idées en vogue à un moment donné dans sa société. S'il est en effet déviant, ce n'est pas uniquement parce qu'il ne se conforme pas au courant dominant, ou qu'il s'oppose aux idées répandues, mais bien également et surtout parce qu'il défriche, en homme libre, de nouvelles pistes analytiques en vue de dégager de nouvelles perspectives d'action, et, quand il en a la possibilité, de construire de nouvelles connaissances scientifiques et/ou de nouvelles techniques d'investigation. Il lui faut alors accepter sa déviance. Bien plus, il lui faut entretenir sa déviance. Un exemple le montre.

Le psychosociologue est nécessairement seul et inévitablement déviant dès lors qu'il entreprend de montrer, par exemple, que la violence armée traduit, dans une société sous-développée, l'emprise du système traditionnel. La raison en est que ce système fait l'objet d'une véritable coalition consistant, tour à tour, à l'occulter et à le nier, sinon à le réduire à de simples traditions dont les effets sociaux sont limités. Dans ces conditions, le psychosociologue ne peut espérer bénéficier d'aucun écho favorable. Il doit alors mener, à son corps défendant, les travaux qui lui permettront progressivement de mettre en évidence les dimensions constitutives du système traditionnel et de montrer tout aussi progressivement comment ce système régit en profondeur la vie sociale malgré les dénégations dont il est systématiquement l'objet.

Le second aspect susceptible d'expliquer la déviance, ou tout au moins l'isolement du psychosociologue impliqué dans la réalisation d'une recherche scientifique fondamentale, est révélé par l'attitude des pouvoirs publics à son égard. Sans qu'ils ne lui soient franchement hostiles, les responsables en poste hésitent à accepter ses préoccupations et à le financer pour lui permettre de mener ses activités à terme. La raison en est que, pressés par le temps, plus précisément taraudés par la crainte d'être subitement remerciés à un moment ou à un autre, ils sont persuadés de ne pas rester suffisamment longtemps en poste pour renforcer leurs assises politiques à l'aide des résultats susceptibles d'être obtenus à l'issue d'une recherche fondamentale. Lorsque leurs mandats s'étalent dans le temps, ils savent également que ce n'est nullement dû aux résultats de recherches qu'ils auraient financées. Alors, ils font parvenir une fin de non recevoir aux chercheurs qui les sollicitent. Tel est le cas d'un ministre de la culture.

Nous l'avons contacté en vue de lui demander de nous aider financièrement à lancer les recherches qui nous permettraient de cerner la culture traditionnelle qui habite le corps social depuis les temps les plus anciens, et de proche en proche les dimensions qu'elle génère (organisation sociale, mode de gestion du facteur humain, agencement mental, mode d'implication sociale) et dont le tout forme le système traditionnel. En nous adressant tout particulièrement à l'universitaire qu'il était avant d'occuper un poste ministériel, nous étions persuadés qu'il allait nous faire bénéficier d'une aide quelconque. Cependant, le ministre n'a pas manqué de nous faire savoir qu'il n'y a pas de culture en Algérie et qu'il valait mieux pour nous de nous occuper d'un autre sujet.

En effet, le troisième aspect susceptible d'expliquer la déviance du psychosociologue préoccupé par la recherche fondamentale est l'attitude générale à l'égard de l'activité scientifique dans une société sous-développée. Là, en effet, l'activité n'est considérée comme scientifique que lorsqu'elle

porte sur l'Inconnu, au sens propre et figuré du terme. Or, le psychosociologue investie la vie quotidienne, le comportement habituel des gens et des groupes sociaux, c'est-à-dire ce qui est vécu, donc connu, et qui ne semble pas pouvoir faire l'objet d'une recherche scientifique en Algérie. Alors, le psychosociologue doit dépenser un trésor d'énergie pour montrer que tout dépend du comportement, que c'est ce facteur social qui suscite les problèmes qui encombrant la société et qu'il importe, par conséquent, d'en identifier les composantes pour voir comment les articuler sur les exigences du siècle.

C'est dans cette ambiance générale que le psychosociologue ordonne les articulations de sa méthodologie, c'est-à-dire les critères qui seront successivement exposés : observation, documentation, sujet, thèse, problématique, hypothèse, enquête, analyses, perspectives.

3.1. Observation

L'observation tient dans la recherche scientifique fondamentale la place de la théorie à l'égard de la recherche scientifique appliquée. C'est en effet à partir et dans les limites d'une observation multiple et variée, c'est-à-dire suffisamment significative de l'existence d'un problème psychosocial, que le chercheur en psychologie sociale entreprend ses investigations scientifiques. Ainsi, l'observation remplit plusieurs fonctions dans le déroulement d'une recherche fondamentale. D'une manière globale, l'observation sert de référence à toutes les étapes dont se compose la recherche proprement dite. Et d'une manière plus précise, elle permet d'identifier les indices révélateurs de l'existence d'un problème social. En même temps, elle délimite le champ d'analyse et oriente l'investigation scientifique suivant les caractéristiques de la discipline de référence, en l'occurrence la psychologie sociale.

3.1. 1. Deux types d'observations

En pratique, deux types d'observations peuvent attirer l'attention du chercheur en psychologie sociale sur l'existence d'un problème psychosocial susceptible de nécessiter une mobilisation scientifique. Il s'agit des observations préliminaires et des observations secondaires.

3.1.1.1. Observations préliminaires

Les observations préliminaires sont effectuées au hasard, plus précisément au gré de la dynamique sociale, c'est-à-dire au fur et à mesure des contacts et des échanges sociaux qui se déroulent sous les yeux du chercheur en psychologie sociale. Aussi, les observations susceptibles d'être enregistrées, dans ces conditions, sont a-scientifiques. La raison en est qu'elles ne sont ni voulues, ni organisées. En même temps, leur intensité pousse parfois à prendre immédiatement position, à établir un semblant de diagnostic.

Mais si les observations préliminaires sont a-scientifiques, elles servent tout de même à signaler l'existence éventuelle d'une question psychosociale d'ordre général qui mériterait d'être défrichée. Encore faut-il pouvoir montrer que la question que signalent ces observations s'articule effectivement sur un problème. Trois exemples illustrent cet aspect.

- Premier exemple

Tout déplacement à travers la capitale ne peut pas manquer d'attirer l'attention sur l'incivisme des hommes tout particulièrement. Parmi ces derniers, en effet, certains n'hésitent pas à cracher par terre, d'autres à jeter un peu partout leurs déchets et d'autres encore à uriner dans les coins de rues, sinon aux bords des autoroutes.

- Deuxième exemple

En dehors de certains quartiers de la capitale et à différents moments, les femmes semblent absentes d'une multitude de lieux publics. Au mieux ou au pire, elles les traversent furtivement, s'éclipsant au plus vite.

- Troisième exemple

La prise de contact avec l'université permet d'entendre certains enseignants se glorifier du fait qu'ils n'ont pas consulté le moindre ouvrage depuis 18 ans au moins. Et qu'ils n'ont rien produit non plus. Elle permet également de remarquer que le cours de méthodologie est le plus souvent assuré par des enseignants en début de carrière, sinon par d'autres qui, n'ayant jamais effectué de recherche scientifique, en ignorent les exigences.

Ces observations sont effectives. Rien n'indique cependant au psychosociologue qu'elles ne sont pas dues à ses propres dispositions psychosociales du moment. Et rien ne lui garantit également qu'elles signalent des comportements accidentels ou habituels. Il est par conséquent incité à la prudence.

Plus précisément, si le chercheur en psychologie sociale se sent mobilisé par ces observations, ou bien par l'une d'entre elles, il est tenu de reprendre contact avec les mêmes lieux pour effectuer d'autres observations, des observations secondaires. C'est ce qui lui permet de vérifier l'existence de ce qu'il a supposé : des problèmes psychosociaux.

3.1.1.2. Observations secondaires

Les observations secondaires sont scientifiques, dans la mesure où elles sont non seulement volontaires, mais organisées. De fait, on vient de le signaler, le chercheur retourne dans l'endroit où il a effectué des observations préliminaires ayant retenu son attention, pour vérifier si

d'autres observations des mêmes types caractérisent effectivement les actions et/ou les réactions des individus et des groupes sociaux dans les lieux considérés. Pour plus précision, reprenons les trois exemples précédents.

- Premier exemple

De fait, les hommes ignorent, pour la plus part, ce que la notion d'hygiène signifie. Ils quittent leurs maisons comme ils ont quitté leurs lits, dans la même tenue et sans s'arranger d'aucune manière. Ils sont en savates, leurs habits froissés et leurs cheveux désordonnés. Ils ne donnent pas l'impression d'avoir rincer leur visage en se réveillant. En même temps, ils crachent effectivement par terre et ils abandonnent, automatiquement, un peu partout leurs déchets, donnant ainsi l'impression qu'ils ne parviennent pas à gérer leurs sphincters.

Parallèlement, le psychosociologue retient différents indices significatifs d'un malaise incessant. De fait, il observe que les visages des hommes sont souvent renfrognés, que leurs regards sont perçants et qu'ils semblent tout le temps fatigués, dans la mesure où ils manifestent le besoin de s'asseoir au bord d'un trottoir ou ailleurs et de s'adosser à un arbre, à un poteau, à un mur ou contre un véhicule en stationnement dès qu'ils s'arrêtent.

- Deuxième exemple

En dehors de certains quartiers de la capitale, le psychosociologue constate que les femmes sont effectivement absentes des lieux publics d'une manière régulière. S'il s'en inquiète le vendredi, par exemple, il constate qu'elles sont carrément absentes des lieux publics jusqu'à la fin de l'après-midi où elles sortent parfois en groupe, ou bien accompagnées par des hommes.

En même temps, le psychosociologue remarque qu'il lui suffit de se mettre à l'écoute des hommes attablés sur les terrasses des cafés, ou bien déambulant à travers les rues,

pour conclure que les femmes les habitent tout en étant physiquement absentes. De fait, les discussions des hommes concernent rapidement les femmes et encore plus rapidement le sexe. Et sauf si elle est âgée ou qu'elle manque d'attrait, aucune femme ne passe à proximité des hommes sans qu'ils ne la déshabillent du regard, voire sans qu'ils ne la sollicitent.

- Troisième exemple

La reprise de contact avec l'université amène le psychosociologue à constater, également, que de nombreux enseignants prononcent les mêmes cours tout au long de leurs carrières professionnelles, évitant d'en modifier le moindre aspect comme l'exige l'évolution de la vie sociale, sinon sa complexification. En même temps, il constate que des enseignants donnent l'impression d'être avides de connaissances, comme c'est le cas lors de la visite d'un professeur étranger venu échanger sur le plan scientifique. Des enseignants algériens l'ont harcelé de question sur le développement de sa discipline scientifique sans lui fournir la moindre information scientifique sur ce qui se passe ici, dans la mesure où ils ne mènent pas de travaux de recherche.

Notons cependant que le contenu de ces exemples est relatif à des observations globales dont il importe de préciser les modalités suivant lesquelles elles doivent être notées.

3.1.2. Enregistrement des observations

L'observation doit être notée à l'état brut, c'est-à-dire telle qu'elle s'est manifestée, plus précisément suivant les modalités dans lesquelles elle fut effectivement concrétisée par un acteur social individuel ou collectif. En d'autres termes, le psychosociologue doit noter les expressions et les gestes qui, formant un ensemble que l'on appelle observation, ont eu lieu à un moment donné, en un lieu donné, au sujet d'un aspect quelconque de la vie sociale. Il

n'en ajoute rien et il n'en retranche rien. Ainsi enregistrée, l'observation représente la matière première de la recherche scientifique fondamentale.

Mais pour des raisons psychosociologiques et culturelles que nous avons mentionnées à propos de l'utilisation du questionnaire, le psychosociologue ne peut pas se munir d'un moyen d'enregistrement visible. En fin de compte, sa mémoire est le principal outil d'enregistrement, voire l'unique outil dont il dispose. Cet outil est défaillant. Aussi, pour l'utiliser avec le maximum d'efficacité, le psychosociologue doit concentrer son attention sur le seul aspect psychosocial qui l'intéresse et il doit enregistrer le plus rapidement possible ses observations par écrit ou à l'aide d'une autre technique.

Chaque observation doit être notée sur une fiche à part. Et chaque fiche doit être numérotée, l'observation étant datée et le lieu où elle fut effectuée mentionné. En même temps, chaque fiche doit être divisées en deux parties : une partie contient l'observation proprement dite et l'autre partie est réservée aux commentaires et questionnements éventuels.

L'enregistrement des observations, chacune sur une fiche distincte, permet un gain de temps et d'énergie lors de la composition des ensembles plus ou moins coordonnés qu'elles forment. De fait, il est alors relativement facile de les répartir suivant leurs recouvrements et d'en dresser un répertoire d'observations. Bien plus, la réalisation de fiches d'observation permet progressivement de construire une banque d'observations. On a en effet noté que toutes les investigations scientifiques sont entreprises à partir et suivant les caractéristiques des observations lors d'une recherche scientifique fondamentale. Or, les observations tendent un piège à l'observateur.

3.1.3. Piège des observations

Le travail de fourmille que représente la saisie, l'enregistrement et la répartition des observations doit être

menée à l'appui d'une prudence de tous les instants. Car, même lorsqu'elles sont secondaires, les observations comportent un piège. De fait, leurs caractéristiques apparentes sont susceptibles d'induire le chercheur en erreur. Rappelons les deux aspects qui le montrent.

Le premier aspect est en rapport avec la discordance apparente des comportements verbaux et des actions proprement dites. On a en effet précisé que, pour des raisons socioanthropologiques qui méritent de retenir l'attention, les premiers n'annoncent pas les secondes qui ne les traduisent pas non plus. Parallèlement, l'attachement aux valeurs est beaucoup affiché qu'effectivement vécu sous la forme d'un principe catégorique qui régirait l'action et la réaction sociales. De fait, les valeurs forment des mécanismes de défense à l'égard de l'extérieur. L'honneur, valeur liée à la défense de l'intimité familiale en est l'exemple typique. On sait, en effet, que les individus dressent un véritable barrage social en faveur de leur famille contre l'envahissement de l'extérieur. Et on sait également que lorsque leurs intérêts particuliers deviennent prégnants, comme à l'occasion de la répartition de l'héritage, ils n'hésitent pas non plus à briser l'unité familiale qu'ils semblaient défendre âprement.

Le second aspect est lié au comportement. C'est l'élément qui suscite les interactions sociales. Et c'est cet élément qu'observe le psychosociologue en priorité. Or, le comportement ne représente qu'un simple détail de la vie quotidienne. Et ce détail paraît nécessairement insignifiant dès qu'il est comparé aux principes idéologiques, aux décisions politiques et/ou aux mesures économiques.

Cependant, le psychosociologue peut facilement souligner l'importance du comportement dans l'équilibre et le devenir de la société, dans la mesure où il peut aisément montrer, ou tout au moins souligner sans le moindre risque d'erreur, que rien, absolument rien ne peut devenir réalité sans comportements. Il lui restera alors à entreprendre les investigations scientifiques nécessaires pour mettre en

évidence les rapports susceptibles d'être établis entre tels ou tels comportements et tels ou tels problèmes psychosociaux. Encore faut-il qu'il parvienne à s'assurer de l'objectivité de sa démarche.

3.1.4. Objectivité de la démarche

Le chercheur en psychologie sociale peut facilement être mis à rude épreuve, voire être désarçonné, lorsqu'il est en début de carrière dans une ambiance sociale articulée sur les deux éléments constitutifs de la clandestinité : la dissimulation des dispositions psychoaffectives qui régissent l'implication sociale et le camouflage des problèmes psychosociaux qui ruinent la dynamique sociale des sociétés sous-développées. Si on a en effet souligné que les problèmes sociaux ne sont traités, dans ce type de sociétés, que lorsqu'ils deviennent urgents, les problèmes psychosociaux ne le sont jamais même lorsqu'ils menacent d'enrayer le fonctionnement de la société. Précisons quelques aspects au sujet d'un exemple.

Il s'agit de la misère sexuelle qui accompagne le célibat définitif, ou tout au moins prolongé. Elle est passée sous silence. Pourtant des effectifs grandissants de garçons et de filles en souffrent. Et contrairement aux situations d'antan qui ne concernaient que des individus atteints de handicaps évidents, donc impossibles à camoufler, les célibataires actuels ne sont, pour la plupart, atteints d'aucune tare. Bien au contraire, ils sont souvent bien faits, beaux et diplômés. Cependant, ils ne parviennent pas à se marier malgré leur désir et, de plus en plus, les tentatives qu'ils déploient pour y parvenir. En attendant de faire aboutir leurs démarches, ils souffrent. Et ils souffrent d'autant plus qu'ils ne disposent que d'un seul canal de satisfaction sexuelle légale : le mariage. Deux manifestations l'attestent.

La première manifestation est générale. Lorsqu'elles avancent en âge, les filles célibataires n'arrêtent pas de parler de mariage. Elles s'ingénient à trouver le biais par lequel elles parviennent à chaque fois à introduire ce sujet

dans leurs conversations. L'intensité de leur préoccupation n'est cependant pas due au fait qu'elles souffrent plus que les garçons, mais bien parce que leur statut social relève principalement du mariage. La structuration sociale en réseaux relationnels est telle que, en effet, les individus sont instantanément programmés au mariage dès leur état fœtal et, dans cet ordre d'idée, la fille qui ne parvient pas à se marier considère, du moins inconsciemment et plus que le garçon, qu'elle trahit la mission dont elle est chargée : participer au renouvellement des effectifs du groupe d'appartenance tout en veillant sur la pureté de la descendance à laquelle elle donne naissance.

La seconde manifestation est le fait d'une fille célibataire de plus de 40 ans. Evoluant un jour sous l'emprise de ses frustrations, elle interpelle des collègues avant de les saluer : « Trouvez-moi un mari ! », leur demande-t-elle sur un ton ferme.

On se trouve, ainsi, face à un problème social qui ne pourra pas manquer de devenir politique en prenant une tournure économique. De fait, les célibataires consomment au moins une part de leur énergie à contrer les poussées successives de leurs envies sexuelles. Et certains finiront par se demander pourquoi devraient-ils travailler dans ces conditions.

Cependant, le problème demeure entier parce que ceux qui sont susceptibles de l'analyser gardent le silence tout autant que ceux qui peuvent prendre les décisions que nécessitent sa résorption. De fait, les chercheurs ont pris l'habitude d'ignorer tout problème qui ne préoccupe pas les responsables en poste, surtout lorsqu'ils ne disposent pas de références documentaires pour étayer éventuellement leurs analyses. Parallèlement, les décideurs ne sont pas concernés par ce problème.

Quoi qu'il en soit, la misère sexuelle des célibataires demeurera entière tant que les transformations sociales susceptibles de favoriser l'émergence de l'individu en tant

qu'entité distincte n'ont pas encore eu lieu. Et elles ne pourront pas avoir lieu sans la levée de la chape de plomb qui obligent les individus à contenir leurs fluctuations psychoaffectives.

Et pour montrer qu'il s'agit là d'un problème psychosocial objectif, le chercheur dispose de trois possibilités complémentaires.

- Première possibilité

L'observation secondaire directe est la première possibilité dont dispose le chercheur pour montrer que le problème qu'il signale est effectif, c'est-à-dire qu'il est objectif et qu'il est par conséquent possible d'en vérifier l'existence. De toutes les façons, ses investigations scientifiques en dépendent. Pour les différentes raisons liées à la diversité et, surtout, à la contradiction apparente des comportements, le chercheur ne peut en effet engager une recherche scientifique fondamentale, tout au moins en psychologie sociale, sans disposer d'observations secondaires directes, c'est-à-dire d'observations qu'il a effectuées personnellement. Elles représentent pour lui le critère par rapport auquel il enclenchera toutes les autres actions dont se composera sa recherche.

- Deuxième et troisième possibilités

Le chercheur considère que le problème dont il envisage l'analyse est effectivement objectif à partir du moment où ses propres observations sont étayées par des observations secondaires indirectes, c'est-à-dire par des observations que lui rapportent d'autres personnes, et/ou par des observations documentaires, celles qu'il note lors de ses lectures.

Mais pour analyser les observations et le problème qu'elle signale, il faut disposer d'outils de travail, en l'occurrence de concepts scientifiques.

3.2. Construction des concepts scientifiques

Deux aspects nécessitent la construction de nouveaux concepts en vue de l'analyse des différentes dimensions des sociétés en difficulté. Le premier aspect est lié au fait qu'il est pour le moins difficile d'analyser une dynamique sociale axée sur le refus plus ou moins larvé de la modernité, à l'aide de concepts scientifiquement construits à partir de la propagation de ce phénomène dans les contrées où il s'est progressivement établi.

De fait, si l'on s'intéresse à la société algérienne, l'on constate, sans le moindre risque d'erreur, l'existence de deux manifestations sociales : la modernité est combattue, ou bien le processus de transformation qui la porte est dissocié de son point d'aboutissement, le changement.

La première manifestation est composée de trois moments révélant successivement le rejet de la modernité en Algérie. Ces moments traduisent des mouvements d'ensemble. Ayant été introduite par la colonisation, la modernité, on l'a noté, a été rejetée lors du premier contact. Les familles ont refusé d'envoyer leurs enfants et, tout particulièrement leurs filles, à l'école. Et une grève scolaire générale a été ordonnée par le FLN le 19 mai 1956 durant la guerre de libération. Enfin, les élèves et les personnels scolaires ont été sommés par les tenants de l'islamisation de la société, durant la dernière décennie du 20^e siècle, de désertier les établissements d'enseignement sous peine de représailles.

La seconde manifestation est, à la fois, insidieuse et continue. De fait, les Algériens revêtent facilement le manteau de la modernité, mais juste pour tenter d'en bénéficier. Ainsi, ils ignorent délibérément le processus de transformation qui y conduit et ils s'efforcent de ne tenir compte que du changement en tant que résultats consommables. En amputant ainsi la modernité de son élément moteur, ils la réduisent à un simulacre.

Le second aspect qui milite en faveur de la construction de nouveaux concepts est lié au fait que, logiquement, les problèmes sociaux sur lesquels portent la recherche scientifique fondamentale n'ont généralement pas été traités auparavant. De toutes les façons, la recension documentaire permet de s'en assurer, ou tout au moins de préciser dans quelles limites les problèmes susceptibles d'être investis dans le cadre de ce type de recherche on-t-il été déjà traités.

Cependant, la recension documentaire n'ouvre pas le champ scientifique à un étalage de lectures ou de savoirs. Elle relève plutôt de la préparation intellectuelle du chercheur à l'investigation d'une question relevant de la recherche fondamentale.

Parallèlement, des citations peuvent être effectuées dans deux cas différents. Lorsqu'il s'agit pour le chercheur de renforcer un point de vue qu'il émet, ou bien de critiquer un point de vue ayant été avancé au sujet d'un aspect qu'il traite.

Autrement, le chercheur doit construire ses concepts lorsqu'il mène une recherche scientifique fondamentale. C'est le cas, par exemple, lorsqu'il aborde la dynamique de la famille algérienne.

Le chercheur constate que la saisie, le suivi et l'analyse de cette dynamique nécessitent la réhabilitation de la famille proprement dite, dans la mesure où elle est pratiquement occultée par les programmes de développement socio-économiques. De fait, aucune décision politique, ni aucune mesure économique ne tiennent expressément compte de l'emprise de la famille sur les individus dont elle se compose lorsqu'il s'agit de concevoir et de mettre en œuvre un programme de développement quelconque. Certes, la famille semble, de prime abord, non seulement repliée sur elle-même, le plus souvent derrière des murs aveugles, des palissades, des plantes grimpantes ou des rideaux étanches, mais également en rupture avec son environnement social.

Or, la famille représente encore, on l'a noté, un milieu de vie incontournable en Algérie. Et nous avons vu que la société algérienne est structurée principalement en réseaux relationnels parmi lesquels la famille forme un réseau-mère. De fait, il est encore impossible de vivre en dehors de la sphère d'influence de sa propre famille, sans courir en même temps le risque d'être happé par l'exclusion sociale. Et, c'est connu, la famille récupère quotidiennement les siens. Parallèlement, c'est à l'appui de leurs familles respectives que ces derniers se déploient tout aussi quotidiennement à travers la vie sociale. En transitant ainsi sans cesse par leurs familles, les individus ne peuvent pas manquer d'en porter l'empreinte. Celle-ci traduit l'ensemble des caractéristiques et exigences traditionnelles. Il est par conséquent logique de déduire qu'ils obéissent bon gré mal gré aux injonctions qu'ils connaissent alors.

Parallèlement, le suivi de la famille montre qu'elle est d'une vitalité, souvent insoupçonnée, mais dans tous les cas redoutable. Le cadre bâti qui la contient, l'indique

Tout comme la famille qu'il abrite, le cadre bâti est régi par des déstructurations et des restructurations sans fin. De fait, la construction des maisons n'est pratiquement jamais achevée. Des aménagements sont en effet périodiquement apportés aux habitations suivant que les besoins évoluent et que les moyens financiers le permettent. En pratique, les quartiers d'habitation ne sont jamais calmes. En effet, il y a toujours au moins une maison qui fait l'objet d'une destruction et d'une reconstruction plus ou moins partielles. Et l'enchaînement de ces deux actions contraires est prévu : les maisons individuelles comportent toujours des possibilités d'extensions. Aux quatre coins des constructions, des bouts de fers attendent constamment d'être relayés par des piliers.

Cette dynamique est également vérifiable à travers la vie familiale proprement dite, c'est-à-dire à travers son organisation et son fonctionnement. Et c'est ce qui incite le

chercheur à construire deux concepts pour en suivre l'évolution à travers le temps et l'espace. Il retient en effet la nécessité d'investir la vie familiale à l'aide des concepts déstructuration et restructuration. Il s'agit de concepts génériques qui, recouvrant différentes articulations, font face aux concepts transformation et changement.

Notons que cette déstructuration et cette restructuration marquent depuis toujours la famille algérienne qui présente, à présent, un continuum allant des formes les plus anciennes aux modalités de vie carrément modernes. Situons ces deux extrêmes.

Une famille élargie vit à l'intérieur du pays. C'est un grand père de 96 ans qui préside à sa destinée. Il est entouré de tous les siens. Il reçoit des visiteurs. Le pouvoir qu'il exerce sur ses proches est évident. Il accapare la parole, réduisant au silence tous les autres. Seul son aîné peut l'approcher. Et c'est à ce dernier qu'il s'adresse lorsqu'il a besoin de quelque chose et c'est par son biais qu'il transmet ses instructions aux autres mêmes s'ils sont juste à côté. De fait, ces derniers ne parlent pas. Un espace les sépare du vieux. Ils ne l'approchent que pour lui baiser le front. Autrement, il suffit de fermer les yeux pour conclure qu'ils sont aussi absents que les femmes que personne n'entend non plus.

A l'autre bout du continuum se tiennent des familles composées des parents et enfants directs et qui s'articulent aussi bien sur une vie conjugale qu'une vie familiale. Dans ce type de famille, les échanges sont plus ouverts et les décisions sont prises après discussion. Rien n'indique, cependant, qu'elles influent sur la dynamique sociale, leur nombre étant réduit.

Quoi qu'il en soit, c'est entre ces deux extrêmes que se situent les familles ayant connu successivement une déstructuration et une restructuration à partir de la décennie 1970.

3.3. De la déstructuration à la restructuration

Appréhendée de l'extérieur, la famille paraît stable, à la limite de la stagnation. Mais abordée de l'intérieur, elle révèle une dynamique insoupçonnée. De fait, elle s'articule sur des conflits internes plus ou moins latents qui finissent par en provoquer la déstructuration et la restructuration. Il importe, par conséquent, de dévoiler ces conflits, de préciser s'ils sont accidentels ou programmés, d'en saisir les causes, d'en identifier les protagonistes et d'en saisir les procédures de résorption qui donnent lieu à une recomposition de la famille.

Deux grands types de déstructuration et de restructuration, l'un ancien, l'autre récent, ont marqué la famille algérienne. Le type ancien a de tout temps été provoqué par la nécessité de répartir l'héritage entre les ayant-droit à la suite de l'accumulation des difficultés de contrôler les interactions sociales et la répartition des biens consommables entre les membres du groupe familial devenu pléthorique. Le seconde type a été enclenché à la suite de l'acquisition des logements de fonction par les cadres à partir des années 1970.

- Type ancien

Différents cas de figures concrétisent le type ancien de déstructuration et de restructuration de la famille.

Le cas de figure le plus ancien porte sur la répartition de l'héritage à la suite du décès des parents et, tout particulièrement, de la mère. La raison en est que si les enfants respectent généralement leur père sa vie durant, il l'écoutent beaucoup moins surtout lorsqu'il ne parvient plus à faire preuve de succès dans les affaires. En revanche, ils sacralisent leur mère et lui obéissent sans cesse. Celle-ci n'éprouve donc pas de grandes difficultés à les maintenir plus ou moins unis dans la fraternité. Mais une fois qu'elle disparaît, personne n'intervient pour anesthésier les petits

tracas qu'occasionnent quotidiennement soit les soupçons, soit les certitudes d'avoir été lésé lors de la répartition de tel ou tel bien. En même temps, d'autres mères, les épouses, interviennent auprès de leurs maris respectifs pour les inciter à opter pour la répartition de l'héritage, donc pour la déstructuration de la famille, seule possibilité de garantir le plein accès à des biens devenus disponibles à part entière. Alors, les rancœurs alourdissent progressivement les échanges entre les frères qui finissent bon gré mal gré par retenir la nécessité de rompre leur communauté de biens. Résultat : la famille se subdivise en autant de foyers qu'elle contient. Et chacun de ces derniers se restructure en s'articulant de nouveau sur les mêmes considérations psychosociologiques, culturelles et économiques jusqu'à ce qu'il éprouve la nécessité de vivre une rupture à son tour.

Cette déstructuration peut avoir également lieu du vivant des parents lorsque les biens disponibles appartiennent aux enfants. Dans ce cas, les épouses n'attendent pas, en effet, la disparition de leur belle-mère pour amener leurs maris à s'éloigner l'un de l'autre. Elles interviennent dès qu'elles considèrent que leurs enfants sont lésés à un titre ou à un autre en matière de consommation des biens disponibles. C'est le cas de Ali et Mustapha. Leurs sœurs affirment qu'ils ont été ensorcelés par leurs épouses respectives qui en ont profité pour les dresser l'un contre l'autre après qu'ils étaient très liés l'un à l'autre. C'est l'unique explication qu'elles parviennent à donner à la rupture progressivement irréversible de leurs frères.

Cette déstructuration est pratiquement inévitable, y compris du vivant des parents, lorsque les familles habitent les villas évacuées par les pieds-noirs lors de l'indépendance (1962). Etant composées d'un nombre de pièces réduit, ces maisons contiennent difficilement les familles de plus en plus nombreuses qui les occupent, même lorsque l'espace vert qui les entoure finit par être bâti. L'utilisation des parties communes (couloirs, salle de bain...) est source de conflits dont le renouvellement et l'accumulation obligent les parents à opter pour la vente de ce logement et la

répartition du prix obtenu. Chaque foyer cherche alors à s'implanter ailleurs, tout en se restructurant à l'aide des mêmes données qui l'ont amené à se séparer des autres segments familiaux.

Cette déstructuration n'est pas relayée par une éventuelle restructuration lorsque les enfants ne parviennent pas à convaincre leurs parents de la nécessité de répartir les biens en commun. C'est le cas de Moussa et Ismaïl. Ils occupent un appartement chacun dans la villa de leur père. Ils se sont disputés au sujet de l'utilisation du garage. Leurs épouses ont envenimé leurs échanges en se disputant à leur tour au sujet de l'utilisation et, surtout, de l'entretien des parties communes (couloir, toilettes...). Ils ont fini par rompre. Mais ils ne sont pas parvenus à résorber leurs conflits. Car leur père a refusé de leur céder son propre bien. « Je n'ai pas confiance en eux, dit-il. Ils sont capables de me renvoyer si je venais à leur établir des papiers attestant qu'ils sont les propriétaires des appartements qu'ils occupent ». Telle est l'une des répercussions du nouveau type de déstructuration et de restructuration de la famille.

- Type récent

Le coup d'envoi du type récent de déstructuration et de restructuration de la famille a généralement été donné par les hommes, à la suite de l'acquisition de logements de fonction à partir de la décennie 1970. Cependant, les femmes n'ont pas tardé à en prendre le relais de différentes manières, assurant le déroulement du second processus et participant de façon active à l'établissement et à la gestion de la nouvelle tournure prise par la famille. Parallèlement, les hommes ont provoqué l'enrayement du projet familial que véhiculaient les nouvelles cités d'habitation où ils se sont installés. En même temps, les femmes ont assuré une féminisation poussée de la vie familiale, posant ainsi les éléments sociaux susceptibles de servir à la restitution du statut de premier ordre qu'elles détenaient avant l'édification de pouvoirs globaux.

3.3.1. Contexte et déroulement du processus de déstructuration

Des cités d'habitation ont été édifiées à travers les banlieues des villes et à proximité d'anciens quartiers populaires, lors de l'enclenchement du processus de développement à partir des années 1970. Elles ont servi à loger les cadres des entreprises et des administrations publiques.

De prime abord, la configuration et l'occupation de ces cités correspondaient aux deux objectifs fixés au développement engagé : création d'une société nouvelle et formation d'un homme nouveau. De fait, ces cités étaient composées de bâtiments de 3 à 4 étages et contenaient pour la plupart des appartements de 3 pièces. Résultat : les familles qui y habitaient étaient généralement restreintes. Et du fait des salaires dont elles disposaient, à l'époque, elles accédaient plus facilement que le reste des familles à différents moyens modernes (télévision, cuisinière, téléphone, voiture...).

Etant donné l'agencement et le mode d'occupation de ces cités, il est logique de déduire qu'elles étaient porteuses d'un projet familial dont la concrétisation devait sous-tendre la réalisation progressive du projet de société envisagé à travers le développement engagé. Certes, ce projet était en tout état de cause implicite. Cependant, tout indique que, de par leurs fonctions et leurs moyens, les cadres étaient en fin de compte chargés de créer du nouveau dans différents domaines, y compris dans le domaine familial. Le temps et l'énergie qu'ils devaient consacrer à leurs activités professionnelles, d'une part, leur autonomie sur les plans financier et de l'habitat, d'autre part, devaient également leur faciliter la tâche. En effet, ils disposaient ainsi des moyens susceptibles de leur permettre de prendre des distances à l'égard de leurs familles d'origine, de rompre avec le mode de vie ancestral et de construire de nouvelles familles. Et en servant de modèles à leurs voisins de type ancien, celles-ci devaient contribuer, à leur tour, à la concrétisation des objectifs fixés au développement. Rien

ne devait entraver le déroulement de cet enchaînement. Jeunes, instruits, diplômés et souvent responsables dans leurs structures professionnelles, les cadres bénéficiaient de l'appui des organes publics, de l'apport de la coopération internationale et d'une adhésion générale des populations en faveur du développement dont ils représentaient le fer de lance.

Pour les raisons sociologiques ayant longtemps favorisé les hommes dès que les questions abordées prenaient une tournure publique, ce furent les cadres de sexe masculin qui ont accédé à l'emploi et bénéficié des logements de fonction à l'issue de leurs études. Et ce furent également eux qui ont provoqué, sans le savoir ni le vouloir, la déstructuration de leurs familles respectives.

De fait, les cadres quittaient automatiquement leurs familles d'origine dès qu'ils disposaient d'un logement de fonction, provoquant ainsi l'éclatement spatial des groupes domestiques. En se libérant ainsi, ils pouvaient se lancer dans la réalisation du nouveau. C'est cependant compter sans l'emprise sociale des familles sur leurs éléments constitutifs et sans leurs capacités extraordinaires de réaction et, surtout, de récupération des individus qui tentent de s'en détacher.

Les familles d'origine ont en effet profité d'un facteur fondamentalement symbolique pour entreprendre la récupération psychosociale des cadres qui les ont quittées et annihiler par la même occasion les prémices de transformation susceptibles d'entraîner des changements en matières d'organisation et de gestion familiales.

De fait, l'occupation des appartements attribués par les organismes professionnels aux cadres n'a pris l'allure d'une appropriation effective qu'à l'aide de procédures dont les répercussions ont entravé la réalisation des projections familiales à travers les nouvelles cités d'habitation. Pour mettre en évidence les pratiques sociales contraires aux attentes liées au développement, notons une contradiction.

L'attribution de logements de fonction ne pouvait avoir de signification psychologique que si sa portée sociale consistait à libérer les individus qui en bénéficiaient du poids des traditions. Or elle a surtout scellé la dépendance aux organismes professionnels. De fait, les cadres justifiaient leur silence au sujet des dysfonctions professionnelles (refus de l'effort, favoritisme, abus de pouvoir...) qui les empêchaient d'avancer dans leurs activités par la crainte de devoir quitter, en même temps, leurs emplois et leurs logements. Et la dépendance est la sève du système traditionnelle. Elle a par conséquent servi à asphyxier les prémices de renouvellement que signalaient les logements de fonction. Différentes données le montrent.

3.3. 2. Procédures de restructuration

Le bénéficiaire d'un appartement de fonction dispose d'un arrêté d'attribution lui permettant d'occuper son logement sans encombre. Toutefois, il éprouve deux types d'inquiétude. Le premier type d'inquiétude est apparemment objectif. Il est lié à la crise de logement. Le cadre craint en effet d'être la victime de ceux qui, souffrant de cette crise, n'hésiteraient pas à profiter de ses moments d'absence pour s'emparer de son appartement. En pratique, le cadre n'a pas été socialisé pour évoluer d'une manière autonome, mais à travers des réseaux relationnels. Aussi, du fait de se trouver seul, son inquiétude le tourmente d'autant plus qu'il n'a pas intégré la loi comme une protection à laquelle il pourrait avoir recours à tout moment. La rumeur nourrit son angoisse. Des gens lui apprennent, aux détours de leurs conversations, qu'elles connaissent une personne qui leur a rapporté que l'appartement d'un de leurs amis a été illégalement occupé depuis longtemps sans que l'appareil judiciaire n'ait rétabli le propriétaire dans son droit.

Le second type d'inquiétude qu'éprouve le cadre bénéficiaire d'un logement de fonction est, à la fois, subjectif et inconscient. Du fait de sa transplantation sociale à la suite de l'attribution dont il bénéficie, le cadre se trouve isolé dans son nouveau milieu. Il ne connaît personne. Etant ainsi

isolé, il est démuné. Or sa socialisation et son histoire familiale le prédisposent à vivre dilué dans son groupe d'appartenance qui s'en sert, certes, le considérant comme une propriété indéfinie, mais l'assiste également en permanence, du moins en principe. Parallèlement, le cadre ne dispose pas des repères pouvant lui servir à réactiver le système relationnel sans lequel ses mécanismes de défense se fragilisent et ses besoins restent en souffrance. Son nouveau milieu lui est donc au moins potentiellement hostile. Il le fragilise au lieu de le renforcer. Aussi, il s'efforce de se sécuriser, provoquant l'enclenchement d'un processus qui finit par exercer un impact irréversible sur sa propre trajectoire sociale.

Ainsi inquiet, le cadre fait en effet appel à ses parents. Ces derniers s'installent momentanément chez lui, mais d'une manière bruyante, voire tapageuse, en tous les cas voyante, signifiant ainsi à l'entourage que, loin d'être isolé, le nouveau locataire fait partie d'un groupe social disposé à le défendre en toute circonstance.

Résultat : on assiste à un marquage psychosocial du nouveau logement. De fait, son appropriation symbolique s'effectue, ainsi, grâce à la réactivation d'un des plus anciens mécanismes d'intégration sociale, la participation. La conséquence est vérifiable : les structures de substitution se fragilisent nécessairement dans cette ambiance où on ne leur fait appel qu'après la vérification des défaillances du groupe d'appartenance familiale.

Les parents profitent du raccordement que favorise ce premier créneau pour amorcer la récupération psychosociale de l'élément qui s'est détaché et l'enserment de nouveau dans l'écheveau des exigences traditionnelles. Celles-ci s'infiltrèrent et se propagent dans le nouveau logement, participant à la structuration et au fonctionnement du nouveau ménage qui s'y établira.

La mention des exigences traditionnelles à propos des cadres paraît de prime abord injustifiée. Ni leur formation

intellectuelle, ni leurs moyens matériels, ni leurs activités professionnelles, ni leurs interactions sociales n'y correspondent à première vue. Toutefois, les connaissances scientifiques ayant sous-tendu leurs formations respectives sont de provenance étrangère. Et les moyens dont ils disposent ne sont pas produits localement. Ils les obtiennent, de surcroît, à la faveur des dotations que leurs accordent les organes publics, sinon à l'appui des tractions sociales dont relève depuis toujours la satisfaction des besoins individuels et collectifs dans cette société. En outre, leurs interactions sociales ne s'articulent nullement sur des transformations susceptibles d'entraîner l'amélioration de la production, comme on aurait pu s'y attendre, mais bien sur ce qui a de tout temps accaparé les préoccupations dans cette société : les intérêts particuliers et le gain immédiat, ces deux béquilles de la vie domestique. Enfin, les structures professionnelles où ils exercent, demeurent inefficaces. L'organisation et la gestion qu'elles sont censées promouvoir en vue de favoriser le développement social ne parviennent pas à embrayer sur la dynamique de la société. Celle-ci est encore sous l'emprise des exigences traditionnelles. Le suivi de la restructuration familiale le montre.

En provoquant l'éclatement spatial des groupes domestiques, les logements autonomes ont effectivement rompu les réseaux familiaux et mis en péril le système traditionnel dont ils formaient l'axe central. L'erreur consiste cependant à diagnostiquer déstructuration de ce système sans identifier ses réactions et, tout particulièrement, ses modalités de restructuration dans l'ensemble des milieux de vie, y compris le milieu familial.

L'appropriation symbolique des logements de fonction, on l'a noté, forme le premier créneau dont se servent les parents pour récupérer l'un des leurs qui s'est détaché de l'ensemble qu'ils forment. Ainsi, ils le raccordent de nouveau à la totalité sociale sans laquelle il perd sa raison d'être. Et tout au long de cette procédure, les femmes jouent un rôle central. Ce sont en effet elles qui occupent le

logement momentanément et l'aménagent suffisamment bruyamment pour attirer l'attention du voisinage sur les liens familiaux de leur proche. Le suivi de la restructuration familiale permet de vérifier cette intervention active des femmes à différents moments.

Le mariage représente le second créneau dont se servent les parents, et tout particulièrement les femmes, pour récupérer celui qui s'est détaché et l'amarrer de nouveau au système traditionnel. Programmé depuis longtemps au mariage, le cadre ne peut pas, en effet, manquer de s'y impliquer dès qu'il acquiert un logement. Et le mariage est la source de renouvellement des effectifs dont ont besoin les réseaux relationnels pour perdurer. Il est en même temps une affaire sociale. De fait, même si les membres du futur couple se choisissent, ils se retirent et cèdent la main à leurs parents respectifs dès qu'ils projettent de s'établir dans la vie conjugale. Ce sont effectivement leurs proches, et d'abord les femmes de leurs familles, qui effectuent les démarches que nécessite ce dossier social.

Et dès que le couple s'établit, leurs familles d'origine rentrent en compétition au sujet de la participation à la gestion du nouveau foyer qu'ils forment. C'est le troisième créneau de récupération non plus du cadre uniquement, mais également de son épouse par l'une des deux familles d'origine. En pratique et sauf lorsque les époux parviennent à établir une vie conjugale qu'ils préserveraient des ingérences de leurs parents respectifs, c'est le plus souvent la famille de l'épouse qui prend le dessus lorsque le couple évolue dans un logement autonome. Cependant, cet aboutissement n'est pas le produit exclusif de cette compétition, mais également de différents autres créneaux.

De fait, les pénuries forment un quatrième créneau de récupération du nouveau ménage. L'insécurité, due aux difficultés d'accéder aux moyens nécessaires à la satisfaction des besoins éprouvés, amène en effet les couples à faire appel à leurs parents respectifs. Ceux-ci en profitent non seulement pour se concurrencer, engageant

parfois une véritable compétition, mais également pour s'immiscer dans la gestion des ménages auxquels participent les leurs, en s'efforçant de rendre service. Et les couples éprouvent des difficultés à s'opposer à cette ingérence une fois qu'elle fut précédée d'une aide.

C'est ce qu'ils éprouvent également à la suite du cinquième créneau. Il est relatif aux aléas de la vie (fête, maladie, accident...). Il empêche à son tour les couples de prendre des décisions contraires aux vœux de leurs parents une fois qu'ils ont bénéficié de leur aide au moment où ils en avaient besoin.

La compétition que sous-tendent le quatrième et le cinquième créneaux balance en faveur de la famille d'origine de l'épouse à la faveur d'un sixième créneau : les conflits épouse/belle-mère. De fait, la mère de l'époux réactive automatiquement son rôle ancestral lors des visites qu'elle rend à son fils. Elle cherche à savoir ce qui s'y passe. Elle demande des comptes à sa belle-fille. Celle-ci en profite pour engager les conflits susceptibles de lui permettre d'élargir l'autonomie dont elle bénéficie à l'ensemble des dimensions de sa vie conjugale. Et ces conflits se répercutent sur les échanges conjugaux. Cependant, la patience féminine est un corrosif de la virilité. En effet, l'épouse parvient à écarter sa belle-mère et par amarrer son couple à sa propre famille d'origine. Deux autres facteurs favorisent son entreprise.

Le premier facteur est relatif à l'épuisement du mari en bute aux contrariétés professionnelles, aux difficultés du transport, au manque de loisirs... et aux problèmes que lui occasionnent régulièrement les visites de sa mère. Le second facteur est en rapport avec les facilités plus ou moins réelles que lui procure sa propre belle-mère. De fait, il finit, bon gré mal gré, par comparer la tension sociale qui accompagne les passages de sa mère à la détente qui entoure la présence de sa belle-mère. Celle-ci ne lui pose en effet aucun problème directement. Bien au contraire, elle

est gentille avec lui. Aussi, il se trouve contraint de prendre des distances à l'égard de ses parents, tout particulièrement de sa mère, et par se raccorder à sa belle-famille. C'est la première inversion sociologique. Hormis les couples qui, disposant d'un logement autonome, luttent suffisamment pour amener leurs parents respectifs à respecter leur vie conjugale, les autres sont raccordés à la famille de l'épouse. Ainsi, le mariage ne renforce plus les groupes domestiques des maris exclusivement, mais également et de plus en plus les groupes des épouses.

Le rattachement des couples à la famille de l'épouse est à son tour facilité par un septième créneau : le téléphone, technique de communication moderne à la création de laquelle les Algériens n'ont participé d'aucune manière. Il est cependant absorbé par la famille algérienne qui le débarrasse de toutes ses significations, hormis de celle qui consiste à raccourcir les distances, et l'utilise comme un moyen de gestion des couples. Mais ce sont les mères des épouses qui s'en servent de cette manière. Contrairement aux mères des époux qui butent en effet contre la pudeur qui régit leurs échanges avec leurs fils et la virilité qu'exhibent ces derniers, les mères des épouses sont très proches de leurs filles. Bien plus, ni les unes, ni les autres n'ont rien à se cacher. Aussi, les mères des épouses contactent leurs filles en toutes circonstances, y compris à l'insu des maris, s'informent de ce qu'elles vivent et leur donnent des conseils, orientant leurs réactions à l'appui d'une histoire familiale conflictuelle ayant longtemps obligé les femmes à souffrir tout au long des étapes qui les mènent des statuts d'épouses et de mères à celui de belles-mères. On assiste, ainsi, à une seconde inversion sociologique, dans la mesure où ce ne sont plus uniquement les mères des époux qui gèrent la vie conjugale, mais également le tandem que forment les épouses avec leurs propres mères.

Enfin, un huitième créneau scelle le raccordement des couples aux familles des épouses. Il s'établit à la suite de la nécessité de disposer d'une garde des enfants en âge préscolaire. Des parents font en effet appel aux grands-mères

maternelles pour s'occuper de leurs enfants en bas-âge. Et c'est au système traditionnel qu'ils soumettent pleinement leurs vies familiales. De fait, la troisième génération est prise en charge par la première, les velléités de transformations psychosociologiques et culturelles étant par conséquent annihilées.

La restructuration du réseau familial a deux autres prolongements lorsque le logement appartient à l'épouse ou à ses parents. Le premier prolongement est concrétisé par le mari. Contrairement au passé et dans différents autres cas jusqu'à présent, ce n'est pas la mariée qui quitte sa famille d'origine pour s'installer dans sa belle-famille ou chez son mari, mais le marié. On se trouve par conséquent en présence d'une troisième inversion sociologique. Enfin, le second prolongement confirme le raccordement familial au groupe de l'épouse : les enfants évoluent auprès et sous l'influence directe de leurs parents maternels. Et c'est la quatrième inversion sociologique.

C'est au bout de ce processus de restructuration de la famille que se situe la cinquième inversion sociologique. Elle concerne les personnes âgées. Contrairement au passé, également, elles sont de moins en moins prises en charge par leurs garçons et de plus en plus par leurs filles, lorsqu'elles ne sont pas envoyées dans des établissements spécialisés.

Telle est la féminisation poussée de la vie familiale. Elle n'est cependant pas achevée. Les femmes ne parviennent pas à inverser l'organisation et la gestion de la famille de telle façon qu'elles prennent carrément le devant de la scène. Les hommes réagissent pour maintenir leur préséance. Deux mouvements le montrent.

Le premier mouvement marque les appartements. Acquis généralement par les maris, ils sont assez souvent réaménagés de telle façon que les cuisines, les salles de bain et les toilettes qu'ils comportent sont transformées en chambres qui servent à établir les garçons dans la vie

conjugale, les balcons et les placards étant réaménagés en cuisines et toilettes.

Le second mouvement est relatif à la construction de villas. Elle est le plus souvent le fait des pères. Conscients des problèmes qu'ils ont vécus à la suite de l'acquisition des logements de fonction dont ils ont bénéficiés, ils se débrouillent pour acheter un terrain et construire une maison ou ils lancent l'établissement d'une famille élargie. Ils ne construisent pas en effet de simples villas qui répondraient à leurs propres besoins uniquement, mais de véritables pavillons pour répondre également aux besoins de leurs enfants des deux sexes, voire de leurs petits enfants en même temps. Ils projettent ainsi la restructuration de la vie familiale traditionnelle à l'aide de moyens souvent modernes.

De fait, l'agencement de ces pavillons est porté par une architecture moderne (étages, garages, toiture, buanderie, balcons...). Il comporte des techniques également modernes, allant de la cuisinière à l'antenne parabolique, en passant par le frigidaire, la voiture et le micro-ordinateur. Cependant, il véhicule une unité de vie englobant, outre le logement, les activités professionnelles des nouvelles générations (dépôts de marchandises, commerces, garages, bureaux d'études...), c'est-à-dire le mode de vie ancestral.

Sous le prétexte de prémunir leurs progénitures des effets directs de la crise de logement, des parents bâtissent des maisons comportant autant d'appartements, sinon de pièces, que leurs enfants. Par conséquent, ces derniers évolueront inévitablement au sein de familles élargies. Certes, des parents veillent à munir les appartements qu'ils construisent de portes d'entrée séparées, établissant ainsi des espèces de villages miniaturisés. Leurs descendants ne manqueront cependant pas de connaître les conflits que génère le bruit dû à la proximité, voire à la promiscuité et les frictions qui les conduiront progressivement à la répartition de l'héritage.

Ainsi, tout porte à constater la vitalité redoutable du système traditionnel, d'une part, son emprise à la fois illimité et inégalable sur le devenir individuel et collectif, d'autre part. Aussi, une thèse peut être retenue, une problématique générale formulée et une hypothèse de travail avancée. Ces trois articulations serviront à baliser les investigations scientifiques que nécessite le traitement d'un sujet de recherche relatif à une dimension de la vie sociale.

3.4. Thèse, problématique et hypothèse

De fait, la thèse, la problématique et l'hypothèse sont liées au sujet de recherche retenu. Elles s'enchaînent nécessairement. Elles découlent l'une de l'autre. Elles constituent des étapes inévitables de l'analyse.

3.4.1. Thèse

La thèse est l'idée à la fois centrale et globale que retient le chercheur à un moment donné de ses investigations scientifiques au sujet de la vie sociale et sous l'angle de sa discipline de référence. Elle est riche en perspectives analytiques. Le chercheur en poursuit le traitement tout au long de sa carrière professionnelle, en fin de compte tout au long de sa vie personnelle. Elle traduit sa vision des choses prises sous l'angle scientifique. Il l'enrichit et la consolide à l'aide de ses travaux de recherche successifs. C'est autour de sa thèse que le chercheur construit les connaissances scientifiques susceptibles de servir à l'élaboration d'une théorie.

Si la thèse est généralement posée au début d'un travail de recherche, en l'occurrence dans l'introduction, c'est surtout pour noter son rôle de référence en matière d'investigation à entreprendre à propos du sujet retenu. En pratique, elle est l'aboutissement d'efforts soutenus axés sur le suivi des problèmes psychosociaux ou autres que génèrent différents aspects de la vie sociale. A ce titre, elle constitue un éclairage consistant à indiquer la source des problèmes qui encombrant la dynamique sociale suivant le mode d'abord choisi par le chercheur.

En pratique, la présentation des étapes de la recherche scientifique entreprise diffère de leur déroulement effectif, surtout lorsque les investigations ont lieu dans le cadre d'un travail fondamental. De fait, le chercheur se déplace constamment entre les différents critères qui balisent ses efforts, allant de l'un à l'autre pour apporter les précisions qu'exige sa recherche.

Dans ces conditions, la thèse susceptible d'orienter les investigations scientifiques, en psychologie sociale, à propos des difficultés que connaît l'Algérie, peut être formulée, à titre d'exemple, dans les termes suivants :

La reconduction de l'ancien mode de gestion du facteur humain est à l'origine des difficultés qui empêchent la société algérienne de relever les défis du siècle et de participer suivant son propre génie à l'aventure humaine. Outre le fait qu'elles la fragilisent, ces difficultés l'exposent à deux risques successifs : l'exclusion internationale et la dissolution sociologique. L'unique possibilité de les écarter est d'enclencher des transformations psychosociologiques et culturelles susceptibles de libérer l'énergie humaine nécessaire à l'organisation et à la gestion de la vie suivant les exigences sociales actuelles et à venir.

3.4.2. Problématique et hypothèse :

Tout en se rapportant à la thèse retenue, la problématique et l'hypothèse remplissent les mêmes fonctions lors du traitement d'un sujet de recherche scientifique fondamentale ou appliquée. Aussi, proposons directement des exemples.

3.4.2.1. Problématique

L'autonomie de la décision politique, la disponibilité de richesses minérales, la détention des leviers de l'économie et l'adhésion des masses sociales au discours officiel

devaient logiquement sous-tendre et stimuler la réalisation du type de développement retenu lors de l'adoption de la charte nationale en 1976. Encore fallait-il orienter les composantes sociales dans le sens de la réalisation des objectifs assignés au processus engagé : construction d'une société nouvelle et formation d'un homme nouveau.

Certes, des réalisations ont eu lieu suivant les exigences du processus de développement mis en œuvre. Et ces réalisations ont mis à mal les références socioculturelles antérieures. Elles n'ont cependant pas pu implanter les références socio-économiques et culturelles dont relevaient leur efficacité et, de proche en proche, leur portée sociale. Elles furent, en effet, successivement frappées de stérilités, dans la mesure où elles étaient régulièrement submergées par les résurgences des traditions qui provoquaient des ruptures plus ou moins irréversibles dans le processus de développement engagé.

Tel qu'il fut conçu et mis en œuvre, le développement devait, en effet, se réaliser à la suite d'une rupture sociologique consistant à mettre un terme aux processus sociaux anciens et à lancer le renouvellement de la société. Il prit alors l'allure d'un pari. Ce dernier ne fut pas tenu, la rupture ayant eu lieu au sein du processus engagé : dépourvus de transformations sociales préalables et parallèles, les moyens de développement diffusés à travers la société furent appréhendés et consommés en fonction de considérations qui leur étaient étrangères et souvent contraires.

La conséquence est vérifiable : la société sombra dans l'anomie. Il a alors suffi de la chute concomitante des cours des hydrocarbures et du dollar en 1986 pour que le projet de développement s'effondre. Il importe, par conséquent, de savoir si les problèmes de financement n'ont-ils pas joué le rôle de simples révélateurs de dysfonctions dues à des entraves en profondeur. Aussi, des interrogations sont à retenir.

- L'accent mis par le discours officiel sur les caractéristiques de la nouvelle société à construire ne s'est-il pas traduit dans les faits par une confusion entre
- la nécessité de réaliser le développement et la possibilité de profiter de ses résultats immédiatement ?
- La satisfaction automatique des besoins sociaux (subvention des prix, congé payé, sécurité sociale...) n'a-t-elle pas constitué un empêchement à la participation sociale aux actions de développement ?
- Les différentes campagnes nationales (reboisement, assainissement...) n'ont-elles pas traduit une stratégie ancienne : participer ensemble et momentanément à des tâches d'intérêt général, d'une part ; consacrer le reste du temps à la saisie de toutes opportunités susceptibles de répondre aux intérêts particuliers des individus et des groupes sociaux, d'autre part ?
- Au lieu de provoquer une prise de conscience générale quant à la nécessité d'œuvrer régulièrement à la réalisation du développement, ces campagnes n'ont-elles pas eu plutôt pour fonction d'absoudre des pratiques sociales génératrices de sous-développement ?

Quoi qu'il en soit, les transplantations techniques n'ont pas produit de transfert technologique, mais une dépendance à l'égard des sociétés avancées. En même temps, l'appel à la coopération internationale pour roder les techniques importées a installé l'attentisme et propagé le mimétisme à travers le corps social. Et c'est le refus d'admettre la nécessité de remettre en question ces travers qui est à l'origine de la tragédie qui occupa la société à partir de la dernière décennie du 20^e siècle.

3.4.2.2. Hypothèse

Au lieu de provoquer une rupture sociologique et des effets d'entraînement qui, mettant un terme au système ancien, fonderaient une nouvelle société et sous-tendraient la formation d'un homme nouveau, le « mirage » de la rente pétrolière a généré des disponibilités matérielles qui ont

consolidé l'emprise sociale des mécanismes d'action traditionnels les plus rétrogrades (opportunisme, débrouillardise, dissimulation, conformisme...). Condamné à disparaître à terme, la réaction du système traditionnel de la société a été redoutable à l'égard du développement. Sa symbolique forme l'axe central du sous-développement, source d'anomie, preuve de l'affrontement tour à tour larvé et sanglant qui se déroule depuis de nombreuses décennies en termes de sous-développement et de développement entre le système traditionnel et la forme de modernité que l'on s'efforce de mettre en place.

3.5. Enquête sur le terrain

L'organisation et le déroulement de l'enquête dépendent, certes, des critères scientifiques liées, entre autres, à la problématique et à l'hypothèse. Cependant, ils relèvent également, parfois pour une large part, des commodités dont dispose effectivement le chercheur. La raison, on l'a noté, tient au fait que ce dernier ne bénéficie d'aucun financement surtout lorsqu'il se lance dans une recherche scientifique fondamentale. Et il en bénéficie d'autant moins qu'aucun mécène ne le soutient pour effectuer une enquête sur le terrain dont il ne peut pas délimiter la période. Pour des raisons liées à ce type de recherche, l'enquête est en effet de longue durée.

Dans ces conditions, le chercheur doit s'impliquer dans l'analyse d'un sujet de recherche dont il peut saisir les caractéristiques directement lors de l'enquête sur le terrain. C'est-à-dire qu'il doit définir un sujet de recherche qui ne l'obligera pas à quitter son lieu de résidence pour mener son enquête. De ce fait, il ne sera pas tenu de faire face à des dépenses de déplacement et de séjour qu'il ne peut pas effectuer de toutes les façons.

Cette contrainte peut être assumée sans que ni l'enquête proprement dite, ni d'ailleurs la recherche prise globalement, ne souffrent d'aucune limite particulière. De fait, trois facilités, ou tout au moins trois aspects sociaux

susceptibles d'être considérés comme telles, permettent au chercheur de mener son enquête partout où il se trouve à travers le territoire national.

Le premier aspect est dû au fait que la reconduction de l'ancien mode de gestion du facteur humain est, à des degrés divers, vérifiable à travers l'ensemble du territoire national. De fait, cette reconduction a lieu partout, dans tous les milieux de vie et tout particulièrement dans le milieu familial dont on a souligné l'emprise sociale à la fois illimitée et inégalable.

Le second aspect tient au fait que le processus de développement a d'emblée pris un caractère national. Il a par conséquent marqué de son empreinte l'ensemble des milieux de vie, bien que ce soit à des degrés divers.

Le troisième aspect est révélé par les contradictions entre le système traditionnel qu'entretient la reconduction de l'ancien mode de gestion du facteur humain et le développement qui ne parvient pas à s'articuler sur un nouveau mode de gestion du facteur humain qui servirait à l'implanter et à le propager à travers la société. Et ces contradictions sont à leur tour vérifiables un peu partout, mais également à des degrés divers.

3.5.1. Terrain d'enquête

A ces différents titres, l'agglomération algéroise peut être considérée comme un terrain d'enquête privilégié. Différentes données le prouvent.

Capitale du pays, Alger est le lieu d'exercice du pouvoir. Ministères et ambassades y sont implantés. La concentration et la centralisation de l'ensemble des processus officiels (décisions, financement, contrôle...) y sont importantes : tout part d'Alger et tout y converge. Elle est également le principal pôle de développement du pays. Les sociétés et offices nationaux y ont pour la plupart leurs sièges sociaux et une diversité de services. De nombreux

instituts de formation y sont implantés. Enfin, les industries et les entreprises privées y sont largement représentées.

En formant ainsi l'assise centrale du système officiel, l'agglomération algéroise attire les populations. A ce double titre politique et économique, Alger forme, en effet, le principal pôle d'attraction des populations. Bénéficiant du mythe de capitale, plus précisément de lieu où la diversité des opportunités permettent de disposer de chances de succès irremplaçables, la capitale joue le rôle de plateforme de projection des ambitions et des aspirations individuelles et collectives. De fait, l'existence des organes du pouvoir et la disponibilité de moyens plus nombreux et plus diversifiés qu'ailleurs, attirent les populations. Et parmi ces dernières figurent les jeunes qui, sous le prétexte de suivre une formation, par exemple, quittent leurs lieux de résidence, s'habituent à évoluer dans une grande ville et refusent de rentrer chez eux sous différents prétextes. Ainsi, les potentialités que représentent les jeunes, désertent l'intérieur du pays à la faveur des facilités plus ou moins réelles qu'offre la capitale en vue de promouvoir le développement du pays. Tel est l'indice révélateur des contradictions d'Alger.

De fait, Alger est également le lieu de concentration des contradictions nationales. Un de leurs signes distinctif est, en effet, cet impact qu'exerce Alger sur le reste du pays. *« En vingt ans, souligne Marc Côte, les aires d'influence d'Oran et de Constantine ont été grignotées sur leurs marges par celle d'Alger : Tiaret d'un côté, Béjaïa de l'autre, sont tombées dans l'orbite algéroise. On retrouve là un phénomène commun à de nombreux pays : l'effacement de métropoles régionales au profit de la métropole nationale »*⁽¹⁾.

(1) CÔTE (M.), *L'espace algérien. Les prémisses d'un aménagement*. O.P.U., Alger, 1983, p. 131.

Parallèlement, Alger a largement capté l'exode interrégional. Cependant, l'afflux des populations y a précédé la mise en place des structures nécessaires à leur absorption et à la satisfaction de leurs besoins. Le fonctionnement de la capitale devient par conséquent lourd. Plus précisément, la capitale étouffe sous les effets de problèmes multiples et variés demeurant irrésolus. De fait, les structures publiques y sont constamment submergées par des effectifs grandissants qu'aiguillonnent des besoins en expansion et l'effolement des aspirations. Alors, les problèmes s'enchevêtrent. Ils engluent la vie sociale. Ils deviennent inextricables, provoquant la congestion de la capitale dont les répercussions se font sentir à travers l'ensemble des régions du pays.

De fait, la capitale est encombrée par les problèmes d'habitat et de circulation. Ni la loi contre les constructions illicites, demeurant largement inappliquée, ni les tunnels pratiqués aux plus importants carrefours qui laissent intacts l'ensemble des artères du réseau urbain, n'aèrent la capitale. Aussi, les loisirs deviennent un luxe auquel les citadins accèdent difficilement. En même temps, la corruption aggrave les procédures bureaucratiques. Aussi, le malaise se généralise à travers l'espace et les populations. Il importe dans ces conditions de préciser si ces dysfonctions ne plongent pas leurs racines dans des entraves en profondeur.

Cette préoccupation est d'autant plus à retenir que la capitale ne semble pas faire l'objet d'un suivi régulier qui servirait à en maîtriser les procédures de gestion et, au besoin, à les renouveler. De fait, tout incite à avancer que le plus important pour les responsables de la capitale est que ce centre urbain ne connaisse pas une explosion sociale quelconque qui les obligerait à se justifier auprès de leurs hiérarchies et peut-être, du public, sinon des instances internationales. Autrement, ils ne sont pas directement concernés par ce qui s'y passe. En termes plus précis, les

responsables chargés de la gestion de la capitale ne la vivent pas. D'abord, la plupart d'entre eux n'y sont pas nés et ils n'y ont pas vécu non plus avant de devenir responsables d'un de ses secteurs. Alors, ils ne la sentent pas. Ensuite, ils n'habitent pas la capitale. Ils ont installés leurs familles ailleurs, pour une part à l'étranger. De toutes les façons, les citoyens sont persuadés que le plus grand nombre d'entre eux inscrit ses enfants dans des structures de formation à l'étranger. Enfin, les responsables de la gestion de la capitale vivent leurs moments de détente et de loisirs en dehors des limites de ce centre urbain.

Quoi qu'il en soit, le psychosociologue éprouve des difficultés majeures à disposer des informations dont relève, pour une part au moins, l'objectivité de ses investigations scientifiques. De fait, on le sait, il effectue le suivi des interactions sociales. Et on sait également que celles-ci ont lieu dans un contexte physique qui les suscite et sur lequel elles influent à des degrés divers. Cependant, aucune information établie ne lui permet de disposer de la topographie des lieux, du moins pour l'instant. En effet, rien ne lui indique le nombre de kilomètres de rues et leurs ampleurs respectives, le nombre de cafés, de restaurants, de cinémas, de magasins, de toilettes...ou de bureaux d'étude, de pharmacies et de cabinets médicaux que contient la capitale. Il suscite l'étonnement des personnels des structures chargées de la collecte, du traitement et de l'archivage de ces informations lorsqu'il leur demande de les lui fournir. Ils lui répondent qu'ils n'en savent rien.

3.5.2. Population d'enquête

Classiquement, on l'a noté, l'enquête en sciences sociales porte sur un échantillon défini à partir de certains paramètres (sexe, âge, lieu de résidence, situation familiale, niveau d'instruction, catégorie professionnelle, revenu...). C'est-à-dire qu'elle concerne une population composée d'individus préalablement identifiés, plus précisément répertoriés. Or, l'individu n'existe pas encore en Algérie. De fait, il n'y représente pas encore une entité sociale distincte.

Il figure plutôt comme un simple élément du puzzle social qui le contient. De fait, il est toujours dilué dans son groupe d'appartenance. Seuls le type, l'envergure, l'ampleur et les objectifs de ce dernier diffèrent suivant que l'enquêteur, ou tout au moins l'observateur, les saisit à travers le système traditionnel ou bien les bribes du système moderne.

De fait, l'individu participe, dans beaucoup de cas du moins et le plus souvent automatiquement, de ces deux systèmes. Etant habité par le système traditionnel qui lui est injecté dès son état fœtal, il est nécessairement raccordé à un groupe social, son réseau familial, qui, structuré suivant les exigences de la filiation, est censé lui assurer la survie, c'est-à-dire sa subsistance et une protection, et lorsque c'est possible, une part de bien-être.

Parallèlement, l'individu fait également partie d'un groupe professionnel chargé de réaliser des tâches en rapport avec l'intérêt général dont relèvent logiquement les intérêts particuliers.

Ainsi, l'individu participe de deux ensembles que régissent des exigences différentes, plus précisément étrangères les unes aux autres et contraires dans beaucoup de cas. Dans le premier cas, en effet, ces exigences sont en rapport avec des valeurs socioculturelles anciennes, tout particulièrement axées sur le groupe d'appartenance (unité, union, fraternité, solidarité, entraide...), et un code de conduite tout aussi ancien (saisie des opportunités, voire opportunisme, adaptation aux circonstances, dissimulation, priorité accordée aux intérêts particuliers et au gain immédiat...). Dans le second cas, ces exigences ont trait à d'autres valeurs socioculturelles (intérêt général, bien public, loi, réglementation...) et à un code de conduite récent (formation, qualification, expérience professionnelle...). Ces exigences sont dictées par des conditions de vie jamais maîtrisées dans le premier cas, et par les impératifs du renouvellement axé sur la nécessité d'améliorer sans cesse les conditions de vie dans le second cas. L'intégration de

l'individu dans ces groupes sociaux dépend de la satisfaction de ces exigences que l'on peut résumer en termes d'appartenance dans le premier cas et de compétence dans le second. Aussi, ce sont ces exigences qui nous intéressent en priorité. Qu'elles soient par conséquent observées par tel ou tel type d'individu importe peu.

Le plus important, en effet, est de préciser si la dynamique sociale porte la marque des exigences nouvelles ou/et anciennes. Certes, il n'est pas question de minimiser l'impact effectif des institutions et des moyens mis en place sur la dynamique des organismes professionnels. Cependant, la préoccupation centrale est d'identifier à travers la variété des manifestations sociales les pratiques dominantes dans les différentes dimensions de la société. La raison en est que si les décisions politiques, les mesures économiques, les institutions publiques et privées, les lois, les règlements et les moyens matériels sont irremplaçables pour enclencher le renouvellement de la société, ils sont insuffisants pour l'animer et l'entretenir. Dans ces deux derniers cas, en effet, l'implication effective et continue des individus et des groupes sociaux est tout aussi irremplaçable. De fait, leurs pratiques sociales sont indispensables aux réalisations que suppose le renouvellement social. Il faut par conséquent les cerner pour identifier les références sociologiques auxquelles elles correspondent, saisir les modalités de fonctionnement de la société et disposer ainsi des éléments d'information pouvant servir à approcher l'antinomie développement/sous-développement en Algérie.

Pour ce faire, c'est la démarche qui va de la microsociologie à la macrosociologie qui sera privilégiée : « (...) *l'analyse microsociologique se tient plus près, du moins au départ, de réalités concrètes qui sont d'expérience quotidienne parce qu'elles sont vécues, ressenties, observées chaque jour - ou peuvent l'être - par chaque personne dans son milieu. Le donné existentiel peut donc servir de point d'appui aux premiers pas de la réflexion sociologique, de sorte que la*

rupture avec la perception courante n'est pas trop brutale ni trop choquante. La progression vers une pensée plus abstraite suit alors une voie normale, puisqu'elle avance du plus connu vers le moins connu, ainsi que procèdent toute recherche intellectuelle et toute science.» ⁽¹⁾. Trois exemples illustrent cette démarche.

Le premier exemple est relatif à un recrutement dans une structure de formation universitaire. Il concerne Mizlou. Ce dernier opte pour l'enseignement supérieur à l'issue de ses études. « Je souhaite embrasser cette profession dès mon service national, » confie-t-il à un ami. Mais ignorant comment procéder, il adresse sa demande d'emploi à un responsable qu'il connaît dans le secteur de l'enseignement supérieur. Celui-ci ne lui répond pas. Quelques semaines plus tard, il lui fait parvenir une demande d'audience. Le responsable reçoit Mizlou immédiatement, lui donne l'accolade et lui offre un café, tout en lui souhaitant la bienvenue et ses regrets de ne pas avoir eu le temps de lui répondre. « Vous savez, nous sommes tellement pris que nous n'avons pas le temps de nous retourner. Mais ce n'est pas grave, nous avons l'habitude et nous tenons le coup », conclut-il. Puis il finit par inviter Mizlou à exprimer sa demande : « Alors, que puis-je faire pour vous servir ? », lui demanda-t-il. « Comme je l'ai mentionné dans la demande que je vous ai adressée, je souhaite enseigner dans votre structure, » précise Mizlou. « Soyez le bien venu », lui répond le responsable. Alors, Mizlou profite de la disponibilité qu'il remarque chez ce responsable pour le mettre au courant de son désir de commencer à enseigner tout en effectuant son service national qu'il devait accomplir incessamment sous peu. « Ce n'est pas un problème, lui répond le responsable. Sachez quand vous devez être enrôlé et apportez-moi votre dossier », lui dit-il.

(1) ROCHER (G.), *Introduction à la sociologie*. Editions HMH-Ltée, Paris-Mesnil, 1968, T.1, p.17.

« Le problème est qu'il m'a fait revenir plusieurs fois de suite, tout en me laissant attendre à chaque fois un peu plus avant de me recevoir, fait savoir Mizlou. Or je n'aime pas attendre. Pour moi, un rendez-vous doit être respecté. Or ce n'est pas le cas. Ce responsable m'a fait revenir plusieurs semaines de suite, parce que le Conseil de l'administration de l'université ne s'est pas encore réuni, ou bien parce qu'il devait participer à une réunion à l'extérieur, ou bien encore parce qu'il devait recevoir des coopérants... Et la dernière fois, souligne Mizlou, il m'a fait attendre plus d'une heure et demi avant de me recevoir. Et il m'a reçu pour m'imposer l'obligation de monter et de gérer un département. Enfin, lorsqu'il a pu obtenir mon engagement malgré mes réticences, il s'est efforcé d'exiger de moi de lui monter discrètement un fichier sur les personnels exerçant dans la structure, sous le prétexte qu'il avait besoin d'informations sur ce que faisaient ses subordonnés. Enfin, il m'a garanti d'accéder à ma demande, c'est-à-dire de me permettre d'exercer dans sa structure dès mon enrôlement dans le service militaire, si j'acceptais sa proposition. J'ai évidemment refusé, souligne Mizlou. Et c'est ce qui m'a empêché d'embrasser une carrière d'enseignant, » conclut-il.

Cependant, ce que Mizlou oublie de mentionner, c'est qu'il s'est présenté à ce responsable comme un simple citoyen qui, fort de sa jeunesse et de ses diplômes, postule un poste de travail. Et en se présentant ainsi plusieurs fois de suite dans le bureau de ce responsable, il a fini par le convaincre qu'il était seul, qu'il ne disposait donc pas de soutien, plus précisément qu'il était isolé. Or, sociologiquement chacun doit être raccordé bon gré mal gré à un réseau relationnel. Et c'est ce à quoi ce responsable a en fin de compte invité Mizlou : qu'il fasse partie de son propre réseau. Et pour ce faire, Mizlou devait mettre ses compétences au service du chef, c'est-à-dire de celui qui, suffisamment puissant, pourrait lui permettre d'intégrer l'enseignement supérieur très rapidement et, par conséquent, lui garantir une protection et un soutien ultérieurement.

Le second exemple confirme cette exigence. Il est vécu par Sassi. Celui-ci profite du séjour d'un haut responsable dans leur village d'origine pour lui demander de l'aider à trouver un emploi. « Viens avec moi à Alger après demain et je verrai ce que je pourrai faire pour toi », répond ce dernier à Sassi.

« C'est en tant qu'agent de bureau que je fus recruté dans la structure que dirigeait l'enfant de mon pays », fait savoir Sassi. Le reste fut relativement facile. Grâce à son sans gêne et à l'appui qu'il obtenait de la part de son protecteur, Sassi a pu rapidement détenir un poste de directeur dans la fonction publique. Cependant, il paya un prix. Il était constamment au service de son protecteur. Il était son homme à tout faire, bénéficiant en retour de différents avantages.

Et ce sont toujours des avantages plus ou moins réels qui sont inlassablement recherchés à travers les échanges que favorisent les réseaux relationnels. C'est pour cela, on a noté, que l'établissement et l'entretien de ces derniers occupent et préoccupent sans cesse les individus. La preuve est révélée par le troisième exemple.

« Je dînais avec deux collègues à l'issue d'une rencontre scientifique, fait savoir Boualem. Nous échangeons à l'aise jusqu'à ce qu'ils se sont rendus compte, aux détours d'une conversation, qu'ils étaient originaires du même bled. Alors, ils se sont rapprochés l'un de l'autre et se sont mis à reconstituer le puzzle commun d'où ils sont issus. C'est simple, ils m'ont purement et simplement oublié. J'ai d'ailleurs fini par les quitter sans qu'ils ne se rendent compte», précise Boualem.

3.5.3. Dimensions de l'enquête et pratiques sociales

La mise en évidence des dimensions sociales au sein desquelles le psychosociologue peut enquêter, donc cerner des pratiques sociales qu'il pourrait analyser, permet de confirmer l'exigence liée au choix du sujet de recherche que

l'on a déjà signalée. De fait, le psychosociologue est susceptible d'être contaminé par l'attitude devenue habituelle d'attribuer au pouvoir la responsabilité des dysfonctions sociales. Ce faisant, il quitte la sphère d'investigation scientifique pour s'impliquer dans des tournures politiques. La raison en est qu'il ne peut pas accéder aux zones du pouvoir pour saisir les pratiques dont l'analyse lui permettrait, par exemple, de montrer comment les décisions politiques et les mesures économiques sont prises, afin de montrer comment elles influent sur la vie sociale. Certes, il ne s'agit pas de mettre le pouvoir à l'abri de l'analyse scientifique. Mais à moins de se satisfaire de postulats et d'affirmations gratuites, le psychosociologue ne dispose pas des moyens susceptibles de lui permettre de mener les démonstrations qu'exige la recherche scientifique. Et de toutes les façons, il n'est pas outillé scientifiquement pour mener des analyses politiques et/ou économiques susceptibles de lui permettre de défricher les modalités d'exercice du pouvoir. Un exemple permet de le préciser.

La violence armée qui a déchiré l'Algérie durant la dernière décennie du 20^e siècle a incité différentes catégories sociales à se demander : « qui tue qui ? ». Alors, certains n'ont pas hésité à avancer une réponse que d'autres ont immédiatement retenue : c'est le pouvoir ! Cependant, une question ne peut pas remplacer une problématique même si elle est répétée par des multitudes. Et une réponse aussi claire soit-elle ne peut pas tenir la place d'une démonstration. Aussi, il faut noter qu'entre cette question et cette réponse existe un vide que le psychosociologue ne peut pas enjamber sans abandonner l'analyse au profit du bavardage. Car, il ne dispose alors d'aucune preuve, c'est-à-dire d'aucune donnée vérifiable. Il lui faut par conséquent distinguer son statut d'individu qui réagit socialement en fonction de ses affects et, peut-être, de la rumeur, et son rôle de chercheur qui exige de lui de ne rien avancer sans fournir à ceux qui s'y intéressent la possibilité de vérifier l'exactitude de ce qu'il leur propose comme des résultats obtenus à la suite d'une enquête sur le terrain scientifiquement préparée et menée.

Certes, des gens des deux sexes, de tous les âges et de conditions sociales diverses ont été éliminées individuellement ou en groupe dans différentes régions du pays. Mais quoi qu'il en soit, le psychosociologue ne peut pas participer à l'explication de ces faits en fondant son intervention sur des affirmations consistant à admettre et à faire admettre que ces gens étaient innocentes et qu'elles ont été tuées dans des conditions atroces. Autrement, son intervention est nécessairement orientée. Car, il ne s'agit pas d'affirmer d'emblée une innocence, mais de la prouver. Et il faut également expliquer que la mort n'est pas atroce lorsqu'elle survient autrement.

Au lieu de se lancer dans ce type d'aventure qui n'avance à rien, le psychosociologue devrait plutôt constater qu'il y a eu mort d'hommes et entreprendre d'en saisir les causes, d'en identifier les mécanismes et d'en évaluer les conséquences.

C'est pour ces différentes raisons qu'il est utile de signaler les différentes dimensions sociales auxquelles le psychosociologue peut accéder et au sein desquelles il lui est possible de saisir des pratiques sociales.

Parmi les dimensions susceptibles de faire l'objet d'une enquête sur le terrain, dans le cadre d'une recherche scientifique fondamentale, en psychologie sociale, il est possible d'en signaler quatre. La première dimension est relative à la vie sociale publique. Elle peut être saisie, à la fois, par le biais de ses supports (services, réseaux de distribution alimentaire, de transport et de loisir...) et des représentations, attitudes, comportements, interactions et relations que manifestent les acteurs sociaux lors de l'accès aux moyens de satisfaire leurs besoins. Cette dimension révèle la forme de présentation de la société à un niveau où les variables sexe, âge, statut et profession ne prédominent pas, du moins logiquement. La saisie du fonctionnement de cette dimension permet d'en cerner les caractéristiques, c'est-à-dire les types de besoins, d'aspirations et de conflits qu'elle révèle et qui impriment une tournure particulière à la

dynamique sociale. Il sera alors possible de dégager les pratiques que privilégient les individus et les groupes sociaux dans leurs échanges et leurs rapports avec leur cadre physique. Et il sera tout aussi possible de confronter ces pratiques aux exigences de la vie en ce début de siècle pour avancer, par exemple, des éléments de réponse à trois questions : Cette confrontation révèle-t-elle des dysfonctions ? Ces dysfonctions signalent-elles des entraves en profondeur ? De quel ordre sont ces entraves ?

Etant ainsi révélatrice de la dynamique générale de la société, la vie sociale publique est cependant sous-tendue par la vie familiale et la vie professionnelle qui forment une seconde et une troisième dimensions sur lesquelles peut porter l'enquête en psychologie sociale. Parallèlement, les interactions sociales qui se déroulent sur la scène publique sont également à la jonction de ces structures familiales et professionnelles. De fait, c'est en provenant de chez soi que l'on accède à l'extérieur en vue de satisfaire des besoins d'approvisionnement, de travail, de détente ou autres. Et on y revient quels que soient les résultats obtenus (satisfaction, moyens de satisfaction, insatisfaction). Ceux-ci dépendent, pour une large part du moins, du fonctionnement des structures professionnelles. Cette interdépendance peut inciter le chercheur à se demander si l'organisation et la gestion des structures familiales et professionnelles correspondent-elles aux exigences qu'impose le siècle à toute société. Il sera alors possible de savoir quelles dysfonctions peut éventuellement mettre en évidence l'analyse de ces deux types de structures. Et il sera également possible de préciser si ces dysfonctions signalent des entraves et de quels types sont ces dernières.

Une quatrième dimension mérite, à son tour, de faire l'objet d'une enquête en psychologie sociale. Elle a trait à la formation des jeunes. Il est nécessaire d'en comparer le déroulement aux exigences du renouvellement de la société, puis de préciser si les jeunes sont préparés à assumer les défis qui les attendent, donc si cette dimension recèle également des dysfonctions révélatrices d'entraves préjudiciables à l'avenir.

Ces quatre dimensions sont en rapport les unes avec les autres. La jonction entre leurs caractéristiques peut donc se faire à partir d'une problématique générale et elle servira par conséquent à discuter une hypothèse générale. Cependant, l'enquête sur chacune de ces dimensions se fera à l'appui d'une problématique secondaire et en vue de vérifier une hypothèse secondaire. Toutefois, la méthode et la technique d'enquête susceptibles d'être mises en œuvre dans le cadre de la recherche fondamentale ne permettent pas de cerner d'une manière exhaustive les composantes de ces dimensions. Le plus important est de justifier l'objet de recherche ainsi que la méthode et la technique d'enquête choisies, d'une part, de préciser comment utiliser cette dernière en vue de remonter des interactions psychosociales aux pratiques sociales, puis de celles-ci aux entraves au renouvellement en passant par les dysfonctions sociales. Tel est l'objet d'analyse sur lequel pourrait s'articuler une recherche scientifique fondamentale en psychologie sociale.

De fait, l'enlisement de la société dans des difficultés en chaîne prouve, si besoin est, qu'aucune dimension sociale n'est organisée et gérée en fonction des impératifs de la modernité qu'impose le siècle naissant, malgré une diversité de moyens susceptibles de servir à l'enclenchement du renouvellement social. Au lieu de susciter des effets d'entraînement dans les secteurs où elles sont intégrées, les techniques modernes, par exemple, sont régulièrement étouffées par des pratiques sociales qui, générées par le refus des transformations, entretiennent le sous-développement dont les mécanismes échappent encore.

3.5.4. Méthode et technique d'enquête : L'observation participation et les grilles d'observation

C'est à partir des préoccupations relatives à ces quatre dimensions sociales que peut être enclenchée la recherche scientifique en psychologie sociale dans une société sous-développée comme l'Algérie. Il s'agit en effet de cerner les comportements physiques et verbaux, les interactions et les

relations sociales qu'animent et entretiennent les individus au sein des groupes qu'ils forment et lors de leurs prises de contact avec les institutions ou de leurs prises de rôles..., c'est-à-dire les principaux éléments moteurs de la dynamique sociale et dont relèvent l'équilibre et le devenir de la société.

Il importe cependant de rappeler que si la psychologie sociale a un objet de recherche qui la distingue des autres disciplines scientifiques, les questions de méthodologie et de technique d'enquête l'ont longtemps empêché d'acquérir le statut de science à part entière. La raison en est qu'il n'était pas simple de préciser, en termes de méthodologie et de technique d'investigation, les modalités susceptibles de favoriser la saisie et l'analyse des interactions sociales. Et cette difficulté était d'autant plus importante que l'interaction peut concerner aussi bien la plus petite unité sociale que les grands ensembles. De fait, elle peut être suscitée par deux groupes de facteurs : ceux que manifestent les individus (désirs, besoins, aspirations...) et ceux qu'induisent les groupes plus ou moins restreints (valeurs culturelles, codes de conduite, principes politiques...). Or bien avant l'avènement de la psychologie sociale, l'analyse de ces facteurs relevait d'autres disciplines (psychologie, sociologie...). Cependant, l'interaction sociale existe. Elle relève des investigations de la psychologie sociale à partir du moment où l'individu y participe à un titre ou à un autre. Pour l'instant, seule la méthode de l'observation participation permet d'approcher les interactions sociales qui animent la vie quotidienne et, en tant que techniques d'enquête, seule des grilles d'observation en favorisent la saisie. Encore faut-il que ces dernières soient appropriées aux dimensions sociales devant faire l'objet d'enquêtes scientifiques.

3.5.5. Justification de l'observation participation

L'accumulation des difficultés demeurant inexplicables et par conséquent insolubles, est telle que toute enquête de terrain est pour le moins difficile dans les sociétés sous-

développées. Mais c'est justement ce qui justifie l'emploi de l'observation participation comme méthode d'enquête.

La mise en œuvre de cette méthode permet en effet de suivre la dynamique d'un secteur social précis et d'y saisir les actions et réactions constitutives des interactions qui l'animent sans être rebuté par leurs contradictions éventuelles. De fait, elle permet d'appréhender ces éléments interactionnels comme autant de pratiques sociales. Et c'est ce qui permet de les raccorder progressivement à leur soubassement socio-économique et culturel. Cette jonction peut servir alors à en évaluer l'impact social. Dans ces conditions, l'investigation est nécessairement étalée dans le temps. Elle traduit une étude longitudinale. Celle-ci ne peut pas être menée sans la méthode de l'observation participation.

Différentes données justifient l'utilisation de cette méthode d'enquête. Les unes sont documentaires, les autres sont saisies sur le terrain. Elles révèlent, tour à tour, la persistance de l'attitude défense vis-à-vis de l'extérieur. Cette attitude est ancestrale. Elle a de tout temps pris deux allures complémentaires : la dissimulation des fluctuations psychoaffectives et le camouflage de la dynamique des groupes sociaux. Elle signale par conséquent un rapport particulier aux institutions dont les répercussions peuvent être cernées en termes de difficulté de maîtriser, voire de refus d'aborder les problèmes que connaît la société.

Carmel Camilleri note, à titre d'exemple, la difficulté de cerner le rôle de la femme dans la dissolution du mariage, surtout en milieu rural où les époux continuent à appartenir généralement au même groupe de parenté : « *La règle de l' « intérieur » qui doit être jalousement préservé du regard extérieur joue à fond, jusque dans l'attitude devant les juges* » ⁽¹⁾. En fait, les époux proposent au juge d'entériner une décision prise au sein du groupe familial.

⁽¹⁾ CAMILLERI (C.), *Jeunesse, famille et développement. Essai sur le changement socio-culturel dans un pays du Tiers-Monde (Tunisie)*. CNRS, Paris, 1973, p. 118.

Un cas similaire a été observé en milieu rural algérien : face au tribunal, un jour de marché, un marabout règle un différent entre deux voisins. Loin d'être isolé ou limité aux zones rurales, le fait que signale cette observation est partout vérifiable et il concerne différentes situations. En règle générale, en effet, les institutions ne sont sollicitées que lorsque les procédures de résolution traditionnelles échouent, ou bien lorsqu'il n'est plus possible de tenir au secret un problème. Deux exemples l'attestent.

Bien avant l'éclatement de la violence armée, les gens refusaient de faire appel à la police lorsqu'ils connaissaient un problème de voisinage, par exemple. Ils affirmaient d'emblée que les policiers n'allaient pas venir, précisant que c'est pour cette raison qu'ils ne leur demandaient pas de l'aide.

C'est également le cas de l'inceste. Il est mis sous scellé jusqu'à ce qu'une grossesse imprévue, donc injustifiable, devienne évidente.

Dans les deux cas, les individus et les groupes sociaux souffrent. Nul ne parvient à traiter ouvertement les problèmes qui se posent. La raison en est que les procédures de résorption traditionnelles deviennent de plus en plus impraticables et les procédures nouvelles ne sont pas encore intégrées. On assiste alors à des tentatives de colmatage qui n'aboutissent pas non plus.

Les campagnes d'assainissement sont significatives à cet égard : on n'aborde un problème que lorsqu'il devient encombrant et il n'est souvent traité que superficiellement. L'immobilisme et l'action circonstancielle du Président d'une A.P.C. le montrent. Ce n'est qu'à la veille de l'inauguration d'un centre médical par le Ministre de la santé que le Président de l'A.P.C. a ordonné de peindre la façade d'une cité voisine et de débarrasser les déchets ménagers qui encombraient ses voies d'accès. Depuis, les choses sont redevenues ce qu'elles étaient. La raison en est qu'une

campagne d'assainissement ne consiste pas à maîtriser un problème d'hygiène, mais à éviter que son ampleur n'empêche de faire autre chose, en l'occurrence de bluffer un responsable en l'incitant à supposer l'existence d'un suivi régulier des affaires publiques. Quoi qu'il en soit, cette procédure ne peut d'aucune manière favoriser le renouvellement de la société surtout si elle se généralise. Et c'est ce que montrent d'autres observations, justifiant à leur tour la méthode de l'observation participation.

La première observation est liée à la submersion de la vie sociale par le système traditionnel durant le mois de Ramadhan. Outre les répercussions économiques que génère la pratique du jeûne proprement dite, la dynamique sociale prend, en effet, une allure particulière à cette occasion. Rien n'empêche par conséquent de retenir que les caractéristiques de ce mois ne peuvent pas ne pas influencer sur le rythme ultérieur de la société en général et de la famille en particulier. Durant ce mois, en effet, le jeûne de l'aube au coucher du soleil, les moments de repas, les veillées et les périodes de repos s'articulent de telle façon que les relations familiales influent ouvertement sur tous, y compris sur ceux qui n'observent pas cette obligation religieuse. La question qui se pose alors est de savoir à quel moment réaliser une enquête sur la vie sociale en Algérie : est-ce pendant cette douzième fraction de l'année ou bien pendant les onze autres mois ? Certes, la réponse relève de la problématique, de l'hypothèse..., du moins pour une large part. Cependant, la vie familiale est un tout et l'on risque de parler de la famille algérienne alors que l'on n'a cerné que certains aspects.

La seconde observation concerne l'établissement d'une relation conjugale suivant des modalités qui ne correspondent ni à la tradition, ni à la modernité. Elle est le fait de Mamoucha et de Ahmed.

Mamoucha immigré à Alger pour suivre ses études supérieures. Ses relations sociales lui permettent de disposer d'un logement social. Elle l'occupe avec sa sœur.

Elle fait la connaissance de Ahmed lors d'une soirée. Celui-ci est technicien dans une entreprise publique. Orphelin de père, il vit chez son oncle qui l'a élevé et qui lui a cédé son véhicule à la suite d'un accident de la circulation.

Mamoucha et Ahmed s'échangent leurs adresses. Leur relation évolua. Aussi, Ahmed a fini par s'installer chez son amie. Aucune tradition ne légitime cette relation. Ceci n'empêchait pas ces deux amis de recevoir leurs parents respectifs qui, eux, semblaient continuer à évoluer suivant les indications des traditions.

Un an plus tard, Mamoucha et Ahmed se marient en sacrifiant à l'ensemble du processus habituel : échanges de visites entre les parents, dot, nombreuses robes, nombreuses invitations, orchestre, repas, cortège.

Il faut préciser dans ce cas également à quel moment est-il possible de mener une enquête d'ordre scientifique : est-ce durant les premiers contacts, ou lorsque le couple vivait maritalement, ou bien lors du mariage, ou bien encore à tous ces moments successifs ? De toutes les façons, seule l'observation participation permet de rendre compte de cette diversité. Elle est donc imposée par les caractéristiques du terrain.

Ces questions s'imposent face à la situation suivante :

Bakhta est divorcée. Elle vit avec son fils. Elle reçoit régulièrement son petit ami sauf lorsque ses parents lui rendent visite.

De fait, il est difficile, voire carrément impossible de cerner à l'aide d'une autre méthode les mouvements dont se compose le fait suivant :

Ali envisage de carreler son atelier. Il dispose d'une quantité de carrelages qu'il évalue globalement, au jugé. Puis il arpente son atelier en comptant le nombre de pas qu'il peut y effectuer, accordant à chaque pas un mètre. Enfin, il

procède à la multiplication des chiffres qu'il obtient en se servant de la calculatrice de son téléphone portable, technique moderne par excellence. Ainsi, Ali instrumentalise les deux systèmes moderne et traditionnel, plus précisément il les manipule. Or, on a noté que ces systèmes sont étrangers l'un à l'autre et qu'ils deviennent généralement contradictoires dès le moindre recouplement.

Quoi qu'il en soit, sans observation participation, le chercheur est susceptible de tomber dans le même piège que Salah.

« Ma voisine et son fils me semblaient être d'une correction exemplaire, fait savoir Salah. De fait, je ne pouvais rien leur reprocher. Bien plus, je comprenais leurs ressentiments lorsqu'ils m'apprenaient qu'ils ont été victimes de larcins. Aussi, je n'ai pas hésité à prendre ouvertement leur défense lorsque j'ai appris qu'ils ont été accusés de vol à leur tour. J'ai dû me taire lorsque le brigadier m'en a fourni des preuves irréfutables. De fait, cette voisine et son fils ont organisé et perpétré différents vols, tout en paraissant honnêtes. »

3.5.6. Caractéristiques de l'observation participation

La méthode de l'observation participation correspond aux caractéristiques de l'objet d'étude tel que nous l'avons posé suivant l'orientation de la recherche scientifique fondamentale. Elle favorise le respect d'une exigence qu'impose cet objet et que souligne Hélène Chauchat par ailleurs : « *l'élément fondamental de la méthode de recherche qu'est l'enquête est que le phénomène étudié se produit naturellement ^(*), c'est-à-dire en l'absence de toute intervention de la part du chercheur. Ce phénomène survient dans le cours des événements sans être artificiellement provoqué pour les besoins de la recherche. Il n'est ni construit ni contrôlé* » ⁽¹⁾. Telle est l'exigence que

(*) Souligné dans le texte.

(1) CHAUCHAT (H.), *L'enquête en psycho-sociologie*. PUF, Paris, 1985, p.112.

l'on doit et peut observer à travers une recherche scientifique fondamentale : mettre progressivement en évidence les principales articulations de la dynamique de la société telles qu'elles sont animées et entretenues par les acteurs sociaux dans les différents milieux de vie auxquels ils participent. Dans ces conditions, toute intervention de la part du chercheur est scientifiquement injustifiée et, par conséquent, inacceptable.

Certes, l'observation participation a été surtout utilisée dans les recherches ethnologiques souvent entachées de suspicions politiques et idéologiques, étant donné le fait colonial englobant à l'époque. P. Lucas et J.-C. Vatin le précisent ⁽¹⁾. Ces considérations bloquent la recherche. Il importe par conséquent de passer outre. Car l'agencement et le fonctionnement de la société algérienne demeurent encore scientifiquement inconnus. Et ils ne peuvent être cernés qu'à l'appui d'investigations menées de l'intérieur. Tout autre démarche est pour l'instant inopérante. Ainsi, si l'observation participation est peu utilisée en psychologie sociale, elle demeure la méthode d'approche la plus appropriée à la société algérienne. Parallèlement, le fait que des psychosociologues utilisent d'autres méthodes d'enquête n'invalide nullement celle qui est préconisée ici. Le plus important est de savoir si cette démarche est pertinente par rapport aux caractéristiques du terrain à investir. Seuls les résultats de l'enquête permettront de le préciser.

Outre l'obligation, soulignée par Chauchat, de s'insérer dans les groupes sociaux à étudier, et le témoignage de Lacoste-Dujardin déjà mentionné, les caractéristiques de la société algérienne dictent au chercheur la nécessité de ne pas dévoiler ses préoccupations scientifiques durant l'enquête qu'il mène. Autrement, il connaîtra nécessairement les revers du questionnaire.

⁽¹⁾ Voir Lucas (P.) et VATIN (J.-C.), *L'Algérie des anthropologues*. Maspéro, Paris, 1975.

Enfin, l'observation participation doit être mise en œuvre à l'appui de grilles d'observation. Celles-ci se composent de questions relatives aux dimensions de la problématique. A titre d'exemple, le chercheur se demandera si ses sujets d'enquête agissent en fonction des implications sociales de leurs choix politiques, économiques et sociaux, en vue de préciser le type de correspondance qu'ils établissent entre leurs options et leurs actions.

3.5.7. Les contraintes de l'observation participation

Deux contraintes accompagnent la mise en œuvre de cette méthode d'enquête. D'abord sa durée : le chercheur ne peut introduire qu'une question à la fois, c'est-à-dire qu'il ne peut s'intéresser qu'à un seul aspect de la vie sociale jusqu'à ce qu'il juge qu'il dispose de suffisamment d'informations de terrain pour pouvoir l'analyser par la suite. C'est ce qui lui demande du temps et beaucoup d'efforts.

La seconde contrainte de cette méthode est liée à la limite des interprétations auxquelles elle conduit : l'analyse ne dépasse pas le champ social cerné à l'aide d'une grille d'observations.

4. Application : Analyse psychosociologique de la préparation de la célébration de l'Aïd El Kebir

Parmi les faits sociaux susceptibles de faire l'objet d'une recherche scientifique fondamentale, figure la préparation de la célébration du rite d'Ibrahim. Encore faut-il en justifier le choix.

4.1. Choix du sujet de recherche

En matière de recherche scientifique fondamentale, le choix du sujet de recherche traduit la constatation d'un problème psychosocial demeurant obscur malgré l'impact qu'il exerce sur l'équilibre et le devenir individuels et collectifs. Et c'est cette constatation qui justifie la recherche des procédures susceptibles de permettre de clarifier ce qui pose ainsi problème.

Exemple : La dilution de la religion musulmane dans le corps social et l'ignorance assez répandue, à la fois, des textes sacrés et de l'histoire qu'ils ont générées forment les deux béquilles de la stratégie de ceux qui ambitionnent d'accéder au pouvoir au nom de l'Islam. Ceux qui prônent cette stratégie s'en servent pour réduire au silence leurs adversaires et paralyser le renouvellement de la société. Le rapport social à l'islam est donc à défricher.

Parmi les dimensions sociales susceptibles de favoriser la mise en évidence de ce rapport, figure la préparation de la célébration de l'Aïd El Kebir. Tel qu'il est observé, ce rite reflète la trame économique et socioculturelle dont pourrait se saisir toute ambition politique à caractère religieux. Il

concerne l'ensemble de la population. Les jeunes y jouent un rôle considérable. Les pratiques sociales liées à ce rite sont antiéconomiques. Elles vident les villes de leur urbanité et y propagent un mode de vie rural. En perturbant ainsi le système urbain, elles provoquent une rupture au sein de la dynamique sociale. En même temps, elles sous-tendent la spéculation. Enfin, elles propagent la saleté. Aucune décision n'est prise pour briser l'enchaînement de ces dysfonctions qui gênent tout le monde et à la provocation desquelles l'écrasante majorité de la population participe. Aucune organisation n'est en effet mise en œuvre pour assurer une préparation équilibrée de la célébration de ce rite. Aussi, les conséquences s'enchaînent sans fin, provoquant un délabrement social dont ne peuvent profiter que des ambitieux. Un sujet de recherche peut être donc formulé dans les termes suivants :

*Intégration sociale de l'Islam : stagnation et perturbations
- Analyse psychosociologique des dysfonctions sociales
dues à la préparation de la célébration de l'Aïd El Kebir -*

4.2. Titre et sous-titre du sujet de recherche

- Titre

Le titre délimite le champ global de la recherche. Dans l'exemple retenu, ce champ se compose de trois dimensions : l'intégration sociale de l'Islam abordée sous les angles de la stagnation et des perturbations psychosociales.

- Sous-titre

Le sous-titre mentionne l'axe central et la démarche globale sur lesquels portera l'analyse. Dans l'exemple choisi, il s'agit des dysfonctions psychosociales. L'analyse sera donc de type psychosociologique. Elle ne négligera pas pour

autant les informations économiques et politiques liées à la question traitée.

4.3. Données de base

Les données de base sont relatives au problème que signale le sujet de recherche retenu. Elles sont véhiculées par les observations directes, indirectes et/ou documentaires dont dispose le chercheur. Etant nécessairement dispersées, elles semblent de prime abord dépourvues de portée psychosociale, donc sans impact social évident. Les interrogations qu'elles ne manquent pas de susciter indiquent cependant l'existence de difficultés plus ou moins éparses qui influent à des degrés divers sur l'équilibre individuel et collectif.

Exemple : Les pratiques sociales (achat, exhibition et traitement d'un mouton...) liées à la préparation de la célébration du rite d'Ibrahim sont manifestées par les groupes familiaux tout particulièrement. De prime abord, elles sont dispersées. Seules quelques familles les manifestent des semaines avant le sacrifice proprement dit. Puis ces pratiques se généralisent au fur et à mesure de l'approche de la date de célébration de ce rite. En se propageant ainsi, elles envahissent le tissu urbain et le perturbent. Leur sacralisation sert à occulter leur anachronisme. Ce qui relève ainsi du déni est d'autant plus facile à adopter que les pratiques sociales concernées sont limitées dans le temps et à l'espace urbain. En même temps, les investigations scientifiques consistant à analyser ces pratiques en vue de mettre en évidence leur soubassement sociologique et en évaluer leur portée sociale sont rarissimes. L'appartenance religieuse, la crainte de subir le sort de l'apostat et la subordination intellectuelle ont pratiquement empêché l'analyse de porter sur des données psychosociales revêtues du sceau du sacré. L'enclenchement d'une recherche scientifique fondamentale sur ce rite ne peut pas être mieux justifié.

De fait, aucune théorie scientifique ne porte sur le rite d'Ibrahim. Or, la préparation de sa célébration pose de sérieux problèmes au processus d'urbanisation de la société. Il importe, par conséquent, d'écarter ce qui tient lieu d'entrave à la recherche scientifique et d'entreprendre les investigations susceptibles de favoriser la construction de connaissances scientifiques à même de sous-tendre les prises de décisions qu'exige la vie en ce début de millénaire. Plus concrètement, il faut cerner la signification religieuse de ce rite, retenir son caractère annuel, constater et vérifier que la préparation de sa célébration, sous la forme que l'on connaît en Algérie, ne dispose d'aucune justification religieuse, qu'elle perturbe le système urbain et quelle fragilise la société en portant atteinte à son organisation et à son fonctionnement. L'objectif est d'élaborer les connaissances susceptibles de favoriser deux actions complémentaires : sauvegarder une tradition à laquelle tient le corps social et préserver les éléments sociaux nécessaires à l'établissement du mode de vie qu'exige le siècle. Il sera alors possible d'effectuer différentes observations et de relier au moins une partie d'entre elles à l'équilibre et au devenir de la société.

Le chercheur ne peut pas en effet entreprendre l'analyse de la préparation de cette célébration sans faire taire la censure et surtout l'autocensure qui prennent une tournure religieuse à cette occasion. Et il ne peut pas engager cette analyse sans faire preuve de patience non plus. La raison en est que les pratiques qui attirent son attention sont le fait d'individus isolés, puis d'effectifs grandissants avant d'engloutir la totalité de la population urbaine. De fait, celle-ci finit par être totalement absorbée par le processus insidieux et ténu, puis massif et englobant que forme la préparation de la célébration de l'Aïd El Kebir.

Exemples d'observations

Environ un mois avant l'Aïd, des individus entreprennent d'acheter un mouton, pensant que les prix de vente vont nécessairement augmenter par la suite. Au fur et à mesure

de l'approche de l'Aïd, cet acte d'achat se multiplie, puis se généralise. Il est sous-tendu par l'établissement de points de vente de moutons partout où se trouve un espace libre. Des troupeaux de moutons se déplacent à travers le tissu urbain, occasionnant des embouteillages indescriptibles. Ces derniers sont également provoqués d'abord par ceux qui s'efforcent d'acheminer à pied les moutons qu'ils viennent d'acheter, puis par des jeunes qui s'improvisent bergers pour la circonstance, envahissent les rues en groupes compacts et tumultueux, à la recherche du moindre espace vert qu'ils détruisent, occasionnant un bruit assourdissant. Parallèlement, ils tiennent des paris sur des combats de moutons qu'ils organisent, vidant ainsi totalement le rite de sa symbolique religieuse. En même temps, des automobilistes transportent des moutons dans les males de leurs véhicules, sinon sur les sièges arrières suscitant ainsi une espèce de mutation biologique. Enfin, la circulation devient stridente et la vitesse excessive, le code de la route étant systématiquement violé. Pour une large part, les automobilistes conduisent dans un état pratiquement second, donnant ainsi l'impression d'être happés par un processus transcendant qui les submerge. En outre, les structures de formation supérieure sont fermées et les activités professionnelles en grande partie suspendues les deux derniers jours avant la célébration proprement dite de ce rite. Enfin, des individus de différentes catégories sociales cohabitent avec des moutons un certain nombre de jours, reconduisant ainsi le mode de vie le plus ancien. Les nuisances fissurent le voisinage. Les questions d'hygiène se posent avec acuité.

Cependant, les observations ne peuvent être analysées qu'une fois réparties. Car, pris isolément, aucune observation n'est significative d'un problème psychosocial qui mérite de faire l'objet d'une investigation scientifique. Et la recherche n'est nécessaire que lorsque les données qui la suscitent sont suffisamment nombreuses et qu'elles exercent un impact vérifiable sur la vie sociale. C'est le cas des observations liées à l'Aïd.

Prises une à une, les observations liées à l'Aïd El Kebir paraissent sans effet sur la dynamique sociale. Et dans la mesure où elles ne marquent que quelques jours, tout au plus un mois, leur impact sur l'équilibre de la société ne semble pas évident même lorsqu'elles sont globalement considérées. Cependant, une période aussi limitée soit-elle est importante lorsqu'elle concerne la totalité d'une population et l'ensemble du tissu urbain, d'une part, qu'elle a trait à un phénomène répétitif qui génère des perturbations en chaîne, d'autre part. En même temps, le point de vue qui consiste à minimiser la question relative à la préparation de la célébration de ce rite, en affirmant que ce n'est pas grave et qu'il s'agit d'un bref moment, mérite de retenir l'attention de l'observateur, car il est reproduit à propos d'une diversité de faits et qu'il signale un rapport particulier à la recherche scientifique.

Pour être analysées, les observations enregistrées doivent être réparties en groupes ayant trait aux comportements d'achat, à la circulation routière, au rapport à la loi, à l'environnement, à l'hygiène, au voisinage, au travail, à la formation, au mode d'organisation et aux modalités de gestion de la vie en société. Analysées sous l'angle de ces notions globales, les observations permettent d'identifier différentes dysfonctions que la manipulation du sacré sert à occulter. Cependant, l'analyse des observations pose d'emblée le problème des outils d'investigation (concept, problématique...).

4.4. Outils d'investigation

Parmi les outils d'investigation qui posent le plus de problème en matière d'analyse des pratiques sociales liées à ce rite, figurent les concepts scientifiques.

4.4.1. Concepts

Aucune discipline scientifique, ni aucune théorie, ni aucun concept, on l'a noté, ne portent pour l'instant sur l'analyse

de ce rite religieux qui concerne des populations entières et influe, tour à tour, sur leur équilibre et leur devenir. Le choix et, tout particulièrement, la construction de concepts scientifiques appropriés à ce type de question sont nécessairement difficiles et leur utilisation délicate, d'autant plus qu'ils doivent servir à cerner des dysfonctions aussi difficiles à identifier que les pratiques sociales qui les génèrent.

4.4. 2. Problématique

L'analyse des observations permet de dégager leur signification et de cerner leur portée sociale. Chaque groupe d'observations correspond à un problème et l'ensemble compose la problématique. Celle-ci, formulée d'une manière affirmative et/ou interrogative, délimite le champ de l'analyse psychosociologique et culturelle à entreprendre.

Exemple : *Orchestrée par la famille, la préparation de la célébration du rite d'Ibrahim immerge le système urbain dans la plus ancienne forme de vie rurale. Elle rompt le processus d'urbanisation. Les facteurs porteurs de transformation sont asphyxiés au nom de la religion, alors qu'aucun texte sacré ne dicte aux croyants l'obligation de se débarrasser ainsi de ce qui pourrait amarrer la dynamique sociale aux conditions de vie qu'impose le siècle. Parallèlement, les jeunes, dont relève l'avenir, évoluent sous l'emprise directe de leurs aînés. Les modèles de conduite que leur propose leur entourage, et qu'ils reconduisent automatiquement, sont étrangers aux perspectives de renouvellement qu'ils sont censés promouvoir. Les questions d'organisation et de gestion de la société suivant les conditions de vie actuelles sont écartées des préoccupations, du moins momentanément. La production devient secondaire à l'occasion de ce rite. Les mythes, la spéculation et l'ostentation occupent le champ social. Les répercussions fragilisent la société, ce qui l'expose à toutes les sortes de courants politiques.*

4.4.3. Hypothèse

On a noté qu'un lien doit nécessairement exister entre les composantes de la problématique. Ce lien n'est cependant pas évident. L'hypothèse l'annonce. L'analyse des résultats de l'enquête le confirme ou l'infirme.

Exemple : *Le sacré est mobilisé sous la forme d'un subterfuge dont se sert le corps social pour annihiler les velléités de transformation que charrie inévitablement l'urbanisation de la société. La déstructuration consécutive se traduit en dépression des processus sociaux, voire en rupture de la dynamique sociale, dont la résorption à lieu grâce à la reconduction des modalités de vie traditionnelles.*

- Remarque

En matière de recherche scientifique fondamentale, la pré-enquête est inutile, dans la mesure où le contact avec le terrain est non seulement à l'origine des investigations entreprises, mais il est également ininterrompu. Résultat : la recherche forme un continuum animé d'interactions constantes entre les différentes parties dont elle se compose : l'une éclaire l'autre, l'annonce et permet de la préciser.

4.4.5. Enquête sur le terrain

Le chercheur s'infiltré dans le milieu qu'il envisage d'étudier. Et pour ne pas tomber dans le piège du questionnaire, on a vu qu'il lui faut se munir d'une grille d'observation.

La grille d'observation est un ensemble d'interrogations en rapport avec la problématique. En bref, il doit y avoir au moins autant de questions que d'interrogations constitutives de la problématique.

Exemple

- *Pourquoi les jeunes se transforment-ils en bergers à l'occasion du rite d'Ibrahim ?*
- *Pourquoi les nuisances indéniables (bruit, saleté...) dues à la préparation de la célébration de ce rite ne semblent déranger personne ?*
- *Pourquoi les individus minimisent-ils les effets de ces nuisances lorsqu'il leur est difficile de les occulter ou de les réfuter ?*
- *Pour quelles raisons les pouvoirs publics font-ils preuve d'un absentéisme durant cette préparation ?*
- *Pour quelles raisons la société algérienne n'a rien aménagé pour organiser et gérer la célébration de ce rite après 15 siècles d'islamisation ?*
- *Pourquoi la célébration de ce rite n'a-t-elle fait l'objet d'aucune appréciation psychosociale, ni d'aucune évaluation sociale, ni d'aucune estimation économique ?*
- *Pourquoi ce rite n'est pas ramené à la symbolique qu'atteste sa signification ?*
- *Quelle est la signification psychosociologique et culturelle de ce rite ?*
- *Quelle est sa portée sociologique ?*

Annexe : Questions relatives à la présentation du doctorat

1. Caractéristiques générales

Une recherche scientifique effectuée en vue de l'obtention du diplôme de doctorat en psychologie sociale doit contenir de 400 à 500 pages. Elle doit être déposée en 6 exemplaires auprès du Département de psychologie. Elle fait l'objet d'une soutenance devant un jury composé de 5 membres. Le candidat ouvre la soutenance en exposant verbalement sa recherche au jury, durant un laps de temps de 30 minutes maximum. Puis il s'imprègne des remarques et critiques que lui adressent les membres du jury et répond à leurs questions. Enfin, le jury délibère à huis clos et lui attribue, au vu de son exposé et de ses réactions aux critiques et remarques qui lui ont été adressées, le titre de docteur en psychologie sociale avec une mention, ou bien le lui refuse.

2. Présentation du doctorat

2.1. Couverture

La couverture comporte les mentions suivantes selon l'ordre ci-après :

- Le nom de l'université où se déroule la soutenance : Par exemple, Université d'Alger
- Le nom du département où la recherche est inscrite : Par exemple, Département de Psychologie
- Le type de doctorat soutenu : Par exemple, Doctorat en Psychologie Sociale
- Titre du doctorat
- Nom et prénom (s) du candidat
- Nom et prénom (s) et grade du directeur de recherche
- Année de soutenance.

2.2. Page blanche

Une page blanche est intercalée entre la couverture et la page de garde.

2.3. Page de garde

La page de garde reproduit les mentions portées sur la couverture.

- Remarques

- Le document contenant la recherche se compose de deux ou trois parties et de plusieurs chapitres. Un titre doit être donné à chacune des parties et à chacun des chapitres. Les parties et les chapitres s'enchaînent : c'est-à-dire que l'on va, par exemple, de la première partie à la deuxième partie, et du chapitre I au chapitre 11. Le passage d'une partie à une autre et d'un chapitre à un autre se concrétise par le passage à une nouvelle page.
- Toutes les pages doivent comporter un numéro correspondant à leur place dans le document final.
- Habituellement, les marges sont de 2 cm en haut, 4 cm à gauche, 1 cm à droite et 2 cm en bas des pages.
- Le texte est saisi selon la norme de 1,5 interligne. Il est porté sur le recto des feuilles dont les dimensions sont de 21 X 29,7.

2.4. Notes

Les notes sont portées en bas de chaque page contenant les passages du texte auxquels elles renvoient. Elles sont numérotées suivant leur mention dans chaque page. Elles sont signalées par des abréviations dont les plus usuelles sont :

- Cf. : du latin « confer » qui signifie comparez
- Op. cit. : du latin « opère citato » qui signifie dans l'ouvrage cité.

Les notes contiennent les références des citations introduites dans le texte, renvoient à une autre partie du doctorat ou véhiculent des informations supplémentaires.

2.4.1. Les références mentionnent

- Nom de l'auteur en majuscules
- Initiale (s) du ou des prénoms de l'auteur suivi (s) d'un point, le tout mis entre parenthèses et suivi d'une virgule
- Date de parution du document cité, suivie d'une virgule
- Numéro de la page contenant le passage cité suivi d'un point.

Exemple : MEDHAR (S.), 1992, p. 11.

2.4.2. Renvois

Les renvois indiquent que les passages du texte auxquels correspondent les notes sont précisés dans une autre partie ou un autre chapitre du texte.

Exemple : voir, chapitre I, p. 3.

2.4.3. Informations supplémentaires

Des informations supplémentaires, parfois de détail, sont également portées en bas de page pour ne pas alourdir le texte.

3. Dimensions du doctorat

Le doctorat comporte 5 à 6 dimensions disposées selon l'ordre suivant, le tout prenant corps et vie à l'aide de la rédaction :

- Table des matières
- Introduction (10 à 15 pages)
- Corps d'analyse (400 à 450 pages)
- Conclusion (10 à 15 pages)

- Bibliographie
- Annexe (s) éventuelle (s).

3.1. Table des matières

La table des matières contient tous les titres et sous-titres du doctorat. En face de chaque titre et de chaque sous-titre est mentionné le numéro de la page correspondante.

3.2. Introduction

L'introduction contient les arguments justifiant la nécessité d'analyser un problème psychosocial donné suivant l'éclairage d'une thèse globale, le tout étant suivi par les principales articulations qui seront abordées à ce propos.

3.3. Corps d'analyse

Le corps d'analyse contient une à trois parties composées de chapitres qui s'enchaînent de la manière suivante : données de base où sont traitées les observations secondaires sous l'angle de la documentation – méthodologie – enquête sur le terrain – analyse des résultats – perspectives.

3.4. Conclusion

La conclusion contient la synthèse des principaux résultats obtenus et, éventuellement, de nouvelles pistes de recherche.

3.5. Bibliographie

La bibliographie signale les ouvrages et les articles ayant été consultés, dont ceux cités dans le corps du texte.

3.5.1. Ouvrages

Les ouvrages sont mentionnés comme suit :

- Nom de l'auteur en lettres majuscules
- Initiale du prénom de l'auteur suivi d'un point, le tout entre parenthèses et suivi d'une virgule
- Titre de l'ouvrage souligné ou en italique et suivi d'un point
- Editeur suivi d'une virgule
- Lieu de publication suivi d'une virgule
- Année de publication suivie d'un point.

Exemple : MEDHAR (S.), Tradition contre développement. EnA.P, Alger, 1992.

3.5.2. Articles

Les articles sont mentionnés comme suit :

- Nom de l'auteur en lettres majuscules
- Initiale du prénom de l'auteur suivi d'un point, le tout entre parenthèses et suivi d'une virgule
- Titre de l'article entre guillemets et suivi d'un point
- Titre de la revue souligné ou en italique et suivi d'une virgule
- Date de parution suivie d'une virgule
- Numéro du volume suivi d'une virgule
- Pages contenant l'article suivies d'un point.

Exemple : MIGNOT-LEFEBVRE (Y.), « Technologies de communication et d'information : une nouvelle donne internationale ? ». Tiers-Monde, avril-juin 1994, t. XXXV, n° 138, p. 245-277.

3.6. Annexes

Les annexes contiennent les documents qui ne peuvent pas être intégrés dans le corps de l'analyse sans l'alourdir (lois, réglementations, descriptions supplémentaires...).

3.7. Rédaction

Deux préalables orientent la rédaction du doctorat dont l'objet est de clarifier un problème psychosocial. D'une part, le chercheur part du principe que ses lecteurs éventuels ignorent tout du problème dont il les entretient. Il s'efforce par conséquent de leur fournir des clarifications sans verser dans le pédantisme. Ensuite, il suppose que ses lecteurs ne disposent pas de beaucoup de temps et qu'ils se refusent donc à entreprendre la lecture de gros documents. Il veille donc à ne pas encombrer son analyse de détails qui sont, peut-être, en eux-mêmes intéressants, mais sans grande importance pour la compréhension du problème abordé. Et pour éviter des détails somme toute superflus, il n'intègre dans son travail que les idées qui se rapportent directement aux aspects devant être analysés.

La rédaction vivifie l'analyse. Elle ne peut pas le faire sans traduire l'aboutissement de trois actions, à la fois, successives et complémentaires. Le chercheur doit, d'abord, noter les données (observations, références, idées...) susceptibles d'avoir un rapport quelconque avec l'aspect qu'il envisage de traiter dans un chapitre donné, par exemple. Il doit, ensuite, trier ces données de telle façon qu'il n'en garde que ce qui peut contribuer à la clarification de l'aspect devant être traité dans ce chapitre. Il doit, enfin, ordonner les données ainsi sélectionnées de telle façon qu'il puisse commencer par rédiger celles qui introduisent le chapitre et terminer par celles qui le concluent et, en même temps, annoncent le chapitre suivant.

Selon sa complexité, chaque donnée peut être traitée dans un ou plusieurs paragraphes. Quoiqu'il en soit, il faut veiller à ne passer d'un paragraphe à un autre que lors du passage d'une caractéristique à une autre de la donnée retenue, ou lors du passage d'une donnée à une autre. Ces deux types de passage sont matérialisés par un double espacement (2 X 1,5 interlignes).

Les phrases courtes sont souvent les plus claires.

Certes, les logiciels que contiennent les micro-ordinateurs signalent les fautes d'orthographe. Cependant, le chercheur a tout intérêt à disposer d'un dictionnaire en même temps. De toutes les façons, il doit veiller sur les erreurs de syntaxe que seules sa perspicacité et son attention lui permettent de maîtriser. Car, le rôle du directeur d'études ne consiste pas à corriger ces fautes et ces erreurs, mais à contrôler le déroulement de l'analyse sur le plan scientifique. Aussi, le candidat est invité à ne remettre son texte, en partie ou en totalité, à son directeur d'études qu'après l'avoir expurgé des fautes d'orthographe et des erreurs de syntaxe.

Lectures complémentaires

- ANGERS (M.), *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Casbah Editions, Alger, 1997.
- BACHELARD (G.), *La formation de l'esprit scientifique*. Librairie philosophique, J. Vrin, Paris, 1965.
- BOULANGER-BALLEYGUIER (G.), *La recherche en sciences humaines*. Ed. Universitaires, Paris, 1970.
- CAMILLERI (C.), « Problèmes posés par l'investigation des opinions dans des situations de morcellement culturel ». *Enfance*, CNRS, Paris, 1980.
- CHAUCHAT (H.), *L'enquête en psycho-sociologie*. P.U.F., Paris, 1990.
- CHOMBARD DE LAUWE (P.-H.), « Le rôle de l'observation en sociologie (en relation avec les autres aspects de la recherche) ». *Revue de l'Institut de Sociologie*, n° 1/1960, Université Libre de Bruxelles.
- COULON (A.), *Ethnométhodologie et éducation*. P.U.F., Paris, 1993.
- DOISE (W.), *L'explication en psychologie sociale*. P.U.F., Paris, 1982.
- DE BRUYNE (P.) et col. , *Dynamique de la recherche en sciences sociales*. P.U.F., Paris, 1974.
- DURKHEIM (E.), *Le suicide*. Quadrige, P.U.F., Paris, 1983.
- DURKHEIM (E.), *Les règles de la méthode sociologique*. Quadrige, P.U.F., Paris, 1983.

- DUVIGNAUD (J.), *Chebika. Etudes sociologiques. Mutations dans un village du Maghreb.* Gallimard, 1968.
- FISCHER (G.-N.), *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale.* Bordas, Paris, 1987.
- GRAWITZ (M.), *Méthodes des sciences sociales.* Dalloz, Paris, 1984.
- GRISEZ (J.), *Méthodes de la psychologie sociale.* P.U.F., Paris 1975.
- KOTOBI (M.) et VILLETTE (M.), « Problèmes méthodologiques de l'enquête dans les pays en voie de développement. Le cas de l'Iran ». *Revue Française de Sociologie*, XV, 1974, p. 394-404.
- KOURGANFF (V.), *La recherche scientifique.* P.U.F., Que sais-je ?, Paris, 1965.
- MUCCHIELLI (R.), *Le questionnaire dans l'enquête psycho-sociale.* Ed. ESF, Paris, 1985.
- MUCCHIELLI (R.), *L'observation psychologique et psychosociologique.* Ed. ESF, Paris, 1991.
- PAUZE (R.), *Gregory BATESON, Itinéraire d'un chercheur.* Ed. érès, Paris, 1996.
- QUIVY (R.) et CAMENHOUDT (L.-V.), *Manuel de recherche en sciences sociales.* Bordas, Paris, 1988.

Achévé d'imprimer en septembre 2005
Imprimerie HASNAOUI, Alger

La méthodologie consiste à baliser les investigations scientifiques. Elle ne les facilite que si elle s'écarte de tout dogmatisme. La preuve en est que la présente proposition est ouverte sur toute critique et tout éclairage supplémentaire. Le plus important est d'avancer dans la connaissance de la société.